



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

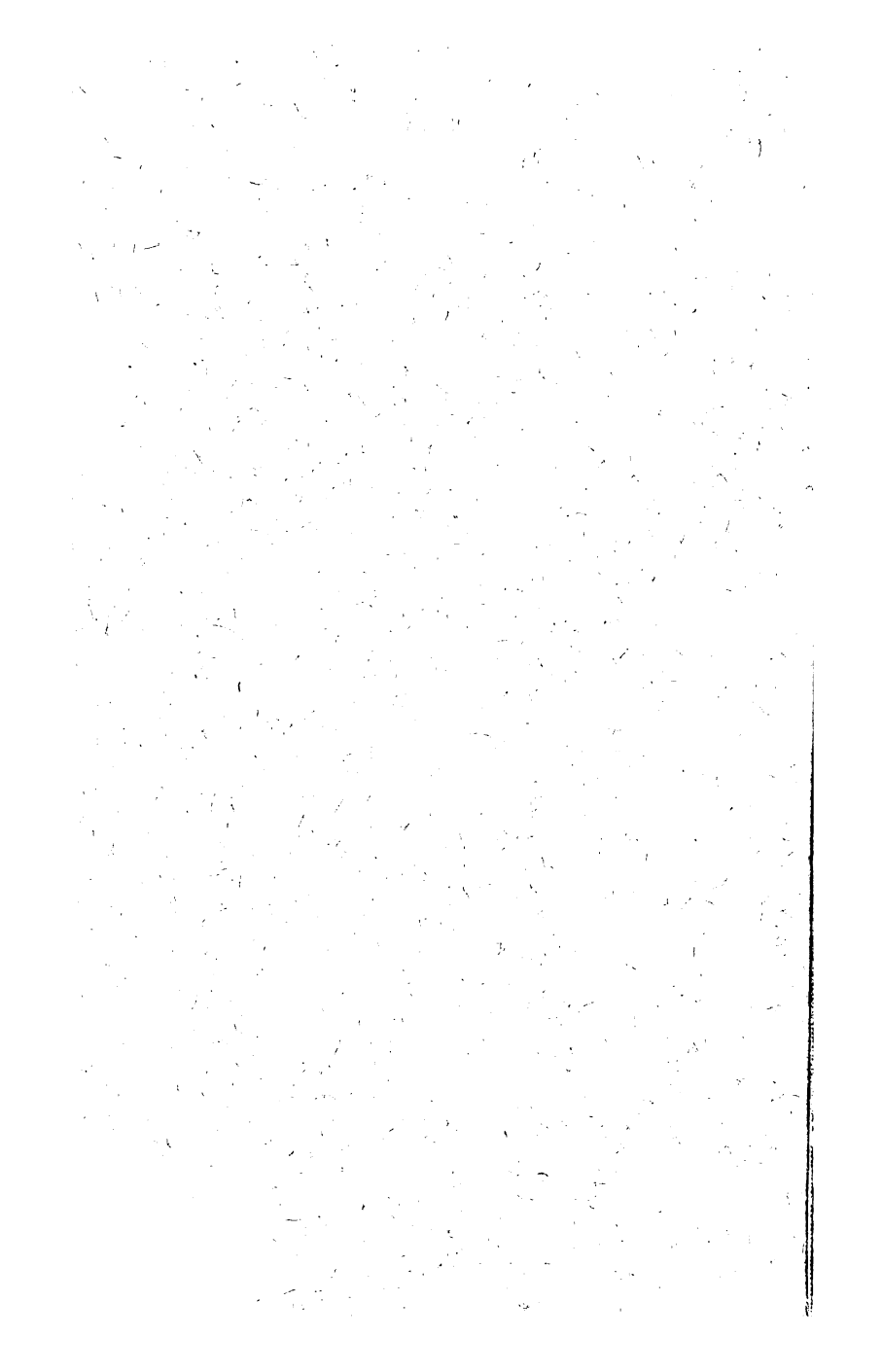
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



BX
890
I65

Vignaud plate





BX
890
I65

L'ÉGLISE ET LE SIÈCLE

OUVRAGES DE L'ABBÉ FÉLIX KLEIN

NOUVELLES TENDANCES en religion et en littérature, avec une Préface de l'abbé JOINIOT, vicaire général de Meaux. *Deuxième édition*. Un vol. in-12 de XLIV-304 p. Prix 3 fr. »

LE CARDINAL LAVIGERIE et ses œuvres d'Afrique. *Troisième édition*, revue et complétée. Un vol. in-18 Jésus de 436 p. Prix 3 fr. 50

Le même ouvrage, traduit en allemand sur la 3^e édition par M. KARL MUTH, et précédé d'une lettre d'approbation de MGR LIVINHAC, Supérieur général des Pères Blancs, a été édité à Strasbourg, chez Le Roux et C^{ie}. Un vol. in-16 de XII-466 p., avec la photographie du Cardinal. Prix M. 2 1/2

L'Église et le Siècle

CONFÉRENCES ET DISCOURS

DE

MGR IRELAND

Archevêque de Saint-Paul aux États-Unis

PUBLIÉS AVEC UNE PRÉFACE

PAR

L'Abbé FÉLIX KLEIN

Maître de Conférences à l'Institut catholique
de Paris.



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

1894

Weymouth 18th

18

L'ÉGLISE ET LE SIÈCLE

PRÉFACE

« Oui, mon voyage en Amérique m'intéresse infiniment... J'y aurai gagné aussi de connaître la pensée d'un des hommes les plus grands de notre âge, l'admirable archevêque de Saint-Paul. Le christianisme m'apparaît plus que jamais comme conciliable avec tout le monde moderne puisqu'il l'est ici... Cela réconforte et console de bien des découragements lorsque, pensant à l'avenir de notre chère et vieille Europe, nous la voyons si voisine d'un monstrueux cataclysme... Il faut croire, et l'on peut croire ici que tout ne sombrera pas dans ce dernier et épouvantable orage. »

Ainsi parle M. Paul Bourget, dans une lettre écrite d'Amérique, le 13 novembre 1893, et reproduite bientôt après dans les journaux d'Europe les plus attentifs au mouvement des idées (1).

Lorsqu'elle parut, il y avait déjà plusieurs semaines qu'un groupe d'amis, dévoués à la cause du relèvement social et religieux, nous demandait de réunir en volume, avec quelques notices, les principaux discours de Mgr Ireland. Entre la pensée du bien que ferait certainement cette publication et la crainte de paraître usurper une mission que d'autres eussent pu mieux remplir, nous hésitions encore. Toute indécision disparut devant cette déclaration d'un écrivain aussi clairvoyant et aussi sincère, affirmant que, pour avoir connu « la pensée de l'admirable archevêque de Saint-Paul », il comprenait, mieux que jamais, combien le christianisme est conciliable avec tout le monde mo-

1. Voy. notamment le *Patriote de Bruxelles* du 4 décembre et le *Journal des Débats*.

derne et quelle erreur ce serait, malgré les menaces de l'heure présente, de croire que tout est perdu. Nous fîmes part de notre projet à l'éminent Recteur du collège américain de Rome, Mgr O'Connell, représentant autorisé de Mgr Ireland, et, sur sa réponse très encourageante, nous allâmes de l'avant.

Aujourd'hui, l'œuvre est prête, et « la pensée » du grand archevêque s'offre ici à toutes les âmes de bonne volonté, dans le séduisant éclat de sa franchise évangélique, de sa hardiesse sans témérité, de son ardeur pleine d'espérance.

Qu'à ce foyer donc viennent s'éclairer et se réchauffer ceux que glace la défiance et qu'enténébrent les préjugés de l'impiété ou de l'esprit rétrograde. Ils y verront le siècle, dégagé de ses erreurs, apparaître comme un des plus beaux de l'histoire, dans sa noble passion de la science, de la liberté, du progrès et de la justice. Ils y verront l'Église, débarrassée par un Pape de génie

des vieilles entraves que l'on prenait pour des soutiens, encourager dans ce qu'elles ont de meilleur les aspirations de l'âge moderne, et proclamer bien haut qu'entre l'Évangile et la démocratie, au lieu d'une antinomie profonde, il n'existe qu'un parfait accord de tendances et de principes.

Oh! je sais bien quelle objection attend ce petit livre, et par quelle fin de non-recevoir on essaiera de l'éconduire : « Tout cela, c'est bon pour l'Amérique... »

« Bon pour l'Amérique ! » s'écrieront, à droite, ceux qui, par un rare exemple de persévérance, tiennent d'autant plus à leur tactique, qu'elle les a depuis plus longtemps conduits à toutes les défaites ; et ils nous interdiront d'emprunter à nos frères plus heureux leurs armes de victoire. « Bon pour l'Amérique ! » s'écrieront, à gauche, les fanatiques de l'irréligion, meneurs perfides ou naïfs instruments de la Franc-Maçonnerie, tous ceux qui, pour mieux nous ruiner dans l'esprit public, ne veulent

à aucun prix que nous devenions, comme les catholiques de là-bas, intelligents et populaires.

N'en déplaise aux amis timides, n'en déplaise aux ennemis trop bien avisés, la plupart des chrétiens de France sont aujourd'hui disposés à prendre, en face du siècle et de la société nouvelle, l'attitude généreuse et de franche sympathie qui assure, aux États-Unis, le succès de l'Église. Puisse la présente publication accélérer ce mouvement. Tant pis pour ceux qui s'en désoleraient ! J'en sais un plus grand nombre qui s'en réjouiront, et c'est avec ceux-là qu'il faut être d'accord, soit que déjà ils possèdent la foi éclairée, soit que, n'ayant plus, ou pas encore, le bonheur de croire, ils sachent respecter la croyance d'autrui.

Non, certes, que nous méconnaissions les trop nombreuses différences qui distinguent notre situation de celle des catholiques américains !

L'athéisme n'est pas chez eux, comme

ici, la religion de l'État, et il y a toujours place dans leurs solennités nationales, pour la prière chrétienne. Le Président de leur République n'a pas peur d'entrer dans une église ou dans un temple. Quand ils ont ouvert leur Exposition de Chicago, un cardinal, le matin, un pasteur protestant, le soir, ont consacré à Dieu cette grande fête du progrès. Ce n'est pas de politiciens incrédules que la religion, chez eux, attend le choix de ses principaux ministres. L'association n'y est pas le privilège de ceux qu'aime ou craint le gouvernement ; on y a le droit de s'entendre, même pour faire le bien, et l'on n'y fusille pas, comme à Châteauvillain, les ouvrières qui se réunissent pour prier Dieu. On n'y voit pas un gouvernement consacrer ses plus grands efforts à priver le peuple de toute foi religieuse, et par là même de toute règle morale, au risque d'être réduit plus tard, en face des passions par lui déchaînées, à redoubler, peut-être en vain, les contraintes matérielles de la représ-

sion. — Heureux le pays de la liberté !

Mais en quoi, je le demande, cette dure comparaison nous interdit-elle de redire avec fierté, d'acclamer de grand cœur, de répandre partout les enseignements de l'Église américaine ? De pareilles circonstances ne font qu'en mettre en relief l'à-propos et l'utilité. Les catholiques y apprendront quelle attitude est la meilleure pour détruire les préjugés et rendre Dieu aux âmes. Ceux qui cherchent le vrai y trouveront du Christianisme une image qui les séduira, qui les attirera.

Et ce Christianisme que les fâcheuses conditions de l'Église en France nous pressent de faire passer dans nos paroles et dans nos actes, ce Christianisme qui ne saurait manquer de plaire aux âmes généreuses, — il faut crier bien haut que c'est le Christianisme vrai : celui de l'Évangile, dont il manifeste admirablement l'esprit ; celui de l'Église, dont l'Amérique fait aujourd'hui l'orgueil ; celui du Pape enfin, qui, pour se

consoler de sa captivité italienne, contemple avec amour les vastes horizons que la foi s'est ouverts au delà de l'Atlantique.

Ainsi donc, sachez-le, vous tous qui voulez le bien sincèrement, et qui, dans l'universelle confusion des doctrines, vous demandez où il réside : la religion que vous trouverez dans ces discours, et qui ne peut pas ne pas vous paraître bonne, elle est vraiment la nôtre. Ce que dit cet archevêque, nous le disons comme lui ; ce qu'il croit, nous le croyons ; nous voulons ce qu'il veut. Nous demandons que vous nous jugiez d'après lui ; c'est notre droit, puisque nous faisons nôtre ce qu'il pense.

Et quand votre loyale recherche de la vérité vous aura conduits parmi nous, vous aurez, vous aussi, le droit de lui ressembler, et plus vous lui ressemblerez, plus vous serez d'accord avec l'Évangile.

Si vous aimez la science, rappelez-vous que le Christ appelle ses disciples « les enfants de la lumière ». Soyez sûrs que

jamais, en aucune matière, nous ne refuserons d'admettre une vérité scientifique démontrée. Et entendez ce que déclare là-dessus Mgr Ireland en présence, on peut dire au nom, des quatre-vingt-dix évêques des États-Unis. « La science ! Mais le siècle n'en a pas encore autant qu'il convient, et le besoin de l'heure présente, le devoir de l'Église, c'est de pousser le siècle à des recherches plus profondes, à des observations plus étendues qui ne laissent inexploré aucun atome de matière pouvant cacher un secret, aucune particularité de l'histoire, pouvant donner la clef d'un problème. Le siècle, l'Église la bénit, l'Église en favorise l'accroissement de toutes ses puissances et de toutes ses lumières (1). »

Êtes-vous de ceux qui ont compris combien il est nécessaire d'adapter perpétuellement les principes de conduite, immuables en leur fond, aux circonstances qui toujours

1. Voyez plus loin, p. 40.

se renouvellent, et de développer avant tout, dans les jeunes générations, la valeur même de la personne, par une éducation qui favorise à la fois l'énergie du corps, la libre initiative de la volonté, l'horreur des préjugés et de toute contrainte inutile? Vous approuverez donc ces paroles de Mgr Ireland : « L'idéal, pour la religion et la raison réunies, c'est un esprit sain dans un corps sain ; » et celles-ci encore : « Ne craignez point le nouveau. Les principes solides resteront toujours bien gardés. Ceci est un temps de nouveauté, et l'action religieuse, pour être d'accord avec le siècle, doit prendre de nouvelles formes et de nouvelles directions. Laissez sa place à l'action de chacun. Le laïque n'a pas besoin d'attendre le prêtre, ni le prêtre d'attendre l'évêque, ni l'évêque d'attendre le pape pour suivre sa voie propre. Les timides se meuvent en troupeaux, et les braves marchent en simples files (1). »

1. Voyez plus loin, pp. 88 et 94.

S'agit-il de liberté, de progrès, de justice sociale, de démocratie? L'archevêque de Saint-Paul est pour ces saintes causes plus passionné que vous-mêmes; il démontre sans peine qu'elles sont l'efflorescence toute naturelle des principes donnés au monde par le Christ. Et voici comme il parle des formes de gouvernement : « L'Église peut vivre avec toutes. Ratifiées par le peuple, elles sont toutes légitimes; mais le gouvernement qui, plus que tout autre, est le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple, est celui sous lequel l'Église du peuple, l'Église catholique, reconnaît l'air qui va le mieux à ses principes et à son cœur (1). »

Fidèles disciples de l'Évangile, des Pères de l'Église, des grands Docteurs du moyen âge et de Léon XIII, nous tendons aux contemporains, nos frères, une main loyalement amie, avec la conscience de garder nous-mêmes notre foi intacte, et sans leur

1. Voyez plus loin, p. 42.

demander le sacrifice d'aucune de leurs aspirations. Entre l'Église et le siècle, il ne s'agit pas de concessions réciproques, mais d'une explication loyale. Si jusqu'ici, par un malheur où il y a peut-être de la faute de tous deux(1), ils se sont gravement méconnus, l'heure est venue aujourd'hui de se voir tels qu'ils sont, et de s'entr'aimer.

Et certes, il en est grand temps, surtout dans notre vieux monde. La nécessité de l'accord y devient chaque jour plus urgente. L'Église en a besoin, pour ne point s'étioler dans des chapelles désertes, pour quitter ses « quartiers d'hiver », et faire une grande sortie parmi les foules qui oublient Dieu. Le siècle en a besoin, plus besoin qu'elle encore, pour ne point sacrifier l'esprit à la matière, pour se transformer sans effusion de sang, pour conserver, à travers les crises, ce bien suprême de l'humanité : le respect de la loi morale.

Dans cette rencontre solennelle, qui sera

1. Voyez plus loin, pp. 28, 33.

l'honneur de notre jeune génération, et qui, après tant de vaines querelles, amènera l'explication franche et l'entente cordiale entre les meilleurs enfants de l'Église et du siècle, entre les croyants dignes de l'Évangile et les incroyants de bonne foi, à qui appartient-il de faire les premières avances ? Question heureusement superflue ! Est-ce qu'un même empressement ne doit pas pousser, de part et d'autre, ceux qui ont soif de sympathie et d'accord fraternel, ceux qui sentent que ce n'est pas trop, si l'on veut résister au mal, d'unir toutes les énergies spirituelles et de faire converger tous les principes d'action ?

L'œuvre, du reste, est déjà commencée, et l'initiative n'est plus à prendre. Par-dessus les bruits innombrables qui accompagnent toujours la marche de l'humanité, un bruit, doux à entendre, s'élève en grandissant : le cri de protestation des préjugés qu'on chasse. Les hommes du siècle les plus acharnés à maudire l'Église se plaignent

avec fureur qu'avec toutes ces explications on leur arrache leur instrument de règne, l'universelle tromperie. Les conservateurs les plus acharnés à maudire le siècle pour son esprit de science ou de démocratie, ceux qui, suivant l'expression de Mgr Ireland, ne songent qu'à faire remonter le Niagara dans le lac Érié, poussent, de leur côté, des soupirs lamentables, croyant la religion perdue parce qu'elle cesse de les suivre, et que tout s'en va, puisqu'ils s'en vont.

Il s'agit donc de prendre confiance et de travailler, de part et d'autre, chacun sur ceux qui l'avoisinent, à dissiper les causes de haine et à éteindre les discordes.

Parmi les incroyants sincères et éclairés, beaucoup se sont mis à l'œuvre. Ils ont fait revivre autour d'eux la notion et le sentiment du devoir, du respect, de la bienveillance et de la pitié. Ayant lu l'histoire, ils ont vu et ils ont dit que le Christianisme est le meilleur soutien de l'humanité ; ayant

Iu l'Évangile, ils ont vu et ils ont dit que l'idéal suprême, pour la vie comme pour la doctrine, se rencontre en Jésus. Qu'ils continuent ainsi à répandre la lumière et la paix. Qu'ils augmentent au centuple, pour l'universelle harmonie des esprits, le nombre des fidèles inconnus dont se compose la plus grande et la plus belle des institutions divines, cette société mystérieuse et sainte qu'on appelle l'âme de l'Église.

Pour rapprocher l'Église et le temps présent, un effort analogue s'accomplit parmi nous. L'éloquent archevêque de Saint-Paul en salue les initiateurs dans ces hommes de génie et de foi que, au déclin du dix-neuvième siècle, la Providence a suscités pour notre salut : Ketteler de Mayence, Lavignerie de Carthage, Manning de Westminster, Gibbons de Baltimore, Léon de Rome et du monde. Et sans cesse, autour de tels chefs, on voit grandir l'armée vaillante de ceux qui se sont imposé pour tâche « de jeter un pont sur la vallée profonde qui sépare le

siècle et l'Église, de dissiper les nuages qui cachent à celui-là la véritable nature de celle-ci, enfin de donner l'Église au siècle et le siècle à l'Église (1). »

L'Église au siècle et le siècle à l'Église ! C'est la plus chère devise de Mgr Ireland. C'est la nôtre également. Nous sommes prêts à le suivre et à dire avec lui : « En dépit de ses défauts et de ses erreurs, j'aime mon

1. Voy. plus loin, p. 34. et p. 49. — C'est ici le lieu de rappeler ce que l'archevêque de Philadelphie disait, en 1893, au Congrès catholique de Chicago : « Il y a un monde catholique et un monde qui ne l'est pas. Entre eux un océan de préjugés roule ses flots sombres. Des deux côtés, il y a des cœurs faits pour s'unir, des cœurs que Dieu a créés pareils, des yeux qui, s'ils pouvaient seulement se regarder en face, ne se détourneraient plus les uns des autres. C'est la mission du Congrès catholique de rapprocher ces deux mondes..., d'amener à s'entendre des hommes qui sont divisés seulement parce qu'ils ne se comprennent pas... Au fond le monde qui n'est pas catholique n'est pas opposé au catholicisme, mais à ce qu'il pense être le catholicisme. Les doctrines qui ont excité contre nous son animosité, nous les repoussons avec autant d'énergie, avec autant de constance, avec autant d'indignation, que peut le faire quiconque ne partage pas notre foi. Dès lors qu'avons-nous à demander, sinon d'être connus ? » — Cité dans le *Correspondant* du 10 janvier 1894, p. 41.

siècle ; j'aime ses aspirations et ses résolutions ; je me complais dans ses actes de valeur, dans ses industries et dans ses découvertes. Je le remercie de sa large bienfaisance envers mes compagnons, envers le peuple plutôt qu'envers les princes et les potentats. Je ne cherche pas à remonter vers le passé à travers l'océan des âges. Je regarderai toujours en avant. Je crois que Dieu entend que le présent soit meilleur que le passé, et l'avenir meilleur que le présent (1). »

Or, pour collaborer à ce dessein de Dieu, qui est de rendre le présent meilleur que le passé et l'avenir meilleur que le présent, il n'est rien d'aussi efficace que d'extirper les préjugés qui séparent les hommes. C'est ce que fait, avec un zèle admirable, l'archevêque de Saint-Paul. Voilà pourquoi il a semblé bon de multiplier l'écho de sa parole. Ainsi que celle de son Maître, elle est esprit

1. Voyez plus loin, p. 86.

et vie, et elle constitue peut-être le plus précieux des « trésors nouveaux » que, pour nos nouveaux besoins, le Père céleste avait tenus en réserve. Qu'elle arrive donc, par dessus toute barrière, à chacune des âmes généreuses qui sont dignes de l'entendre; qu'elle leur apporte lumière et encouragement; qu'elle leur persuade que le siècle et l'Église, bien loin d'être en conflit, ont l'un et l'autre les plus grands avantages à attendre de tout ce qui peut accroître la dignité humaine. Qu'elle nous fasse discerner plus clairement ce qu'il faut éliminer et ce qu'il faut acquérir. Qu'elle soit une arme de triomphe au service de la vraie religion, de la justice sociale, de la science et de tous les progrès.

FÉLIX KLEIN.

Paris, 7 mars 1894.

I

L'ÉGLISE ET LE SIÈCLE

**Discours prononcé dans la cathédrale de
Baltimore, le 18 octobre 1893, à l'occasion
du vingt-cinquième anniversaire de la
consécration épiscopale de S. Em. le car-
dinal Gibbons, archevêque de Baltimore.**

I

L'ÉGLISE ET LE SIÈCLE

NOTICE

Contrairement à l'ordre chronologique adopté pour les autres discours, nous avons cru devoir publier celui-ci le premier de tous, bien qu'il soit le dernier en date. La raison en est d'abord qu'il a pour titre le titre même du présent volume : *THE CHURCH AND THE AGE, l'Église et le Siècle* (1). C'est ensuite, et principalement, parce que nulle part ne se montre avec plus d'évidence ce qui constitue la pensée fondamentale de l'archevêque de Saint-Paul, l'inspiration première de toutes ses paroles et de tous ses actes : à savoir qu'entre l'Église et les temps présents il existe, malgré les malentendus et les préjugés réciproques, une secrète et profonde harmonie que tous les esprits supérieurs devraient prendre à tâche de manifester de plus en plus aux yeux des contemporains.

Et certes nulle figure ne pouvait mieux que celle

1. *The church and the Age*, a sermon preached in the cathedral of Baltimore, october 18 th, 1893, on the occasion of the twenty-fifth anniversary of the episcopal consecration of His Eminence James cardinal Gibbons, archbishop of Baltimore, by most Rev. John Ireland, archbishop of Saint-Paul — Baltimore, John Murphy and Co, 1893.

du cardinal Gibbons donner matière au développement de cette magnifique thèse.

N'est-ce pas de lui qu'on a pu écrire sans exagération : « Il parle, et toute la nation l'écoute. Il se mêle au peuple, reste en contact direct avec lui : il va constamment visiter les écoles, les églises, les hôpitaux. Il n'a rien d'un prince de l'Église. Ses habitudes sont presque entièrement les mêmes que lorsqu'il était au dernier échelon de la hiérarchie. Il est accessible à tous. Il est aimé, recherché partout dans la société protestante ou catholique. » Et encore : « Cette intelligence fine, claire, puissante, est un des plus beaux produits de la race et de la civilisation américaines. Pour moi, j'ai la conviction que le cardinal Gibbons est le plus grand homme d'État de l'Amérique moderne, et qu'il peut soutenir la comparaison avec les plus grands manieurs d'hommes de ce temps-ci (1). »

Ce fut le 18 octobre 1893 qu'on célébra, dans la cathédrale de Baltimore, le vingt-cinquième anniversaire de sa consécration épiscopale. Treize archevêques, quarante évêques, trois cents prêtres et deux cents séminaristes assistaient à cette cérémonie, entourés de tout ce que la grande basilique pouvait contenir de fidèles. Le matin, à la messe pontificale, qui fut chantée par le cardinal lui-même, Mgr Corrigan, archevêque de New-York, prêcha éloquemment sur la dignité de l'épiscopat. Le soir, à 7 heures, Mgr Redwood, archevêque de Wellington, dans la Nouvelle-Zélande, officia aux vêpres solennelles, et Mgr Ireland prononça ensuite le discours qu'on va lire.

1. MAX LECLERC, *Choses d'Amérique*, pages 253 et 262. (Paris, Plon, 1894, un vol. in-12.)

L'ÉGLISE ET LE SIÈCLE

Vingt-cinq ans passés dans la haute charge d'évêque, de chef parmi les évêques de l'Église catholique, et cela en Amérique, au déclin du xix^e siècle de l'ère chrétienne ! quelle grande mission et quelles lourdes responsabilités !

De ces vingt-cinq ans, que vais-je évoquer devant vous, moi, l'admirateur et l'ami du cardinal archevêque de Baltimore ? Sera-ce qu'ils ont coulé sans rencontrer d'opposition ni d'obstacle, exempts de tout blâme et de tout reproche ? C'est beaucoup, je le veux bien, à ne tenir compte que de l'humaine fragilité ; mais, en définitive, ce n'est là que l'histoire du talent enfoui et gardé soigneusement contre toute attaque. Un pareil éloge, le Christ n'en voulait pas pour ses apôtres, et du haut de cette chaire je ne le prononcerai pas.

Rappellerai-je le zèle déployé durant ces vingt-

cinq ans d'épiscopat, la fidélité dans l'accomplissement des devoirs ordinaires, la fécondité d'un ministère employé à bénir et à consacrer, à bâtir des temples et des asiles, à prêcher aux âmes la vie future? Mais on en peut dire autant de mille évêques : la louange serait banale, la leçon aussi, et ce n'est pas de banalités qu'il doit être question ce soir.

L'ORDINAIRE! NOUS EN SOMMES RASSASIÉS (1).

Que d'autres parlent du grand nombre, moi je ne veux parler que des exceptions. Je suis fatigué de l'ordinaire, j'en suis irrité. Si je me suis forcé à suivre moi-même ses sentiers fastidieux, je suis heureux, du moins, que d'autres les évitent ; j'ai besoin de voir des hommes s'élever au-dessus de leurs compagnons, et, par leurs vues personnelles, par leurs actes personnels, affranchir la vie humaine et lui donner le pouvoir de se fixer dans ces hauteurs sublimes où se forme le progrès. Ce n'est pas le commun et l'ordinaire qui poussent l'humanité en avant, qui

1. Les sous-titres que l'on trouvera dans ce discours sont reproduits d'après la brochure officielle qui a été publiée à Baltimore. Ils ont leur signification.

produisent de grands mouvements et sauvent l'humanité quand un danger pressant la menace. L'ordinaire! nous en sommes las : il a plongé nos âmes dans la torpeur et a engourdi nos membres. Sous un masque de bénédiction, c'est une plaie. Le monde a besoin, l'Église a besoin, aujourd'hui comme toujours, aujourd'hui plus que jamais, d'hommes mieux trempés que les autres, d'hommes qui voient plus loin, qui s'élèvent plus haut, qui agissent plus hardiment que les autres. Pas n'est besoin qu'ils soient nombreux : il n'ont jamais été nombreux. Mais, même en petit nombre, ils entraînent la foule avec eux et sauvent l'humanité. Un seul homme à l'âme suffisamment grande, au caractère résolu, sauve tout un pays, un seul homme sauve toute l'Église. Ce soir, j'ai le privilège enviable d'honorer un de ces hommes rares parmi les hommes. La vie du cardinal-archevêque de Baltimore! c'est avec fierté, avec enthousiasme que j'en veux parler ; car l'archevêque de Baltimore est pour moi l'idéal de l'évêque, du conducteur d'hommes en ces temps solennels que l'Église traverse.

UNE ÈRE NOUVELLE S'EST LEVÉE : L'ÉGLISE
A BESOIN DE S'Y ADAPTER

Les temps sont solennels. A aucune époque de l'histoire, depuis l'ère chrétienne, on n'a vu des changements aussi profonds et aussi importants. Il s'opère dans la sphère de l'activité humaine une révolution complète. Les découvertes et les inventions nous ont ouvert un nouveau monde matériel. Les conditions sociales et politiques ont été transformées. Le désir de connaître est intense, et l'œil perçant de l'intelligence pénètre jusque dans les abîmes mystérieux de la terre et du ciel. L'ambition de l'esprit, enfiévrée par des succès merveilleux dans tout le champ des connaissances humaines, a pris son essor avec plus d'audace, et nie qu'il puisse exister aucune limite à son savoir. Le cœur humain se laisse aller aux rêves les plus étranges ; il s'use en efforts désespérés pour détruire toutes les barrières qui s'opposent à l'accomplissement de ses désirs. Du nouveau ! tel est le mot d'ordre de l'humanité, et renouveler toutes choses est sa ferme résolution. C'est dans ce but que sont dépensées toutes ses activités, activités dont nous avons le type,

quelque part qu'elles s'exercent, dans la vapeur et dans l'électricité, les forces nouvelles du monde des corps.

C'est au milieu de ces temps que l'Église catholique se meut et travaille, faisant profession, comme sa constitution l'y oblige, de gagner les esprits et les cœurs, les individus et la société. Sa mission, dans le monde, reste ce qu'elle a été durant de longs siècles; mais le monde, lui, a changé d'aspect. La barque de l'Église navigue sur les eaux du même Océan qui l'a portée depuis le jour de son départ de Palestine; mais de nouveaux vents troublent les eaux, des tempêtes comme elle n'en a pas encore éprouvé l'assailent. Il n'est pas besoin de raisonnements pour montrer qu'il faut de nouvelles manœuvres de gouvernail dans le navire et un nouveau déploiement de voiles.

Le moment est opportun pour les hommes de talent et de caractère entre les fils de l'Église de Dieu. Aujourd'hui la routine de l'ancien temps est fatale; aujourd'hui les moyens ordinaires sentent la décrépitude de la vieillesse; la crise demande du nouveau, de l'extraordinaire; et c'est à cette condition que l'Église catholique enregistrera la plus grande de ses victoires dans le plus grand des siècles historiques.

IL Y A UN DÉSACCORD ENTRE L'ÉGLISE
ET LE SIÈCLE. OU S'EN TROUVE LA FAUTE

Il y a un désaccord entre le siècle et l'Église, nous le reconnaissons avec tristesse. Les intérêts de la société et de la religion souffrent quand la méfiance et la séparation existent entre elles. Ce n'est que dans la paix d'un accord parfait que toutes deux trouvent le bien-être et le progrès.

La faute de cette désunion est au siècle et à l'Église, ou plutôt, à ceux qui parlent au nom du siècle et au nom de l'Église. Le siècle et l'Église, bien compris l'un et l'autre, ne sont nullement en guerre; mais le siècle, tel qu'on nous le représente, est coupable. Fier de ses succès matériels et intellectuels, il s'enorgueillit et exagère son pouvoir; il s' imagine que le naturel, qui l'a si bien servi, suffit à tout, il tend à exclure le surnaturel et se revêt de formes toutes séculières. Dans son culte pour la nouveauté, qu'entretient sans cesse la marche du progrès, tout ce qui est ancien lui est suspect. Il demande pourquoi son Église ne peut pas être neuve aussi bien que sa chimie ou sa mécanique; une Église qui porte sur son

front la marque de dix-neuf siècles lui semble surannée et déplacée. L'orgueil et l'irréflexion, voilà les traits funestes et décevants de l'époque où nous vivons.

L'Église, telle qu'elle nous apparaît dans les paroles et les actes des hommes d'Église, mérite aussi sa part de reproches. Je parle comme un catholique, plein de l'amour le plus sincère pour l'Église catholique. Je sais ce que renferme d'éléments divins l'Église que le Christ a faite dépositaire de la vérité et de la grâce, et j'ai l'entière assurance que ces éléments sont, en tous temps, conservés sous le souffle infail-
lible de l'Esprit-Saint. Mais je sais aussi ce que l'Église renferme d'éléments humains. Les hommes, dans l'Église, conservent ce qu'ils ont d'humain, et le bien extérieur de l'Église dépend en grande partie de leur sagesse et de leur énergie. L'histoire de l'Église comprend diverses époques, plus ou moins brillantes, plus ou moins glorieuses, suivant que les pasteurs catholiques et le peuple catholique ont envisagé le monde d'un œil plus ou moins perspicace, et ont manié l'épée spirituelle avec plus ou moins d'ardeur. On oublie trop aisément la dépendance où se trouve l'Église à l'égard de ses éléments humains, bien que l'Église elle-même enseigne

officiellement que le fait de se reposer à l'excès sur la grâce divine constitue un péché de présomption.

**L'ERREUR DES HOMMES D'ÉGLISE QUI N'ONT POINT
CHERCHÉ A SE CONCILIER LE SIÈCLE**

Je ne crains pas de dire que, durant le siècle qui s'achève, des hommes faisant partie de l'Église ont commis l'erreur d'être trop lents à comprendre les besoins nouveaux de leur époque, et à étendre vers elle la main de la conciliation et de l'amitié. Les excuses ne leur font pas défaut, et elles ont une valeur que je respecte. L'Église, dans ses éléments divins, ne change pas, elle est souverainement conservatrice. Mais sa crainte du changement, si légitime dans une certaine mesure, risque de dépasser les bornes et d'envahir un terrain où les changements sont désirables. Les transformations du siècle, il est vrai, ont souvent pris naissance sous les aspects les plus défavorables et les moins admissibles. La Révolution de 1789, dont les flots mugissants et destructeurs, à l'égal du plus sauvage torrent des montagnes, étaient empourprés de sang, a été le signal le

plus retentissant de l'ère nouvelle. Les porte-étendards du siècle ont souvent levé le drapeau de l'impiété et de l'anarchie. Certains hommes, comme Lamennais, qui tentèrent une alliance entre le siècle et l'Église, furent imprudents dans leur langage, et, dans leur impatience, ils préparèrent la défaite pour eux-mêmes et le découragement pour leurs alliés. Mais, malgré toutes ces excuses, certains représentants de l'Église, je le répète, ont pensé et agi trop lentement. Ils n'ont pas su mettre la main sur le siècle, christianiser ses aspirations et guider sa marche en avant; le siècle a passé outre.

Il y eut quelques Lacordaires qui reconnurent et proclamèrent les devoirs de l'heure présente; leurs compagnons timides les abandonnèrent; les réactionnaires les accusèrent d'un libéralisme dangereux et de demi-hérésie, et ils furent forcés de se taire. La plupart ne virent que les vices du siècle, et ils l'anathématisèrent de toutes leurs forces; ses bonnes et nobles tendances leur échappaient, et ils refusaient d'y croire. Le siècle devint pour eux le monde ténébreux contre lequel le Christ a mis en garde ses disciples. Le gagner jamais à l'Évangile fut mis au rang des espérances perdues. On pensa qu'il ne fallait rien moins qu'un

miracle éclatant pour opérer pareil résultat, et, jusqu'à ce que ce miracle eût lieu, les ministres du Christ prirent leurs quartiers d'hiver dans les sacristies et les sanctuaires, où, entourés d'une petite troupe de fidèles, ils pouvaient se préserver, eux et leurs amis, de la contagion envahissante (1). Le siècle, abandonné à lui-même et à des guides faux et pervers, se détourna chaque année de plus en plus de l'Église, tandis que celle-ci retenait, pour ainsi dire, dans l'isolement ses propres énergies; irrité de cette marque d'antipathie, il s'affermir

1. Exagérée ou juste, cette appréciation sur l'ancienne attitude du clergé n'est pas spéciale à Mgr Ireland. Le cardinal Gibbons disait, en 1890, à l'auteur de *Choses d'Amérique* : « Votre clergé en Europe, surtout en France, n'a pas vu encore que son véritable devoir était de se mêler au peuple, de vivre de sa vie, de chercher à le comprendre et à s'en faire écouter. Il se contente d'administrer les sacrements, de dire la messe et d'aller droit devant lui dans son ornière, sans en sortir. Le peuple et le clergé marchent à côté l'un de l'autre, sans se connaître, sans se pénétrer, comme deux courants, l'un d'eau et l'autre d'huile. » MAX LECLERC, *Choses d'Amérique*, p. 257. — Cf. ces lignes de M. A. Leroy-Beaulieu, dans son livre sur *la Papauté, le Socialisme et la Démocratie* : « Par ses malédictions chagrines, l'Église semblait elle-même se reléguer à l'écart de ce monde qui se retirait d'elle. Prétendait-elle encore s'adresser à eux, les peuples ne la comprenaient plus. Nombre même de ses enfants ne lui prêtaient qu'une oreille inattentive. C'est qu'elle les fatiguait de ses doléances sur les malheurs des temps, ne cessant de vanter le passé à des générations qui n'avaient d'yeux que pour l'avenir. »

dans ses sentiments hostiles et se mit à professer le mépris de la religion. Ce déplorable état de choses prévalut dans certains pays plus que dans d'autres, mais nul n'en fut complètement exempt. L'Église avait replié son drapeau de combat, son drapeau de victoire.

OPPORTUNITÉ DES CIRCONSTANCES POUR LES PRÊTRES DE MÉRITE

Ce fut une faute et un malheur : « Allez et enseignez toutes les nations, » avait dit le Christ une fois pour toutes, et, docilement, les premiers apôtres avaient pris leur course vers l'empire romain, parlant aux philosophes d'Athènes en plein Aréopage, aux patriciens et aux sénateurs de Rome dans le palais même des empereurs, comme aux esclaves dans leurs cabanes ; et l'empire romain était devenu chrétien. Quelque radicales que soient les erreurs et les fautes du temps présent, avec les méthodes et le zèle des premiers apôtres on l'aurait gagné au Sauveur. En réalité le siècle actuel, païen par son langage et par ce qu'il y a d'excessif dans ses qualités, est, dans son fond, animé de sentiments chrétiens ; son adoration

inconsciente va aux autels du Christ, et il n'attend que le chaud contact du christianisme vivant pour s'avouer chrétien.

L'occasion est opportune pour le prêtre qui a du talent et du caractère. Son travail sera de jeter un pont sur la vallée profonde qui sépare le siècle et l'Église, de dissiper les nuages qui cachent à celui-là la véritable nature de celle-ci, de conduire l'Église au siècle et le siècle à l'Église.

Sachons bien que le siècle et l'Église ne sont pas séparés sans retour.

LE MAUVAIS ET LE BON DANS NOTRE SIÈCLE

Le siècle a, sans nul doute, ses erreurs et ses fautes, dont l'Église ne peut pas ne pas tenir compte. Avec le siècle envisagé comme la personification de ces erreurs et de ces fautes l'Église ne peut pas se réconcilier. Mais ce sont là des accidents qui ne font pas partie essentielle du siècle. Pour ma part, je vois dans le siècle présent un de ces soulèvements puissants qui ont lieu de temps à autre dans l'histoire de l'humanité, et qui en marquent les pas dans sa marche ascendante et continue. L'humanité,

fortifiée par des siècles de réflexion et de travail, nourrie et pénétrée des principes de la vérité chrétienne, s'est soulevée en masse vers des régions supérieures de lumière et de liberté. Elle demande une jouissance plus complète et plus étendue des droits que Dieu lui a donnés. Tout cela est digne d'éloges ; tout cela est beau et noble. C'est tout ce qu'on nous demande d'accepter quand nous acceptons le siècle ; et en acceptant le siècle, nous nous octroyons en même temps le droit de lui reprocher ses défauts, nous nous mettons en état de le corriger.

L'INVARIABLE ET LE VARIABLE, LE PERMANENT
ET LE TRANSITOIRE DANS L'ÉGLISE

L'Église, elle aussi, a ses caractères essentiels et ses caractères accidentels. Nous devons savoir distinguer les uns des autres. Nous devons être prêts, tout en gardant l'essentiel avec un soin jaloux, à laisser de côté l'accessoire, suivant que les circonstances de temps et de lieu le réclament. Ce que l'Église a été à certaines époques, on veut qu'elle le soit toujours ; c'est lui causer un tort immense, que de la faire rigide et inflexible, incapable de s'adapter à un milieu nouveau

et changeant. L'Église, fondée par le Christ pour subsister dans tous les siècles, vit dans chacun d'eux et prend, pour ainsi dire, la forme qui leur est propre. Nous trouvons, par conséquent, dans sa manière d'être extérieure, le variable et le contingent. L'Église, impérialiste à une époque dans ses alliances politiques, a été féodale à une autre époque ; mais jamais elle ne s'est liée par principe ni à l'empire ni à la féodalité. Elle a parlé grec à Athènes et latin à Rome, et ses fils ont porté la chlamyde ou la toge ; mais elle n'a jamais été une institution confinée dans les limites de la Grèce ou de l'Italie. Plus tard elle a balbutié le langage primitif des Goths et des Francs, et dans sa marche à travers leurs contrées, elle a reçu plus d'une empreinte de leur barbarie et de leur civilisation défectueuse, sans qu'on ait pu jamais identifier sa vie et son organisation avec celles des Goths et des Francs, ses contemporains d'alors. Ses connaissances scientifiques aux différentes époques étaient bornées comme celles de ces époques mêmes, ses lois et ses coutumes étaient aussi grossières et primitives que les leurs. Par ses éléments humains, l'Église était tout simplement de son époque ; ses éléments divins restaient toujours les

mêmes, quoique tout changeât à ses côtés sur la scène du monde.

Il y a deux ou trois siècles, sous le règne de Charles V d'Espagne ou de Louis XIV de France, elle s'était adaptée à la cour et à l'aristocratie ; mais ce n'était encore qu'une phase transitoire de son existence ; et elle peut être, en d'autres temps, aussi démocratique dans sa conduite que la démocratie la plus ardente peut le souhaiter. Son droit canon, qui est l'expression de son adaptation aux circonstances, s'inspire tantôt du code Justinien, tantôt des capitulaires de Charlemagne, tantôt des édits des Habsbourgs ou des Bourbons. Mais jamais elle ne s'est momifiée dans le moule des Justinien ou des Bourbons, et son droit canonique peut être américain comme il a été romain ; il peut aussi bien être le reflet du vingtième siècle qu'il a été celui du moyen âge. Si tout ceci n'était pas l'exacte vérité, l'Église ne serait pas catholique comme son fondateur était catholique, étant le Docteur et le Sauveur de tous les siècles et de toutes les nations. Soyons aussi larges et aussi catholiques dans nos conceptions de l'Église que le Christ l'a été, et nous n'éprouverons aucune difficulté à reconnaître que l'Église convient à tous les

siècles et à tous les pays, dans le passé aussi bien que dans le présent, dans le présent et dans l'avenir aussi bien que dans le passé.

LA NOUVELLE CROISADE : METTRE EN CONTACT INTIME
L'ÉGLISE ET LE SIÈCLE

Eh ! quoi, l'Église du Dieu vivant, l'Église qui a vaincu cent fois le paganisme et la barbarie, la fausse philosophie et l'hérésie, les rois ombrageux et les peuples impatients du joug, la grande Église catholique, qui aime la liberté, qui compatit à toutes les misères et qui a soif de vérité, l'Église aurait peur du xix^e siècle ! elle aurait peur d'un siècle quelconque ! Elle n'apercevrait pas, dans ce xix^e siècle, la fermentation active des plus nobles sentiments, l'évolution des germes chrétiens qu'elle-même a semés ! Cette Église serait sans ardeur pour la lutte ; elle ne se précipiterait pas sur le monde moderne pour le réclamer comme son bien, pour l'aimer, pour l'exalter et l'admirer, ou pour le corriger et le guérir, pour le gagner au Christ et le soulever de son bras vigoureux jusqu'au sommet de ses aspirations les plus élevées, sur ces hauteurs qu'elle seule peut faire atteindre au monde hale-

tant toujours entre l'espérance et le désespoir ! Loin, bien loin des catholiques cette pensée décourageante, fatale, anticatholique !

Je prêche la nouvelle croisade, la plus glorieuse des croisades : l'Église et le siècle ! unissez-les au nom de l'humanité, au nom de Dieu.

L'Église et le siècle ! mettez-les en contact intime ; leurs cœurs battent à l'unisson ; le Dieu de l'humanité opère dans l'un, le Dieu de la révélation surnaturelle opère dans l'autre : dans tous deux, c'est le seul et même Dieu.

LES TRAITS CARACTÉRISTIQUES DU SIÈCLE :

LA PASSION DE LA SCIENCE

Mais voici le trait caractéristique des temps présents. Le siècle est ambitieux de savoir. Ses recherches ne connaissent pas de trêves et ne souffrent pas de limites. Eh bien, soit. L'Église catholique proclame que toute vérité, aussi bien naturelle que surnaturelle, vient de Dieu, et que l'esprit humain, dont l'aliment propre est la vérité, devient de plus en plus semblable à l'intelligence divine, à mesure qu'il prend la vérité à plus forte dose. Nous avons deux sources de connaissance, suivant l'enseignement catholi-

que, et toutes deux viennent de Dieu : la raison individuelle de l'homme, et la voix de Dieu dans la révélation. Entre la raison et la révélation, il n'y a pas de contradiction possible; ce qu'on appelle la guerre entre la science et l'Église, n'est que l'opposition entre les faux exposés de la science et les faux exposés de la foi, ou plutôt entre des faux savants et des théologiens ignorants. Le désir de l'Église, c'est de voir la lumière intellectuelle se répandre sur tous les hommes et sur toutes les régions du savoir.

Le siècle, dans son étude infatigable de la nature, fait l'œuvre de l'Église. Ses découvertes dans le domaine des animalcules les plus minimes, comme dans les sphères célestes les plus vastes, nous aident à connaître Dieu. Elles nous montrent au-dessus des lois de la nature une cause absolue, souverainement sage et puissante, éternelle, et cette cause est Dieu. Les résultats de toutes les recherches historiques, de toutes les spéculations morales ou sociales, nous montrent le Christ se ressuscitant lui-même et ressuscitant le monde. Ils nous montrent dans l'Église du Christ la personnification immortelle de la mission du Christ. La science du siècle! Mais le siècle n'en a pas assez, et le besoin de l'heure présente, le devoir de l'Église, c'est de

pousser le siècle à des recherches plus profondes, à des observations plus étendues, qui ne laissent inexploré aucun atome de matière pouvant cacher un secret, aucune particularité de l'histoire, aucun acte de la vie de l'humanité pouvant donner la clef d'un problème. La science du siècle, l'Église la bénit, l'Église en favorise l'accroissement de toutes ses puissances et de toutes ses lumières.

C'EST UN SIÈCLE DE LIBERTÉ, LE SIÈCLE DE
LA DÉMOCRATIE

C'est un âge de liberté civile et politique ; c'est le siècle de la démocratie, où les peuples fatigués du pouvoir illimité des souverains deviennent souverains à leur tour, et exercent plus ou moins directement le pouvoir qui leur a toujours appartenu en principe de par la volonté de Dieu. Le siècle de la démocratie ! l'Église catholique, j'en suis certain, ne craint pas la démocratie, cette efflorescence de ses principes les plus sacrés d'égalité, de fraternité, de liberté de tous les hommes dans le Christ et par le Christ. Ces principes se lisent à chaque page de son Évangile. Du jour où ils sont confiés à

l'Église, ils provoquent, par un travail incessant des esprits et des cœurs, la reconnaissance de plus en plus complète des droits et de la dignité de l'homme, la jouissance d'une liberté exempte de toute restriction non reconnue nécessaire, et d'un bonheur social aussi peu mêlé de souffrances que notre condition terrestre le permet.

L'histoire de l'Église catholique, c'est l'histoire de l'affranchissement des esclaves, de la répression des tyrans, de la défense du pauvre, du peuple, de la femme et de tous les êtres sociaux que l'orgueil et la passion se plaisent à opprimer. Les grands théologiens de l'Église, les Thomas d'Aquin, les Suarez, nous fournissent dans leurs enseignements un programme de cette démocratie politique qui prend dans le siècle présent sa forme définitive. Ils affirment et démontrent que tout pouvoir politique vient de Dieu par le peuple, pour le bien duquel les princes et les rois sont délégués, et que, quand les rois se font tyrans, il reste au peuple le droit inaliénable de la révolte. L'Église vit sous toutes les formes de gouvernement. Ratifiées par le peuple, elles sont toutes légitimes; mais le gouvernement qui, plus que tout autre, est le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple, est celui sous lequel l'Église du

peuple, l'Église catholique, respire l'air qui va le mieux à ses principes et à son cœur.

C'EST UN SIÈCLE DE JUSTICE SOCIALE
ET DE PROGRÈS MATÉRIEL

Notre siècle est un siècle de luttes sociales, dont le but est d'obtenir justice pour tous, le droit pour tout homme de jouir d'un modeste bien-être tel qu'il convient à des créatures raisonnables, et d'avoir en vertu de son existence en ce monde le suffisant pour vivre. Fort bien. Est-ce que cette révolution soudaine d'hommes réclamant la justice sociale et le bien-être social n'est pas le retentissement du cri qui s'élève du sein même de l'Église depuis que ces paroles lui furent dites par son fondateur : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît ? » On ne répète pas assez que les principes qui servent de point d'appui au mouvement social de notre époque, dans tout ce qu'il a de légitime, sont des principes constamment enseignés par les écoles de théologie catholique, comme, pour prendre un exemple, cette vérité importante proclamée par le cardinal Manning, au grand

scandale de l'aristocratique Angleterre, que, dans le cas d'une nécessité extrême, tous les biens deviennent propriété commune. Les catholiques se sont accoutumés, depuis si longtemps, à renfermer leur enseignement dans l'enceinte des temples et des séminaires, que quand tout à coup ces enseignements apparaissent au plein jour de l'humanité, ils ne les connaissent plus; ils en ont peur, et ils les désavouent.

Notre siècle est un siècle de progrès matériel, d'inventions, de victoires sur les forces de la nature, que l'on soumet au service de l'homme, afin d'élever l'homme au-dessus de la création matérielle tout entière. Est-ce que pour cela l'Église condamnerait le siècle? C'est sa doctrine même, que la terre a été donnée à l'homme pour qu'il la soumette à ses besoins. Le progrès en toutes choses, l'Église le bénit, parce que le progrès dans toutes les directions de l'activité humaine est une loi de Dieu. C'est le repos et l'inaction qui méritent ses reproches, comme nous le voyons dans la parabole des talents.

QUELLES DOIVENT ÊTRE PRATIQUEMENT
NOS RELATIONS AVEC LE SIÈCLE

J'ai décrit l'attitude intellectuelle qui nous convient à l'égard du siècle. Quelles doivent être pratiquement nos relations avec lui? Celles que peuvent conseiller le zèle apostolique le plus fervent et la prudence humaine la plus parfaite. Nous voulons conquérir notre siècle; ne nous tenons donc pas éloignés de lui. Notre place est aussi bien dans le monde que dans le sanctuaire; dans le monde, partout où nous avons chance de lui prouver notre sympathie et de lui rendre service. On ne peut avoir d'influence sur les hommes à distance; un contact intime est nécessaire. Soyons avec les gens du monde pour les choses qui les touchent, intérêts matériels, bien-être social, prospérité civile, afin qu'ils soient avec nous pour ce qui nous touche, les intérêts de la religion. Soyons avec eux parce que leurs intérêts sont les nôtres, parce que la nature et la grâce ne doivent pas être séparées. Mais, me dira-t-on, le siècle est engagé dans de mauvaises voies. A cela je réponds : Mais n'est-ce pas en l'abandonnant à lui-même que nous l'avons laissé

s'égarer? Réparons maintenant notre faute en marchant avec lui pour le guider dans l'avenir.

Notre siècle s'est épris de savoir; soyons plus que tous les autres des patrons de la science. Que parmi les catholiques se trouvent les historiens les plus érudits, les savants les plus expérimentés, les philosophes les plus habiles; et l'histoire, la science et la philosophie ne seront plus en état de divorce avec la religion.

Notre siècle demande la liberté sous un bon gouvernement. Soyons des modèles de patriotisme, de vertu civique, d'attachement loyal aux institutions du pays, et jamais plus on ne soupçonnera les catholiques d'être les partisans de régimes enterrés, les ennemis de la liberté civile ou politique. Dans tous les projets sociaux, dans toutes les organisations, soyons les plus actifs, les plus utiles, et l'on reconnaîtra cette grande vérité, que la religion, qui a les promesses de la vie future, a aussi celles de la vie présente; et alors, voyant dans l'Église l'amie et la protectrice des intérêts terrestres, on acceptera volontiers ses offres surnaturelles. Aimons les hommes comme Jésus-Christ les a aimés, même quand ils ne nous aiment pas, et l'amour que nous aurons

pour eux engendrera en eux l'amour pour nous et pour nos doctrines. Surtout aimons et travaillons avec sérieux et énergie. Le monde réussit dans ses entreprises grâce à une persévérance que rien ne rebute et à un travail de géants.

En nous comportant comme lui, nous réussirons aussi dans notre tâche. Les demi-mesures que nous employons dans l'évangélisation du siècle ne méritent et n'ont pour résultat que l'insuccès. Mettons la vapeur et l'électricité au service de la grâce divine, et nous triompherons. Les méthodes surannées, les procédés lents et faciles sont voués à la défaite. Si nous n'avons pas jusqu'ici conquis notre siècle, il n'est pas le seul coupable.

IL NE FAUT POINT PRENDRE GARDE A L'OPPOSITION

Je ne m'arrêterai pas à répondre aux objections qui s'élèvent dans beaucoup d'esprits. Le siècle, dira l'un, se détourne de l'Église et ne veut pas l'écouter. Je crois, moi, que si des esprits et des cœurs convenablement mis au ton se présentent à lui, le siècle les écoutera. Les hommes peuvent toujours être ramenés à Dieu,

notre siècle peut lui être ramené. Un autre me dira : Je crains l'opposition qui viendra de mes collègues eux-mêmes dans l'Église, si je parle du siècle comme en parle l'orateur de ce soir, si je traite le monde comme il me conseille de le traiter. Amis, si vous craignez cette opposition, vous ne réussirez pas, « vous n'êtes pas de la race des hommes qui sauvèrent Israël. » L'opposition viendra sûrement. L'histoire nous montre qu'à toute époque de transition, il y a des réactionnaires qui voudraient refouler dans l'Erié les eaux du Niagara, des hommes pour qui tout changement est dangereux, toute innovation, libéralisme condamnable et même hérésie pure. N'en tenez point compte ; allez de l'avant avec le Christ et sa vérité !

LES HOMMES QUI MÈNENT A LA VICTOIRE : LEUR CHEF,
LÉON XIII

L'Église et le siècle ! Leur union est assurée. Le dix-neuvième siècle a vu, dans ses derniers jours, de ces hommes « par qui le salut est apporté à Israël ». Je n'en nommerai que quelques-uns et, en les nommant, je leur envoie, dans leur demeure du ciel ou de la terre, l'hommage de toute mon âme : ô Ketteler de Mayence, Lavigne-

rie d'Alger, Manning de Westminster(1), Gibbons de Baltimore, Léon de Rome ! Il en est deux pourtant que nous révérons d'une manière toute spéciale.

Léon, je te salue, Pontife de ton siècle, providentiel chef de l'Église dans cette grande crise de son histoire. Comme il est vrai que Dieu veille sur son Église ! Il semblait qu'elle fût arrivée au moment suprême de sa vie au milieu des hommes. L'abîme entre elle et le siècle s'éclaircissait de plus en plus. Les gouvernements l'avaient rejetée et la combattaient, les peuples n'avaient plus confiance en elle, les mouvements intellectuels et sociaux de l'humanité s'accomplissaient en dehors d'elle. Les catholiques, ecclésiastiques ou laïques, effrayés et découragés, se faisaient de l'isolement une loi, un dogme. Suivant les prévisions humaines, une tempête menaçante devait briser le navire. C'est alors que Léon vient prendre le gouvernail. D'un coup d'œil, il se rend compte des éléments courroucés, des bas-fonds et des écueils, et voilà

1. On peut consulter sur Ketteler, ce grand initiateur du mouvement social dans l'Église, l'excellent ouvrage de l'abbé Kannengieser : *Ketteler et l'Organisation sociale en Allemagne*. Paris, Lethielleux, 1894, un vol. in-12. — Voir, d'autre part, le beau livre de l'abbé Lemire, député du Nord, sur le *Cardinal Manning et son action sociale*. Paris, Lecoffre, 1893, un vol. in-12.

que, soussa main, le vaisseau vogue dans une direction nouvelle, avec une nouvelle agilité. Il surmonte les flots les plus élevés, sans crainte de leur furie, et bientôt il atteint des mers plus calmes où il sillonne les eaux en triomphateur, redevenu le roi des mers.

Léon parle au siècle le langage du siècle; il lui dit ce qu'est l'Église; et le siècle s'étonne et admire. Par ses décrets il ouvre aux savants de l'univers, catholiques ou non, les archives du Vatican, il fonde des universités en Europe et en Amérique, relève le programme des études dans toutes les écoles de l'Église, et place l'Église en tête de la marche en avant vers la science. Son immortelle encyclique sur la condition des travailleurs le consacre à jamais pontife des ouvriers; elle devient leur charte et leur apprend non seulement leurs devoirs, dont ils avaient les oreilles rebattues, mais aussi leurs droits, dont jusque-là le clergé ne leur avait parlé qu'à demi-mot et à voix basse.

Les masses, les pauvres, les opprimés savent maintenant que l'Église est avec eux, non seulement pour les consoler, mais pour les défendre; ils savent qu'elle est leur champion. Les glorieuses encycliques à la nation française apportent le baiser de paix, si longtemps désiré, de

l'Église à la démocratie. Le sourire de l'Église, que les empereurs et les rois réclamaient autrefois comme leur droit exclusif, se tourne maintenant vers la forme la plus belle et la représentation la plus élevée des droits populaires, vers la République. Remercions Dieu d'avoir assez vécu pour connaître et aimer Léon XIII.

Non seulement il enseigne, mais il agit et il demande que les autres agissent ; il ne laisse passer aucune occasion de s'adresser au monde, de lui faire du bien, de l'instruire dans des termes toujours sympathiques. Par lettres ou dans des conversations privées, il presse les évêques, les prêtres, les laïques, d'être des soldats de l'Église, de porter en son nom aux peuples et aux gouvernements, non le glaive du combat, mais l'olivier de la paix et de la concorde. Ses lettres à Decurtins et à de Mun témoignent de son zèle éclairé. Il ne veut pas renfermer dans de pieuses associations les cadres de son armée : la lettre à l'évêque de Grenoble déclare que les catholiques doivent combattre pour la vérité et la vertu partout où ils le peuvent, et s'associer aux hommes qui, quoique pleins de droiture et d'honnêteté, seraient encore en dehors de l'Église. « Pour l'Église je tâche de faire le possible partout, me

disait-il à moi-même un jour, et je voudrais voir les évêques faire de même toutes les fois que les circonstances le permettent. » La joie que lui a causée notre dernier congrès catholique américain montre combien il approuve les manifestations inusitées d'énergie de la part du clergé et des laïques.

Léon XIII a eu le courage de sa sublime mission. Tel qu'il est, il a ses adversaires dans le sein de l'Église même : ceux dont les nerfs souffrent des trépidations du vaisseau qui sous sa main s'avance avec accélération de vitesse, les réactionnaires pour qui toute la sagesse et la direction providentielle de l'Église se trouvent dans le passé, obstinés défenseurs de leurs intérêts privés, qui mettent leurs idées et leurs préférences personnelles au-dessus des intérêts de l'Église du Christ.

Mais, en dépit de toutes les oppositions, Léon agit et Léon règne. Le pontife romain jouit aujourd'hui devant les gouvernements et les peuples d'un prestige et d'un pouvoir moral inconnu depuis de longues années. L'Église est lancée à travers le monde ; on en sent la présence, on l'estime et on l'écoute avec plus d'attention qu'on ne l'a fait dans tout ce siècle. Des nations entières sont sauvées. Léon travaille à

faire pour la France ce que la France ne pourrait faire pour elle-même, à établir l'union et l'harmonie entre ses citoyens, à y fonder un gouvernement durable et à enrayer la marche de la persécution religieuse ; car tels seront en France, quoi qu'on en dise, les résultats de l'Encyclique du Pape en faveur de la République.

Léon fait éclater dans sa splendeur la catholicité de l'Église, — son aptitude surnaturelle à se plier à tous les siècles et à toutes les nations. Il dégage l'Église de toute compromission politique ou sociale, la rend indépendante des caduques traditions du passé, et la présente au monde dans le triomphe radieux de sa beauté native et de sa liberté, toute prête à embrasser et à bénir l'humanité nouvelle du vingtième siècle, comme elle a embrassé et béni l'humanité des générations antérieures dans toutes ses phases et ses transformations, — l'Église qui est d'aujourd'hui comme elle fut d'hier, l'Église qui sera de demain comme elle est d'aujourd'hui.

LE REPRÉSENTANT DE LÉON XIII EN AMÉRIQUE,
MGR SATOLLI

Sans doute il y a encore beaucoup à faire avant que l'union du siècle et de l'Église soit

complète; mais l'œuvre est commencée, et l'on a fait déjà de merveilleux progrès. Prions Dieu que Léon XIII vive encore longtemps et que, lorsqu'enfin la mort viendra, son esprit règne toujours au Vatican, et tout ira bien. En attendant, que tous les catholiques de ce pays se serrent autour de lui, se pénètrent de ses idées et agissent de concert avec lui, comme les Américains agissent, avec ardeur et énergie.

Il nous a tout spécialement favorisés, il vit au milieu de nous d'une manière toute particulière, puisqu'il nous a envoyé un représentant de son choix, qui nous fait connaître Léon XIII comme personne n'aurait pu nous le faire connaître, dont les paroles, les actes nous montrent chaque jour combien Léon XIII est un pontife de son temps, — Mgr Satolli. L'Église et le siècle! C'est Rome qui est l'Église; et l'Amérique est le siècle. Et voici le conseil donné par Mgr Satolli aux catholiques américains : « Allez de l'avant sur la route du progrès, portant d'une main le code des vérités chrétiennes, l'Évangile du Christ, et de l'autre la Constitution des États-Unis. »

LE CARDINAL GIBBONS, PROVIDENTIEL ARCHEVÊQUE
DE BALTIMORE

Gibbons de Baltimore ! Il m'est impossible de communiquer à mes paroles toute la chaleur de mes sentiments. Au moins elles en auront la sincérité. J'ai parlé du Pape providentiel de Rome. Je parle maintenant de l'archevêque providentiel de Baltimore. Combien de fois n'ai-je pas remercié Dieu de nous avoir donné, dans ce dernier quart du xix^e siècle, le cardinal Gibbons comme primat et comme chef ! Catholique entre les catholiques, Américain entre les Américains, évêque de son temps et de son pays, il est à l'Amérique ce que Léon est à l'Église entière. Que dis-je ? son influence s'étend bien au delà de l'Amérique. Les hommes ne sont pas enfermés dans des limites territoriales, et Gibbons est Européen comme Manning est Américain. Au cardinal américain est réservée une mission spéciale. En Amérique, l'Église et le siècle travaillent chacun de leur côté avec une activité toute singulière. Le monde entier regarde l'Amérique ; il observe le prélat qui, en Amérique, est le représentant de l'union entre l'Église et le siècle. Par tout le monde, la direction qu'il donne guide les combattants. En Europe le nom

de Gibbons illumine les pages de presque tous les livres qui traitent des questions modernes, sociales et politiques. L'influence de Gibbons pénètre jusque dans le Vatican. Léon XIII, le puissant inspirateur d'hommes, est inspiré lui-même et encouragé par ses fidèles lieutenants. « Sentinelle, qu'avez-vous vu dans la nuit ? » leur demande-t-il. L'incident historique des Chevaliers du Travail, dont la condamnation fut détournée par une entrevue personnelle du cardinal Gibbons avec Léon XIII, servit de préparation à l'Encyclique sur « la condition des travailleurs » (1).

Mais le cardinal Gibbons est un Américain.

1. L'incident historique des Chevaliers du Travail étant le fait qui a le plus contribué à imposer à l'attention de l'Europe la grande figure du cardinal Gibbons, nous croyons qu'on ne lira pas sans intérêt les explications qu'il a lui-même données de sa conduite en cette circonstance.

« Il me parle des questions sociales, dit M. Max Leclerc, rapportant l'entretien qu'il eut avec lui à Baltimore en 1890, il me parle des questions sociales, de son intervention, il y a quatre ans, en faveur des Chevaliers du Travail.

« L'Église, me dit-il, est ouverte à tous : tous sont égaux devant elle : elle doit tenir la balance égale, ou plutôt défendre les faibles et les opprimés. Dans ce pays l'Église vit plus près du peuple que partout ailleurs : elle se mêle au peuple, elle l'aime et en est aimée. Les capitalistes sont tout-puissants, ils disposent d'une force colossale. M^{rs} C... qui appartient à l'une des plus grandes familles du Maryland, recevait à dîner quelques amis dans sa maison de Newport. Elle eut l'idée de faire le calcul de la fortune de ses hôtes, ils étaient une

C'est au point de vue de l'Amérique qu'il le faut juger.

L'œuvre du Cardinal Gibbons fera époque dans l'histoire de l'Église américaine. Mieux que tout autre avant lui, il a fait connaître l'Église au peuple américain, il a fait voir l'accord qui existe entre l'Église et l'Amérique, l'alliance toute naturelle entre les enseigne-

dizaine, et, à eux seuls, ils représentaient, me dit-elle, 200 millions de dollars, un milliard de francs. C'était l'effet du hasard, une addition non préparée, mais significative. Car ces capitalistes se sont coalisés, organisés, ils ont mis en commun leurs pouvoirs, énormes déjà même lorsqu'ils sont isolés. Les ouvriers, de leur côté, formèrent des associations et cela était nécessaire pour défendre leurs droits et résister à l'énorme pression des capitalistes. Mais on attira les soupçons sur eux, on voulut prévenir contre eux l'opinion publique; leurs moindres fautes étaient grossies, et les crimes des capitalistes étaient soigneusement ensevelis par une conspiration du silence. On reprochait aux ouvriers de délibérer en secret, on les présentait déjà comme des ennemis publics. Au Canada, les Chevaliers du Travail furent condamnés par Mgr Taschereau. On parlait de les faire condamner par le Saint-Siège. Alors je m'émus. Je réunis à Baltimore, en conférence, les archevêques des États-Unis; ils décidèrent, par 10 voix contre 2, que ni la justice, ni la prudence ne réclamaient la condamnation des Chevaliers du Travail; 60 évêques sur 63 exprimèrent le même avis. J'allai à Rome, je remis au Saint Père un plaidoyer écrit où j'exposais les faits. Je montrai que condamner les Chevaliers du Travail était inutile, puisqu'ils se reformeraient sous un autre nom : nuisible, parce que c'était s'aliéner le peuple; injuste, parce qu'il était bon, au contraire, que les ouvriers s'organisassent; que, s'ils commettaient quelques fautes, cela prouvait simplement qu'ils étaient mortels comme

ments de l'Église et les institutions libérales et démocratiques de l'Amérique. Grâce à lui, les écailles sont tombées des yeux des non-catholiques, les préjugés se sont évanouis.

Lui, le grand prélat, est aussi le grand citoyen. L'Église et la patrie se réunissent en lui, et le magnétisme de cette union se répand dans toute la nation, apprenant aux catholiques arriérés à aimer l'Amérique, inspirant aux non-catholiques bien disposés la confiance

tout le monde, et qu'enfin l'Église aux États-Unis, dans le nouveau monde, devait reposer sur le peuple ou se condamner à mort. Et j'eus gain de cause.

« L'Église représente la justice ; si les ouvriers ont à lutter contre l'organisation irrésistible du capital (car il ne faut guère compter sur les scrupules de conscience, seule digne opposée à la toute-puissance des monopolistes), elle doit se ranger du côté du peuple. L'Église est le seul grand pouvoir social organisé qu'il y ait dans le nouveau monde ; elle doit mettre son influence au service des justes causes. »

« Tout cela était dit avec le plus grand calme, sans passion, de la parole simple et claire d'un homme de science qui fait l'histoire d'une civilisation. Le cardinal a toujours la même sympathie pour les Chevaliers du Travail et pour toutes les Associations de ce genre. Quelles qu'aient été les fautes de ces corporations, les crimes des « trusts » sont bien autres. Le cardinal disait encore . « Vous reprochez aux Chevaliers du Travail d'être une Société secrète, mais vous oubliez que personne n'ose approcher seulement à cinquante mètres des conciliabules, où les capitalistes conspirent leurs coups les plus monstrueux. Il faut que les chances soient égales, qu'il y ait *fair play*. En reconnaissant les grandes organisations de travailleurs, l'Église s'attire la sympathie des masses ou-

8 dans l'Église. Quelle noble mission Dieu lui a confiée ! Et comme il l'a bien remplie ! L'Église et la patrie américaine, l'Église et le siècle, les modernes aspirations et les vérités anciennes, la démocratie avec ses libertés républicaines et la royauté spirituelle de l'Église catholique, voilà que tout s'harmonise, se fond en ardentes sympathies, s'entr'aide mutuellement pour le progrès, pour l'avancement de l'humanité sur la terre et dans le ciel ! — O Dieu du temps et de l'éternité, Dieu de l'Église et de la patrie, recevez nos louanges et nos actions de grâces ! Puisse durer toujours cette effusion de votre bonté sur nous !

Il serait superflu de rappeler ici les qualités d'esprit et de cœur qui ont assuré le succès aux travaux du cardinal Gibbons. La nation tout entière les connaît. Son esprit est large : il n'est

vières qui lui reconnaissent en retour le droit de leur parler et de les conseiller au besoin.

« Ce pays est un pays de liberté : la liberté est la soupape de sûreté. Il n'y a pas de mal incurable ; notre nation est prodigieusement souple ; elle s'accommode aux circonstances et se transforme avec une rapidité surprenante. La grande menace, le grand péril c'est la toute-puissance dont on a abusé, dont on abuse. Loin de condamner ceux qui cherchent à résister, l'Église doit les soutenir, tant qu'ils sont dans la bonne voie, les y remettre s'ils en sortent. C'est pourquoi l'Église catholique aura l'opinion et les sympathies publiques pour elle. »

MAX LECLERC, *Choses d'Amérique*, p. 254-256.

pas de ceux qui ne voient qu'un côté des hommes et des choses. Son cœur est large : ses sympathies n'ont d'autres limites que celles de l'humanité. Oublieux de lui-même, il dévoue le meilleur de son activité au bien des autres. Il est prêt à toute œuvre noble, patriotique, intellectuelle, sociale, philanthropique aussi bien que religieuse ; et, dans l'action, il tend également la main à l'ouvrier et au capitaliste, au blanc et au noir, au catholique et au non-catholique, au protestant et au juif. Il est brave ; il a le courage de dire ce qu'il pense, et d'y conformer ses actes. Il est heureux de voir les autres se joindre à lui pour travailler à la même cause ; mais quand tous l'abandonnent, il travaille encore. La bravoure n'est pas moins nécessaire dans les travaux de la paix que dans ceux de la guerre.

Le cardinal Gibbons, le catholique le plus déclaré, le plus fidèle collaborateur du Pontife de Rome, est aussi l'Américain des Américains. Je tiens à accentuer son patriotisme, parce qu'il a été un merveilleux facteur dans les victoires qu'il a remportées. On a dit parfois que faire si souvent profession de patriotisme ne sied pas à de bons citoyens, et que leur vie paisible devrait être une garantie suffisante de vertu civique. C'est comme si l'on disait que des profes-

sions fréquentes de foi religieuse sont déplacées dans la bouche de fidèles chrétiens, que le *Credo* doit être rarement répété.

J'ai payé mon tribut personnel d'hommages au cardinal archevêque de Baltimore. Il reste un vaste champ dans lequel d'autres pourront trouver de quoi lui composer le leur.

MOTIFS D'ESPOIR ET DE RECONNAISSANCE

Mes observations sur l'époque présente, en particulier sur cette mémorable année colombienne (1) m'ont convaincu que c'est actuellement un temps de grâce pour l'Église en Amérique, et souvent je me pose cette question : En profitera-elle ?

Parfois je sens mon âme s'affaïsser et descendre jusqu'au bord du pessimisme. J'ai horreur du pessimisme ; je le regarde comme le plus grand crime contre Dieu et l'humanité ; il met un terme au progrès. Et pourtant il devient pour moi une tentation, quand je vois tant d'âmes indifférentes et inertes, quand je vois

1. C'est-à-dire l'année où l'on a célébré le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

les futilités auxquelles les soldats de la vérité passent leur temps, quand je vois que le plus grand nombre regardent en arrière de peur de voir l'Orient s'empourprer des rayons naissants d'un soleil nouveau, ralentissent leur marche de peur de sortir des ornières du passé et d'atteindre le monde que Dieu leur a donné mission de sauver. Mais, ce soir, le pessimisme est bien loin de moi. Je sens que la religion l'emportera sûrement, Mon âme tressaille d'espérance, car je pense à Dieu qui est au-dessus de moi, je pense aux chefs qu'il a donnés à l'Église : Léon XIII à Rome ; en Amérique, le cardinal Gibbons. Ce qu'un seul homme peut faire est vraiment merveilleux ; que ne pourraient pas faire dix hommes, cent hommes ? O Église catholique, mère féconde en héros, donne-nous généreusement des hommes, fils de ta grandeur et de ta puissance !

Le jubilé du cardinal Gibbons n'est pas une fête de chants et d'apparat, c'est une leçon pour tous, évêques, prêtres et laïques de l'Église de Dieu en Amérique.

II

L'AVENIR DU CATHOLICISME AUX ÉTATS-UNIS

**Discours prononcé le 10 novembre 1889, dans
la cathédrale de Baltimore, à l'occasion du
centième anniversaire de l'établissement
de la hiérarchie catholique aux États-Unis.**

II

L'AVENIR DU CATHOLICISME AUX ÉTATS-UNIS

NOTICE

Jusque vers la fin du dix-huitième siècle les catholiques des États-Unis étaient restés sous la juridiction religieuse du vicaire apostolique de Londres. Le 6 novembre 1789, une bulle du pape Pie VI érigea un évêché à Baltimore, et lui assigna pour domaine tout le pays qui, six ans plus tôt, avait achevé de s'affranchir de la Grande-Bretagne, et qui venait de se constituer définitivement en République fédérative.

Le premier évêque de Baltimore, John Carroll, fut sacré clandestinement en Angleterre, où le catholicisme était proscrit, le 15 août 1790. Trente prêtres, issus de diverses nations, formaient tout son clergé, et son troupeau comprenait environ quarante mille fidèles, disséminés parmi trois ou quatre millions de protestants.

« Le 10 novembre 1889, était fêté, à Baltimore, le centième anniversaire de cette institution. Le

cardinal archevêque, huitième successeur de Carroll, avait convoqué autour de lui tous les évêques des États-Unis : on en comptait quatre-vingt-quatre. Des centaines de prêtres, enfants de l'Amérique, des religieux de divers ordres avec leur froc blanc, noir ou brun, des religieuses avec leurs voiles noirs ou leurs cornettes blanches, leur faisaient cortège. Un autre cardinal, d'autres évêques, venus d'autres contrées américaines, un envoyé du Saint-Siège s'associaient à la solennité (1). »

Tel était l'auditoire, qui, assemblé le soir de cette grande fête dans la cathédrale de Baltimore, écouta l'archevêque de Saint-Paul lui exposer les devoirs et les destinées des catholiques américains. On jugera s'il s'est montré digne d'être, en un tel jour, l'organe d'une telle Église.

1. *L'Eglise catholique et la liberté aux États-Unis*, par M. le Vicomte de Meaux, p. 2. (Paris, Lecoivre, 1893, un vol. in-12.) Dans le premier chapitre de ce très remarquable ouvrage, M. de Meaux raconte, avec l'autorité d'un témoin compétent, les diverses cérémonies du Centenaire et les principales délibérations du Congrès Catholique de Baltimore.

L'AVENIR DU CATHOLICISME AUX ÉTATS-UNIS

Combats pour la justice, au nom de ton âme; jusqu'à la mort, combats pour la justice, et Dieu renversera tes ennemis devant toi (1).

ECCLÉS., IV, 33.

Un siècle s'achève, un siècle commence. Le moment présent est solennel pour les catholiques américains. Un autre orateur a récapitulé le passé, évoqué de ses ombres les esprits de ses héros, et il vous a redit les leçons de leurs efforts (2). Je vous inviterai à tourner vos

1. *Pro justitia agonizare pro anima tua, et usque ad mortem certa pro justitia, et Deus expugnabit pro te inimicos tuos.*

2. Le matin même du 10 novembre, Mgr Patrick John Ryan, archevêque de Philadelphie, avait prononcé, à la messe pontificale, un sermon que nous trouvons résumé en ces termes dans le livre de M. de Meaux :

« L'archevêque de Philadelphie, considérant le siècle écoulé, mesurant le chemin parcouru, a rapporté le progrès qui réjouissait autour de lui toutes les âmes, à Dieu d'abord et à ses

regards vers l'avenir. Il n'est rien pour nous de plus important.

Le passé, nos pères l'ont fait; l'avenir, à nous de le faire. — Le prochain siècle de la vie de l'Église en Amérique sera ce que nous le ferons; il sera vraiment nôtre, il sera le fruit de nos travaux. Oh! si nous avions des yeux de prophète pour jeter un regard sur ces années encore à naître, et lire dès à présent l'histoire de l'Église de Dieu sur ce continent, telle que les générations futures pourront la lire dans cent ans! Mais nous n'avons pas besoin de ce coup d'œil prophétique. Telle nous voudrions qu'elle soit, telle sera son histoire.

Frères, évêques, prêtres, laïques, quelle parole trouver pour vous dire la responsabilité qui pèse sur nous? Il y a tant d'intérêts en jeu

ministres, ensuite aux institutions libres des États-Unis. Il a montré le catholicisme protestant, plus que tout autre culte, de la liberté de religion, a revendiqué pour les catholiques l'honneur d'avoir inauguré cette liberté dans le Maryland et remercié les quakers de l'avoir instituée et défendue en Pensylvanie. Sans méconnaître qu'en d'autres temps et d'autres contrées l'union de l'Église et de l'État avait été salutaire autant que légitime, il a déclaré qu'il n'est pas dans la constitution des États-Unis de disposition plus bienfaisante que celle qui, dans ce pays, les tient séparés. Sous ce régime, l'Église a pu appeler toutes les vertus et toutes les facultés naturelles de l'homme à la défense des vérités surnaturelles; et si, parfois, dans le combat à travers la contradiction des doctrines, il arrive aux

pour Dieu et pour les âmes, pour l'Église et pour le pays ! Il y a tant de choses qui dépendent de notre coopération avec l'action divine dans le monde ! Sûrement, le devoir du jour est de comprendre cette responsabilité et d'accomplir le plein travail qui nous a été départi en lot ici-bas. Or, ce lot de nos âmes, c'est de lutter pour la justice, c'est de combattre pour la justice, même jusqu'à la mort !

Je voudrais pouvoir faire pénétrer dans vos esprits cette vérité vitale : que le travail à accomplir est bien positivement notre travail. Avec nous, il se fera ; sans nous, il ne se fera pas. Il y a nécessité urgente, nécessité du moment, à ce que les catholiques s'imprègnent de cette vérité ;

chrétiens fidèles de s'aventurer au delà des justes bornes, mieux vaut, après tout, s'est écrié cet archevêque, la liberté avec ses méprises, que la servitude avec ses abaissements. Dans son patriotisme, il est allé jusqu'à chercher une affinité mystérieuse entre la démocratie cosmopolite des États-Unis destinée à mêler ensemble les races les plus diverses, en les émancipant, et l'Église catholique appelant tous les hommes, sans distinction d'origine, à la liberté et à l'égalité des enfants de Dieu. Toutefois, ce patriotisme ne l'aveugle pas ; il sait que, libérale envers les races européennes, la grande république a mortellement opprimé les races inférieures de l'Amérique et de l'Afrique, les Indiens et les nègres : il a terminé son discours en signalant à la génération présente le devoir d'expiation et de réparation légué par les générations passées. »

*L'Église Catholique et la Liberté aux
(États Unis, p. 3 et 4.)*

car, sice n'est en théorie, au moins dans la pratique, une erreur a cours parmi eux : c'est qu'en matière religieuse l'homme n'a presque rien à faire, le travail ayant été fait par Dieu. — Ne vous imaginez pas que je perde de vue l'absolue nécessité de l'action divine. L'enseignement de la foi est bien loin d'être oublié, cet enseignement qui nous dit : *Si le Seigneur ne bâtit pas la maison, ils auront travaillé en vain, ceux qui l'auront bâtie* (1). Mais ce n'est pas moins aussi un enseignement de la foi que, pour produire un résultat, l'humain doit se mêler au divin, et que l'absence de l'un rend l'autre stérile. Trop souvent nous n'accomplissons pas notre part du travail et nous semblons désirer que Dieu le fasse tout entier. Dieu n'altérera pas l'économie de sa Providence pour réparer le vice de notre inaction.

Il y a des temps, dans l'histoire de l'Église, où il est nécessaire que l'on insiste sur le côté surnaturel dans l'action de la religion, et il y a des temps où besoin est que cette insistance se porte sur le côté naturel. Singulier phénomène de notre époque ! En toute matière étrangère à la religion, le naturel a un jeu illimité et

1 Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. Ps. 126, 1.

déploie pour l'action ses plus intimes énergies : en religion, il semblerait que le naturel cherche à s'éteindre pour laisser tout le champ au seul surnaturel. Il y a des pays où les catholiques prient, administrent et reçoivent les sacrements, mais ont peur de faire un pas de plus en avant ; et je ne connais vraiment pas de pays où les catholiques aient pleine conscience de leurs avantages et de leurs devoirs. Est-ce que les catholiques d'Amérique, par exemple, apportent au travail de la religion cette infatigable énergie et ce plein cœur sans limite qui les caractérisent dans leurs affaires séculières ? A ce train et en cet état, la défaillance de la religion est chose inévitable.

Dieu sauvera son Église en tout temps ; ceci, il l'a promis ; mais aucune promesse n'a été donnée en ce qui concerne le degré de splendeur du règne de l'Église, non plus que la permanence de son établissement chez un peuple déterminé. Le chandelier de l'Apocalypse a été souvent changé de place. Il y a des pages brillantes et des pages obscures dans l'histoire de l'Église. C'est que Dieu a toujours accompli sa part de travail, tandis que l'homme n'a pas toujours accompli la sienne. Quand les saints marchaient sur la terre, leur chemin se trouvait

illuminé des rayons de la lumière céleste, et l'atmosphère environnante en était embrasée.

Quelle sera, dans notre propre siècle, la page de l'histoire de l'Église? C'est à quoi Dieu demande que nous donnions réponse.

Laissez-moi vous dire, tel que je le conçois, le grand travail que la Providence de Dieu réclame des catholiques des États-Unis pour le siècle qui s'avance. Il y a deux objectifs : rendre ce pays catholique et résoudre pour l'Église universelle le problème souverainement absorbant qui met en face l'un de l'autre l'Église et le siècle.

Je me demande si, depuis le siècle à l'aurore duquel a brillé l'étoile venue de l'Orient, il s'est jamais préparé pour les catholiques de toutes les nations de la terre un travail de plus noble essence et fécond en résultats plus puissants. — Eh bien ! c'est ce travail qui donne la mesure de notre responsabilité.

*
* *

Notre œuvre, c'est de rendre l'Amérique catholique. Si nous aimons l'Amérique, si nous aimons l'Église, cette œuvre, il suffit de la nommer, et nous crierons « Dieu le veut ! », et

l'enthousiasme des croisades fera battre nos cœurs. Nous savons que l'Église est seule en possession des vérités et des grâces du salut. Est-ce que nous ne voudrions pas lui voir répandre sur les âmes de nos amis et de nos concitoyens les dons du Dieu Incarné ?

Le contact de sa main divine fortifiera, exaltera le riche héritage de vertus naturelles que l'Amérique et ses enfants ont reçu en partage.

Il y ajoutera les trésors de déification de la vie surnaturelle. L'Église catholique confirmera et conservera les libertés de la République mieux qu'aucun pouvoir humain, qu'aucune Église humaine ne saurait le faire. Nous savons que, par l'ordre du maître, l'Église a le devoir strict d'enseigner toutes les nations. Pour elle, perdre l'esprit apostolique, c'est prouver qu'elle n'a point conscience de la vérité qu'elle possède, ni de la mission qui est sa raison d'être. La conversion de l'Amérique devrait toujours être présente à l'esprit des catholiques américains comme un devoir suprême dont Dieu ne les dispensera pas. Quel que soit le souvenir de notre premier siècle de vie religieuse, celui du second, si nous sommes fidèles à notre devoir, parlera davantage encore de l'extension prodigieuse donnée à l'Église du Christ aux États-

Unis. On ne saurait estimer au-dessus de sa valeur l'importance de la possession de l'Amérique pour la cause de la religion. C'est une nation providentielle. Comme elle est jeune, et pourtant comme elle est grande ! comme elle est riche de promesses glorieuses !

Il y a cent ans, la population des États ne dépassait guère trois millions ; aujourd'hui, elle approche de soixante-cinq.

De tous les pays du monde, les courants d'émigration se tournent vers nous. Évidemment la valeur de notre sol et de notre atmosphère, de nos institutions sociales et politiques doit être grande, puisque nous attirons les foules. C'est un pays appelé à grandir et à prospérer. L'influence de l'Amérique s'étend au loin parmi les nations, autant pour la solution des problèmes sociaux et politiques que pour le développement de l'industrie et du commerce. Il n'y a point de pays au monde qui ne nous emprunte des idées et des aspirations.

L'esprit de la liberté américaine déploie son prestige à travers les océans et les mers, et prépare le terrain pour y implanter les idées et les mœurs américaines. Cette influence croîtra avec le progrès de la nation.

On a calculé que, dans un siècle, notre popu-

lation s'élèverait à quatre cents millions d'âmes en tenant compte de la diminution du nombre de nos immigrants.

Le centre de gravité de l'activité humaine se déplace rapidement et, dans un avenir qui n'est pas éloigné, l'Amérique conduira le monde.

Le caractère des Américains les dispose à jouer ce rôle. Ils sont actifs, entreprenants, sérieux.

Ils mettent en œuvre tout ce qu'ils croient ; ils réussissent dans tout ce qu'ils entreprennent.

Ils sont complètement incapables de cette indifférence pour les intérêts vitaux et de cette apathie qui, sous le nom spécieux d'esprit conservateur, caractérisent les populations européennes.

Les éléments les plus hardis des autres pays sont venus ici former un nouveau peuple, nouveau par son énergie, nouveau par son esprit, nouveau par son activité, parfaitement adapté à la nouvelle époque de l'histoire du monde en laquelle nous vivons.

Nous ne pouvons nous empêcher de croire que l'Amérique a reçu une mission spéciale, glorieuse pour nous et bienfaisante pour la race tout entière, celle de créer un nouvel ordre politique et social fondé, plus que tout

autre des régimes précédents, sur la commune fraternité humaine, et assurant plus que tout autre à la multitude du peuple le bonheur social et l'égalité des droits. Nos espérances renferment celles de millions d'hommes épars sur toute la terre.

L'Église triomphant en Amérique, la vérité catholique emportée sur les ailes de l'influence américaine fera le tour du monde avec elle.

Le temps présent est une des grandes époques de l'histoire, puisque la face de la terre est changée. Le monde est dans les douleurs de l'enfantement; nous assistons à la naissance d'un âge nouveau. Les traditions du passé s'évanouissent; de nouvelles formes sociales, de nouvelles institutions politiques se lèvent. Il y a une évolution dans les idées et dans les sentiments des hommes. Tout ce qui peut être changé sera changé, et rien de ce qui était hier ne sera demain, sauf ce qui émane directement de Dieu ou ce que les décrets éternels ont doué de permanence.

Ce mouvement du monde moderne pose devant nous une question palpitante; la voici :

L'Église, institution des âges passés, ne tombera-t-elle pas avec les legs de ces âges? Pour-

quoi serait-elle seule à dominer triomphalement au-dessus des vagues qui balayent tout le reste aux abîmes de l'anéantissement? Y a-t-il besoin de l'Église, et n'est-elle pas plutôt une barrière aux meilleures ambitions et à la marche progressive de l'humanité?

Une réponse est urgente. Elle peut être donnée, parce que l'Église est divine et appartient à tous les âges; mais cette réponse, le plus promptement et le plus efficacement la donnerons-nous, mieux sera-ce pour l'Église et pour les âmes.

* * *

Une étude du monde moderne nous amène à dire que son trait principal est une affirmation résolue des puissances et des droits de la nature, comme étant distincts de l'ordre surnaturel et révélé. La religion chrétienne a déplacé dans la vie de l'humanité, il y a dix-neuf cents ans, le règne de la nature corrompue, connu sous le nom de paganisme. Pendant de longs siècles, la suprématie a appartenu au surnaturel, étendant son influence sur les institutions sociales et sur les gouvernements, sur les arts et sur les industries humaines, tandis que l'ordre naturel

agissait en pleine harmonie avec les lois et l'esprit de l'ordre surnaturel. Au commencement du seizième siècle, des signes de temps nouveaux apparaissent à l'horizon. La Renaissance, inconsciemment peut-être, a semé dans la nature les graines de la révolte. L'inévitable réaction contre l'enseignement des réformateurs sur la dépravation totale de la nature humaine, a réveillé l'esprit de jugement personnel. Puis sont survenus les faits merveilleux et les découvertes des cent dernières années, et la nature s'en est trouvée enhardie, et elle a proclamé sa propre suffisance, son indépendance. Les mots d'ordre de cette époque sont : raison, éducation, liberté, progrès matériel des masses. Et ce ne sont pas là des paroles vides de sens. Elles représentent des réalités solides. La nature rebelle réclame des paroles et des réalités comme lui appartenant exclusivement, comme pouvant s'obtenir non seulement par sa propre initiative, mais en dépit du surnaturel. La guerre s'est trouvée ainsi déclarée contre l'Église et toute religion révélée, au nom du progrès, au nom d'une marche en avant générale; et les combattants, rangés sous des bannières qui portent inscrites des paroles séductrices, recueillent sans peine les applaudissements populaires. La guerre est

déclarée entre le naturel et le surnaturel; le but est d'exclure le Christ et son Église du monde vivant, de les reléguer parmi les ruines et les sépulcres, comme avaient fait le Christ et l'Église pour le paganisme. Je n'ai pas besoin de dire le devoir des chrétiens, c'est de maintenir dans le monde la suprématie du surnaturel, c'est de sauver le siècle à l'Église.

Tout le poids de cette lutte retombe sur les catholiques américains. C'est aux États-Unis que les mouvements du monde moderne prennent leur plus grande intensité. C'est ici que l'ordre naturel se montre dans les meilleures conditions, et qu'il déploie toute son énergie.

C'est ici, également, que l'Église, affranchie de toute injonction gouvernementale et de toute coutume despotique, peut, comme le fils d'Isaïe, choisir ses armes et, marchant droit contre l'ennemi qui s'avance, amener plus promptement le terme du conflit.

* * *

Je sais qu'il y a parmi nous des hommes qui ne partagent pas nos espérances. Ils disent : « Que faire, en Amérique ? Les catholiques sont une poignée d'hommes, dix millions sur

soixante-cinq, le petit nombre perdu dans la foule, luttant parmi les tentations et les préjugés. Conserver la foi dans ce petit troupeau est un travail herculéen. Nous ne sommes guère préparés à tourner nos efforts vers la conversion de nos citoyens, et ceux-ci ne sont guère disposés à écouter nos paroles.

« Quant aux questions brûlantes qui agitent le monde, la perspective d'une solution satisfaisante pour notre époque est bien éloignée. Le ciel, sur nos têtes, est chargé de nuages que ne perce aucun rayon de lumière.

« Nous traversons des jours où la foi s'éteint.

« Il ne reste à chacun qu'à fuir sur les montagnes pour y chercher son propre salut, et pour attendre dans le silence et la prière le retour du souffle vivifiant de Dieu sur les nations. »

* * *

Mes frères, ne tenez point ce langage craintif et défiant. Que les catholiques disent pourquoi les triomphes de jadis ne seraient plus possibles à notre époque et dans notre pays ! L'Église est aujourd'hui, comme au temps où elle renver-

sait la Rome païenne et gagnait à la grâce les féroces Normands, l'Église de la vérité divine et de la divine puissance.

Aujourd'hui comme alors, elle a pour mission d'enseigner toutes les nations, de prêcher l'Évangile à toute créature, et le Christ est avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Le bras de Dieu n'est pas raccourci.

Qu'est-ce qui manque donc? Notre propre volonté, bien résolue à profiter des grâces de Dieu et des occasions que sa Providence nous ménage.

Quel motif aurions-nous de craindre ou d'hésiter? Nous sommes dix millions, une armée puissante dans l'arène de la vérité et de la justice, si ses forces sont bien dirigées et si l'on met en œuvre leur énergie latente.

Les catholiques américains sont fidèles à leurs croyances; ils les confessent bravement, ils se sacrifient aux intérêts de la foi; ils sont dévoués à leurs chefs. Ils ont grandi et sont devenus forts au milieu des orages, et ils n'ont rien, dans le caractère, de cette débilité de serre chaude qui trop souvent est le partage des catholiques habitués à vivre dans des pays où la foi se nourrit de l'air ambiant. Leurs travaux et leurs victoires, pendant le premier siècle de

leur organisation ecclésiastique, siècle de pauvreté, de lutte et d'indigence spirituelle, montrent ce qu'ils seront capables de faire dans un siècle de maturité, de force consciente et de complète organisation hiérarchique.

Les Américains non catholiques méritent, par l'éclat de leurs vertus naturelles, que nous travaillions ferme à leur donner la plénitude de la foi chrétienne, et ils ne mettent d'obstacles sur notre chemin ni par leurs dispositions ni par leurs actes.

Ils sont avisés, intelligents, prêts à écouter, anxieux de savoir où est la vérité. Ils perdent rapidement les vieux préjugés traditionnels contre l'Église.

S'il y en a qui survivent encore, c'est notre faute.

C'est que nous n'avons pas prouvé assez clairement notre foi par nos œuvres, ou bien que nous n'avons pas su présenter la vérité à leur esprit avec assez d'instance et d'une manière propre à captiver leur attention.

Ils sont éloignés de l'Église par un malheur héréditaire, et non par une faute personnelle. Ils ont des instincts profondément religieux; des principes chrétiens d'une importance vitale sont enracinés dans leur manière de penser et

dans leurs coutumes sociales. Au fond, l'Amérique est un pays chrétien. Comme système religieux, le protestantisme est dans un état de dissolution irrémédiable, dénué de toute valeur comme puissance doctrinale ou morale; il ne mérite plus d'être considéré comme un ennemi avec lequel nous devons compter.

Les Américains sont généreux, d'un esprit et d'un cœur larges, sérieux en tout, sincèrement épris du progrès moral et intellectuel.

Pour répéter les paroles de notre publiciste catholique et américain, M. Brownson : « Depuis qu'elle est sortie du cénacle de Jérusalem, l'Église n'a peut-être jamais rencontré de caractère national aussi propre à donner à sa civilisation l'expression la plus élevée et la plus noble. »

Le surnaturel repose sur le naturel, qu'il purifie et ennoblit en y ajoutant les dons supérieurs de la grâce et de la gloire; et dès lors, là où le terrain naturel est cultivé avec le plus de soin, là se manifesteront les meilleurs effets de l'union de la nature et de la grâce.

Quand les Américains seront devenus catholiques, nulle part on ne trouvera un ordre plus élevé de civilisation chrétienne.

On peut montrer aux Américains qu'ils ont

besoin de l'Église pour conserver et développer pleinement leur caractère national et leur ordre social.

Jusqu'ici leur civilisation vit de la force de l'élément chrétien qui la pénètre, et qui a survécu à leur séparation d'avec l'Église. Cet élément perd rapidement sa vitalité sous l'action des processus dissolvants auxquels les négations du protestantisme le soumettent. L'Église catholique est la seule autorité chrétienne vivante et résistante. Elle peut parler; elle a une organisation qui sanctionne ses lois.

C'est à elle que les Américains doivent s'adresser pour qu'elle maintienne chez eux, dans la conscience des citoyens, ces principes d'obligation morale et d'équité naturelle sans lesquels un peuple libre ne pourrait exister, car il finirait alors par tomber dans le chaos de l'anarchie ou par devenir la proie d'un ambitieux despotisme.

La liberté dont l'Église jouit sous la Constitution de la République est pour nous d'un prix inestimable. Ici, point de tyran qui l'enchaîne; point de concordat qui limite son action, ou qui comprime ses énergies.

Elle est libre comme l'aigle sur les sommets des Alpes, libre de déployer ses ailes sans que l'on vienne entraver son élan, libre de s'envoler

vers les plus hautes cimes, de mettre en œuvre toutes ses énergies natives. La loi du pays la protège dans ses droits, et ne lui demande en retour aucun sacrifice de ces mêmes droits, car ce sont ceux de citoyen américain.

La République, dès sa naissance, a garanti la liberté aux catholiques à une époque où, dans presque tous les autres pays, les gouvernements, soit protestants, soit catholiques, opprimaient cette liberté, et pendant tout le cours de son histoire, jamais elle n'a manqué de faire valoir cette garantie.

Aujourd'hui, combien de pays, en dehors du nôtre, où l'Église soit réellement libre ? Si les catholiques ne font pas de grandes choses en Amérique, assurément c'est leur faute, ce n'est pas la faute de la République.

* * *

Les tendances et les mouvements du siècle, qui effarouchent les timides, sont des opportunités providentielles qui nous ouvrent la voie aux plus glorieuses victoires. Que les idées modernes et leur évolution méritent d'être approuvées sous tous les rapports, je suis bien éloigné de le soutenir. Elles sont souvent, d'une façon

ou d'une autre, immorales et criminelles; et Pie IX nous a bien prévenus que, lorsqu'elles se manifestent à nous sous ces aspects, l'Église ne peut se réconcilier avec elles. Mais aussi, combien n'y a-t-il pas en elles de ce qui est grand, de ce qui est bon ! En dépit de ses défauts et de ses erreurs, j'aime mon siècle ; j'aime ses aspirations et ses résolutions ; je me complais dans ses actes de valeur, dans ses industries et dans ses découvertes. Je le remercie de sa large bienfaisance envers mes compagnons, envers le peuple plutôt qu'envers les princes et les potentats. Je ne cherche pas à remonter vers le passé à travers l'océan des âges. Je regarderai toujours en avant. Je crois que Dieu entend que le présent soit meilleur que le passé, et l'avenir meilleur que le présent.

Soyons justes pour ce siècle, et voyons en lui aussi bien ce qu'il a de bon que ce qu'il a de mauvais. Le bon est le substantiel, le premier mouvement ; le mauvais n'est que l'accident, la déviation du mouvement. Ce mouvement bouillonne au fond le plus intime de l'humanité et, comme il part de la source même de celle-ci, il jaillit vers les hauteurs. Il porte en lui l'élévation de la race, l'amélioration de la multitude, l'extension de l'empire de l'homme sur la nature.

Passons rapidement en revue la nomenclature de ses *schibboleths* ; chacun d'eux recouvre un bien substantiel, qui trouve faveur aux yeux de Dieu et de ceux qui aiment Dieu.

La *Connaissance*, — c'est-à-dire l'alimentation de la plus noble de nos facultés : l'intelligence.

La *Science*, — c'est-à-dire un coup d'œil projeté sur les secrets de la nature, qui sont les œuvres glorieuses de Dieu : la sagesse même et la puissance infinie.

La *Liberté*, — c'est la vérité évangélique qui la première l'a transmise aux hommes. L'Église n'a jamais cessé de faire la guerre à l'esclavage et au despotisme. et tout le christianisme a toujours visé à agrandir l'héritage de liberté civile et politique de la race humaine.

La *Condition progressive des masses*, — ce fut le but constant de la charité chrétienne. C'est l'application pratique de la doctrine chrétienne sur la fraternité de l'homme et la paternité de Dieu.

Le bien-être matériel du peuple trouve une

large place sous le vaste manteau de l'amour chrétien. L'ascétisme, à part le détachement d'esprit, qui nous est commandé à tous, est le privilège de peu d'élus. L'idéal, pour la religion et la raison réunies, c'est un esprit sain dans un corps sain, et pour tout ce qui vient s'interposer entre les deux, — que ce soit la faim ou la maladie, l'excès de travail, une atmosphère malsaine ou des habitations insalubres, — la vraie piété doit travailler à en poursuivre l'abolition. Le mot effrayant de socialisme, c'est, dans son impulsion première, le cri de désespoir des êtres affamés sur lesquels s'appesantit la lourde main de l'avarice et de l'injustice. Ainsi, le fondement de beaucoup de ses réclamations s'appuie sur la théologie catholique qui enseigne que la race humaine ne doit pas exister pour le bénéfice d'un petit nombre, et que la propriété privée devient propriété commune quand l'inanition est à la porte.

Ainsi encore, avec d'autres mouvements de ce siècle, il y a des aspirations vers une parfaite civilisation, vers la jouissance des dons de Dieu dans une pleine mesure et pour le plus grand nombre de ses enfants.

Qu'il y ait des désordres et que l'on tombe dans des erreurs fatales qui conduisent à la mi-

sère et à la ruine, c'est là, je le répète, un accident venant de l'absence d'une direction correcte.

Pourquoi donc n'avons-nous que des anathèmes contre le siècle, ne voyant que ses aberrations, l'irritant par des dénonciations continues de ses erreurs, ne reconnaissant jamais ce qu'il a de bon, et nous dispensant de tout effort pour conquérir son amour à la sainte Église?

Nous pouvons, si nous le voulons, faire de ce siècle l'ennemi sans pitié de la religion; il est possible, par la dureté et la froideur, de le conduire au désespoir; et cela, pendant que l'irréligion et le sécularisme, avisés dans leur génération, nous volent des paroles sacrées que le siècle est anxieux d'entendre et que nous refusons de lui dire; et cela, pendant que, faisant sonner haut ces paroles, l'irréligion et le sécularisme attirent le siècle dans un désert où il ne trouvera que ruine et complète misère.

C'est donc à vous qu'il appartient de perdre ce siècle, ou d'en faire l'enfant dévoué et reconnaissant de la religion du Christ.

* * *

Le siècle est passionné pour des dons que

l'Église seule peut distribuer. Ses énergies présentes et ses ambitions sont les fruits du travail de l'Église ; c'est par les influences chrétiennes qu'il s'est élevé à un tel degré de puissance, et de puissance consciente, qu'il aspire à de plus hautes destinées. C'est la religion du Christ qui la première a murmuré à l'oreille du monde les mots sacrés de Charité, de Fraternité, de Liberté. C'est la religion du Christ qui a serré sur son sein ensanglanté l'humanité agonisante, l'a réchauffée avec la flamme de l'amour divin, a pansé ses plaies et insufflé santé et vigueur dans ses veines. C'est donc seulement sous la conduite bénie de la religion que l'humanité peut s'avancer, sur le chemin de la vie, vers un progrès plus grand encore.

L'irréligion a bien pu voler à l'Église des paroles ; mais elle ne lui a pas volé les réalités qui ne peuvent avoir d'existence loin des autels du Dieu vivant.

Voilà ce que vous devez dire au siècle. Ajoutez ceci : En passant et en voyant toutes tes idoles, j'ai trouvé une fois de plus, ô mon siècle, un autel sur lequel était inscrit : *Au Dieu inconnu*. — Eh bien, celui que tu adores ainsi sans le connaître, c'est celui-là que je te prêche.

* * *

Oui, dites tout ceci au siècle, et travaillez surtout à rendre vos affirmations convaincantes. Faites marcher la science sous la baguette, sous le prestige de la religion, en la revêtant de son plus brillant plumage, en lui imprimant son vol le plus haut. Murmurez-lui, de vos accents les plus tendres, que la religion chérit la liberté, étant seule en mesure de la garantir également du despotisme et de l'anarchie.

Allez, vivant dans une étroite sympathie avec la multitude qui souffre, lui apportant la charité et ce qui lui est bien plus nécessaire et bien plus rare : la justice. Que le travail sache que la religion le garantira de l'oppression du capital ; et que le capital apprenne que ses droits sont subordonnés au plein accomplissement de ses devoirs. Alors, vous donnerez au monde la nouvelle religion, vers laquelle montent ses aspirations et ses prières, la religion de l'humanité, la religion du siècle, qui sera toujours la vieille religion parce qu'elle ne change rien aux vérités de Dieu, la trésorière faisant sortir de son trésor les choses nouvelles et les choses anciennes ; et vous verrez le siècle se précipiter dans les bras

de l'Église, l'acclamant son institutrice et sa reine.

En vérité, la plus grande époque de l'histoire humaine, si nous en exceptons celle qui a été témoin de la venue de Dieu sur la terre, c'est la nôtre. A nous la sagesse, à nous l'énergie de lui donner l'Église pour souveraine maîtresse !

Permettez-moi de vous indiquer brièvement certaines lignes du devoir à l'accomplissement duquel est attachée la réalisation de nos espérances pour le siècle nouveau.

Je ne puis que vous le redire encore, car tout est là : « Le lot de nos âmes, c'est de lutter pour la justice, c'est de combattre pour la justice, même jusqu'à la mort. »

La ténacité, c'est la vertu du jour. C'est le trait caractéristique des Américains dans les affaires séculières; ce devrait être aussi le leur dans les choses religieuses.

Laissez ailleurs les catholiques, si cela leur convient, se traîner dans les vieilles ornières, et craindre de déranger leurs esprits ou de chiffonner leurs vêtements en hâtant le pas. Notre devise est : *Oser et faire*.

Qu'il n'y ait pas de place parmi nous pour cette piété languissante et molle qui paraît attendre paresseusement d'un zéphir du ciel le message

d'une grâce efficace ; tandis que la grâce de Dieu, nous l'avons dans la main : elle n'attend que notre propre coopération pour devenir efficace.

Nous devons prier et être inébranlables dans la prière, mais aussi travailler et être inébranlables dans le travail. Si nous travaillons et ne prions pas, nous n'aurons pas le secours de Dieu, et nous ne pouvons que faillir ; mais nous faillirons même, si nous restons à genoux quand nous devrions être agiles et debout, si nous nous confinons dans le sanctuaire quand nous devrions être sur les grandes routes et sur la place publique.

Soyons inébranlables, et nous aurons le droit d'être audacieux. Il y aura parmi nous une affirmation de foi prudente, mais virile, quand les circonstances nous le suggéreront, et une résolution forte d'assurer aux catholiques pleine reconnaissance de leur état, soit dans la vie privée, soit dans la vie publique. Nous chercherons les occasions favorables pour servir la religion, et nous ne les laisserons jamais passer inaperçues quand elles se présenteront.

Nous sommes souvent poltrons et, pour couvrir notre couardise, nous invoquons la modestie et la prudence, comme si le Christ nous avait ordonné de mettre la lumière sous le

boisseau. Si l'on manque à l'Église ou qu'on la maltraite, nous gémissons — nous sommes admirables de gémissements —, mais nous ne remuerions pas le petit doigt pour prévenir une injustice future. Il y a là un triste défaut d'esprit catholique public. Nous sommes dévoués à la religion le dimanche, ou lorsqu'il s'agit de faire notre prière du soir; dans les batailles du monde nous semblons ne pas la connaître, et nos hommes publics s'empressent de s'en dévêtir.

Selon notre expression américaine, allons de l'avant. Et qu'importe que nous nous trompions de temps en temps ! Le succès, d'ailleurs, n'est pas une preuve de mérite ou de valeur. Qui ne hasarde rien ne gagne rien. Le Conservatisme est le nom spécieux de l'Apathie et, résolu qu'il est à rester toujours sauf, ce n'est plus qu'un morceau de bois mort.

Ne faites pas attention à la critique. Elle ne manque jamais, et elle vient généralement des hommes fainéants qui se réjouissent de voir l'insuccès suivre l'action, parce que, de cette façon, ils trouvent la justification de leur propre paresse.

Ne craignez point le nouveau. Les principes solides resteront toujours bien gardés. Ceci

est un temps de nouveauté, et l'action religieuse, pour être d'accord avec le siècle, doit prendre de nouvelles formes et de nouvelles directions. Laissez sa place à l'action de chacun. Le laïque n'a pas besoin d'attendre le prêtre, ni le prêtre d'attendre l'évêque, ni l'évêque d'attendre le pape pour suivre sa voie propre. Les timides se meuvent en troupeaux, et les braves marchent en simples files. Lorsque des efforts combinés sont requis, soyons toujours prêts et en tout temps prompts à obéir aux ordres donnés; mais en ces dispositions il y aura encore un vaste champ pour l'action individuelle et un grand bien peut être accompli par elle.

Nous devons vivre avec notre siècle, le connaître et nous tenir en contact avec lui. Il y a des catholiques, plus nombreux, faut-il dire, en Europe qu'en Amérique, à qui le présent ne sera réellement connu que longtemps après, qu'il sera devenu le passé. Il ne nous servira de rien de comprendre le treizième siècle mieux que le dix-neuvième siècle, d'être plus familiers avec les erreurs d'Arius et d'Eutychès qu'avec celle des infidèles et des gnostiques contemporains, d'étudier plus profondément les causes de l'hérésie des Albigeois, des Luthériens, ou de la Révolution française, que les causes des

soulèvements sociaux de notre temps; le monde est entré dans une phase entièrement nouvelle. Le passé ne reviendra pas. La réaction est le rêve d'hommes qui ne voient ni n'entendent, d'hommes assis aux portes des cimetières, pleurant sur des tombes qui ne se rouvriront pas et oubliant le monde vivant qui les pousse. Parlons à notre siècle des choses qu'il sent, et dans la langue qu'il comprend. Soyons en lui et de lui, si nous voulons qu'il nous écoute.

* * *

Pour les mêmes raisons, il faut sympathiser entièrement avec le pays.

Assurément, l'Église en Amérique doit être aussi catholique qu'à Jérusalem et à Rome; mais, dans la mesure où elle doit revêtir la couleur de l'atmosphère locale, il faut qu'elle soit américaine.

Que personne n'ose peindre son visage de nuances exotiques, ou attacher à son manteau des franges étrangères. Ce péril existe; nous recevons un grand nombre de catholiques étrangers. Dieu sait qu'ils sont les bienvenus. Je ne veux point m'ingérer dans leurs affections et dans leurs préférences personnelles; mais si

elles sont étrangères, elles ne prendront pas sur l'Église.

Les Américains ne veulent pas d'une Église à l'aspect étranger; elle n'exercerait sur eux aucune influence. Elle ne saurait prospérer; les exotiques n'ont jamais que des formes malades.

L'Amérique nous traite bien, son drapeau nous protège. Le patriotisme est une vertu catholique. Je voudrais que les catholiques fussent les premiers patriotes du pays. Il y a des occasions propices où l'Église montrera officiellement son amour pour l'Amérique en bénissant la patrie, en offrant des actions de grâces en son nom, en invoquant sur elle les faveurs divines. Il y a des occasions sans nombre où les catholiques, comme citoyens, peuvent prouver leur patriotisme; ils devraient s'empressez de les mettre à profit.

Les hommes les plus dévoués aux institutions du pays, ceux qui aiment le plus ardemment son drapeau devraient être ceux qui respirent l'air des sanctuaires catholiques et qui croient à la vérité catholique.

Qu'ils soient des modèles de vertu civique, portant un vif intérêt aux affaires publiques et soutenant joyeusement leur part des charges publiques.

Qu'ils aient toujours l'esprit droit et les mains nettes dans l'exercice de leurs privilèges civiques.

* * *

Notre époque est une époque intellectuelle; elle a le culte de l'intelligence; on mesure tout à cette pierre de touche, et c'est elle qui forme la puissance dirigeante : l'opinion publique.

L'Église sera jugée à la mesure de l'intelligence.

Il faut que les catholiques excellent dans la connaissance religieuse, qu'ils soient prêts à rendre raison de leur foi, à répondre aux objections de toute provenance, qu'ils se tiennent au niveau de leur siècle. Ils doivent être à l'avant-garde de tous les mouvements intellectuels. Pour être complète, la science religieuse a besoin de la science profane. Notre époque n'agréera point la première, si elle est séparée de la seconde.

Il faut que l'Église reprenne ce sceptre de la science qu'elle a glorieusement tenu en main autrefois, pour son honneur et pour le bien du monde.

Une œuvre importante pour les catholiques

du siècle futur sera de construire des écoles, des collèges, des séminaires et, ce qui est encore plus important, d'élever les institutions présentes et à venir au plus haut degré de valeur intellectuelle.

Il n'y a que d'excellentes écoles qui puissent donner à l'Église les hommes dont elle a besoin.

Elles doivent aussi être modernes dans leur programme et dans leur méthode, afin que les hommes qui en sortiront soient les hommes du vingtième siècle et les hommes de l'Amérique.

Je salue avec amour, avec respect, avec espoir, l'Université catholique américaine, dont la naissance — heureux présage — coïncide avec l'ouverture d'un siècle nouveau.

Les destinées de l'Église d'Amérique sont sous ta garde, ô école de nos espérances !

Que la lumière du ciel brille sur toi et que l'amour du ciel te protège ! Sois toujours fidèle à ta devise : « *Deo et Patriæ*. » Accélère ton œuvre, afin que bientôt notre jeunesse, quelle que soit la vocation à laquelle elle aspire, se presse dans tes salles, et soit préparée par toi à donner de dignes enfants de l'Église et du pays.

En attendant, ô école de notre espérance, soigne la formation de nos jeunes prêtres. Ce

seront des chefs, et selon qu'ils auront été formés, ainsi toute l'armée des soldats de Dieu se comportera dans les batailles de la vie.

Je n'oublie pas de quelle immense importance sont pour l'Église la littérature et la presse catholiques. Ce sont aussi des écoles, et des écoles qui ne s'adressent pas seulement à la jeunesse, mais à tous les âges de la vie ; elles méritent donc, et elles devraient obtenir nos plus chaleureux encouragements.

* * *

La force de l'Église aujourd'hui, dans tous les pays et particulièrement en Amérique, c'est le peuple. Nous sommes essentiellement dans l'âge de la démocratie. Les jours des princes et des seigneurs féodaux ont disparu. Quant aux monarques, ils n'occupent le trône que pour exécuter la volonté du peuple. Malheur à la religion, si ce fait n'est pas compris ! Qui tient les masses, règne ; et les masses, c'est par leur intelligence et par leur cœur qu'on les tient. Aucun pouvoir ne les contrôle, si ce n'est celui qui touche à leurs âmes libres. Nous avons une effrayante leçon à recevoir de certains pays d'Europe dans lesquels, par la pe-

santeur d'une tradition, l'Église s'est agglutinée à des trônes et à des castes et perd ainsi sa puissance sur le peuple. Ne commettons pas la même faute.

Il y aurait pourtant un danger : celui de voir se créer parmi nous une aristocratie privilégiée en religion, à laquelle nous accorderions tant, qu'il ne resterait rien pour les autres. Ne sommes-nous pas enclins à nous confiner dans le sanctuaire, et à ne voir que le petit groupe des personnes dévotes qui, chaque semaine ou chaque mois, s'agenouillent à la table de l'autel, ou celles qui se font un titre de noblesse d'avoir un banc à l'église et répondent à l'appel de leurs pasteurs par de généreuses souscriptions ? Le banc et le privilège du banc, ce sont des maux nécessaires ; mais il serait vraiment fatal de ne pas regarder au delà. Que dire de la foule qui jette son coup d'œil sur nous, errante le long des galeries ou dans les vestibules ? Que dire des milliers et des dizaines de milliers de catholiques ou de non-catholiques qui ne passent que rarement ou même jamais la porte de l'église ? Que dire des loqueteux, des pouilleux, des habitants des caves ou des quartiers de la misère, des mendiants et des vagabonds ? Il est temps de revenir à l'esprit primitif de l'Évan-

gile, d'aller sur les grandes routes et par les chemins de traverse, de prêcher sur le toit des maisons et sur les places publiques. Bâissez de belles églises, si vous voulez ; ce sont de grands monuments élevés à la religion ; mais qu'elles soient remplies par le peuple.

Si tous ne sont pas là, pressez les absents de venir vous entendre sous un toit plus humble. S'il en est qui restent dehors, parlez-leur dans les rues ou sur la voie publique.

Il est temps, pour de vraies « armées du Salut », de pénétrer dans le fourré le plus sauvage des ronces et des épines ; il est temps de porter la parole de Dieu à l'oreille du plus misérable, du plus ignorant et du plus athée ! En sauvant ceux qui s'appliquent à être sauvés, comme nous éprouvons de la satisfaction à le faire, nous ne remplissons pas la mission de l'Église. « *Obligez-les d'entrer* », tel est le commandement du Maître.

La religion qu'il nous faut aujourd'hui ne consiste pas à chanter de belles antiennes dans des stalles de cathédrale, vêtus d'ornements brodés d'or, tandis qu'il n'y a de multitude ni dans la nef ni dans les bas-côtés, et qu'au dehors le monde meurt d'inanition spirituelle et morale. Cherchez les hommes, parlez-leur

non en phrases montées sur des échasses ou par sermons dans le style du dix-septième siècle, mais en paroles brûlantes qui trouvent le chemin de leurs cœurs en même temps que de leurs esprits. Popularisez la religion aussi loin que les principes le permettent. Faites chanter au peuple, dans une sainte allégresse, des cantiques de louange et d'adoration. Attirez-le à Dieu par toutes les fibres de son origine adamique. Sauvez les masses ; ne cessez de penser et de travailler à leur salut.

* * *

Le souci des masses implique un intérêt actif, absorbant, porté à la question sociale qui tourmente le temps présent de l'humanité ! Notre chef Léon XIII, qui connaît son siècle et dont le cœur bat en sympathie avec lui, a dit aux catholiques leur devoir sur ce point. Il y a environ deux ans, il a recommandé que les questions sociales forment une partie toute spéciale du programme des études auxquelles les prêtres doivent se livrer pour accomplir les travaux de leur ministère.

Quelle qu'en soit la cause, il existe d'effrayantes injustices sociales. Les hommes faits

à l'image du Créateur sont considérés par d'autres hommes comme des pièces de machine ou des bêtes de somme ; et les instincts moraux sont ainsi annihilés en eux. Jusqu'au moment donc où leur condition matérielle sera améliorée, il est futile de leur parler de vie surnaturelle et de devoirs. Ce sont ceux qui souffrent ont conscience, c'est de leurs griefs ; et ils considéreront comme des amis ceux qui leur viendront en aide. L'irréligion leur fait des promesses, et l'irréligion les gagne ; tandis que ceux qui devraient être les premiers et les derniers en promesses et en actions demeurent silencieux. Il est déplorable que les catholiques soient devenus des êtres timides, ayant des débilités de serre chaude, et qu'ils se réfugient à l'ombre des sanctuaires et des cloîtres, en laissant le monde actif palpiter dans ses misères et ses péchés à travers les embûches de faux amis et de praticiens rusés. Léon XIII n'a pas craint d'affirmer au monde les droits du travail ; le cardinal Lavigerie plaide la cause de l'esclavage africain ; le cardinal Manning interpose sa main entre le marchand ploutocrate et les ouvriers des docks ; le comte de Mun et le groupe de ses amis au noble caractère dévouent leurs talents et leur temps aux intérêts des travailleurs de France.

Catholiques! comme corps, nous sommes la tranquillité même. Nous faisons nos prières, nous prêchons, nous écoutons des sermons sur l'amour de Dieu et la résignation dans la souffrance; ou, si nous nous aventurons dans l'arène, c'est à la onzième heure, alors que d'autres nous ont précédés depuis longtemps et que l'opinion publique est déjà toute formée. Tout ceci est très singulier. Le Christ a fait de la question sociale la base même de son ministère; car voici ce qu'il a donné comme la preuve de sa divinité : *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés et les pauvres sont évangélisés* (1).

L'Église, dans tout le passé de son histoire, s'est trouvée aux prises avec tous les problèmes sociaux qui surgissaient sur son chemin, et elle les a tous résolus chacun à son tour. Elle a libéré l'esclave romain, relevé la femme, civi-

1. C'est, en effet, la réponse que fait le Christ aux envoyés de saint Jean-Baptiste lorsqu'ils viennent lui demander s'il est réellement le Messie : « Allez, leur dit-il, et rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu : Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés. *Euntes renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis. Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur.* MATT. XI, 4-5; LUC., VII, 24.

lisé le barbare, humanisé l'économie de la guerre au Moyen Age, donné les droits civils au fils du serf. Que nous arrive-t-il donc pour que nous regimbions contre une tâche qui est essentiellement la nôtre? Ces jours-ci sont des jours de combat, des jours d'action; ce n'est pas le siècle de la vertu tremblante et fugitive. Dans l'arène, prêtres et laïques! Fouillez les plaies sociales et mettez tout en mouvement pour les guérir. Parlez de droits avérés, car c'est nécessaire; mais parlez aussi de torts également avérés. Lutte, luttez sur le terrain privé par la parole et par l'exemple; luttez aussi par la production de bonnes lois et par leur mise en vigueur pour redresser tous ces torts. Jetez un coup d'œil miséricordieux dans l'intérieur des usines, sur la jeunesse et sur l'enfance qui s'y étioilent; donnez de l'air salubre aux quartiers populeux où vit le pauvre; suivez les enfants qui vagabondent en foule dans la rue; visitez les prisons et répandez-y l'instruction morale et religieuse; diminuez dans les chemins de fer et les services publics le travail du dimanche qui rend impossible à des milliers d'hommes la pratique de la religion; réclamez contre le vice épouvantable de l'intempérance qui damne à chaque heure du jour les corps et les âmes de

victimes sans nombre et qui, à l'heure présente, apporte, plus que tout autre péché social, disgrâce sur l'Église et misère à ses enfants.

* * *

Dans l'arène ! je vous le répète, et faites le travail qui est devant vous, dans votre siècle et dans votre pays, n'ayant aucun souci des vieilles habitudes des morts ou des critiques acerbes des vivants, combattant en tout point pour la justice, avec bravoure et persévérance. Et ce sera pratiquer la religion « pure et sans tache », ce sera assurer le siècle à l'Église de Dieu.

Je n'oublie pas notre devoir envers nos frères non catholiques. Nous devons désirer sérieusement leur conversion, et y travailler sérieusement.

Sans aucun doute, nos prières, nos bons exemples, l'accomplissement des divers devoirs que j'ai signalés, tel sera le meilleur instrument du succès.

Cependant je crois qu'il faudrait des instructions spécialement adaptées à leurs besoins intellectuels, qu'elles leur soient adressées directement ou non. Il faudrait s'efforcer de les attirer dans nos églises, et leur témoigner une

attention bienveillante quand ils y viennent.

Il faudrait leur distribuer des livres, avec prudence. Par-dessus tout il faut les connaître, et, les aimant sincèrement, désirer leur conversion. Nous les écartons à cause de nos préjugés; nous ne tenons pas assez compte de leurs bonnes intentions, et nous ne reconnaissons pas toujours le degré de foi et de pratique chrétiennes qu'ils conservent encore. Soyons justes, convenons de ce qu'ils ont, et disons-leur ce qui leur manque. Pour ma part, j'ai la ferme confiance que la vérité se répandra parmi mes concitoyens non catholiques, si les catholiques font leur devoir; et je suis sûr qu'une fois devenus catholiques, ils prendront rang, par leur zèle et leur activité, au milieu des enfants les plus fidèles et les plus dévoués de l'Église.

Ce que j'ai dit jusqu'ici s'adresse à tout le monde: aux prêtres, qui doivent, en leur qualité de chefs, être les premiers à agir aussi bien qu'à commander, et aussi, en grande partie du moins, aux laïques. Mais de peur d'être mal compris dans une question de pareille importance, j'adresse maintenant aux laïques un appel spécial et pressant. Les prêtres sont les officiers; vous êtes les soldats. Souvent, ce sont les soldats qui luttent au fort du combat; dans la

guerre contre l'erreur et le vice, le soldat n'est pas toujours à côté de l'officier, et il doit se tenir prêt à frapper sans attendre qu'on le lui commande.

Les laïques ne reçoivent pas l'onction de la confirmation uniquement pour sauver leurs âmes, et payer leur place à l'Église.

Ils doivent penser, travailler, organiser, lire, parler, agir, selon les circonstances, toujours zélés pour le service de l'Église et pour le bien de leurs compatriotes, les laïques catholiques s'appuient trop sur les prêtres; pourvu que les prêtres travaillent, les laïques se figurent qu'ils peuvent se reposer.

Dans le protestantisme, où il n'y a point d'organisation ministérielle fortement constituée; le laïque sent davantage sa responsabilité, et on remarque souvent une action laïque puissante. Aujourd'hui, en Amérique, l'Église a particulièrement besoin de l'action laïque. Les laïques ont, à notre époque, une vocation spéciale.

Mes paroles ont porté sur la vie extérieure des catholiques. C'est un point que je désirais mettre en relief. Je m'adresse à des hommes d'action, à des soldats, que je voudrais pousser à des actes d'une valeur suréminente; Dieu me

garde d'oublier la nécessité de la vie chrétienne intérieure!

Sans elle, nous ne serions, au plus, qu'un airain sonnante et des cymbales retentissantes; nous aurions beau planter et arroser, Dieu ne donnerait pas l'accroissement.

Je n'oublie pas non plus, malgré tout ce que je désire vous voir faire pour les autres, que votre premier et souverain devoir est envers vous-mêmes; c'est de sauver vos âmes.



Et maintenant le nouveau siècle commence.

O Dieu, nous vous en supplions, donnez-nous de comprendre ses ressources et ses promesses; accordez-nous d'être fidèles à nos responsabilités!

Si j'en avais ce soir la puissance, aussi bien que j'en ai la volonté, j'inviterais le séraphin qui porte le charbon ardent de l'autel de l'amour divin, à sceller les cœurs et les lèvres des prêtres et des laïques américains, et à les embraser du feu de la Pentecôte!

Oh! soyons tous ce que Dieu veut que nous soyons: les très dignes apôtres de son saint Évangile!

En faisant pour notre part l'œuvre qui nous revient, nous sommes sûrs que le siècle futur tient en réserve des choses merveilleuses pour l'Église d'Amérique!

O Sauveur des hommes qui avez dit : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je veux, sinon qu'il s'allume (1)? » c'est entre vos mains que nous remettons ce nouveau siècle. Par la surabondance de votre amour et de votre grâce, suppléez à nos défaillances.

Bénissez-nous, et faites fructifier nos travaux jusqu'au centuple.

Au nom de la sainte Église votre Épouse, que vous avez rachetée par l'effusion de votre propre sang, dilatez sur ce continent les toiles de ses tentes; rassemblez dans son sein toutes les tribus et toutes les nations; répandez sur son front gloire et honneur!

O Sauveur, nous vous en supplions, renouvelez pour votre Église d'Amérique les miracles de piété et d'amour des temps apostoliques! Laissez tomber vos regards les plus tendres sur notre pays, que le ciel a fait si beau, si riche des dons de la nature; ajoutez-y les faveurs de la

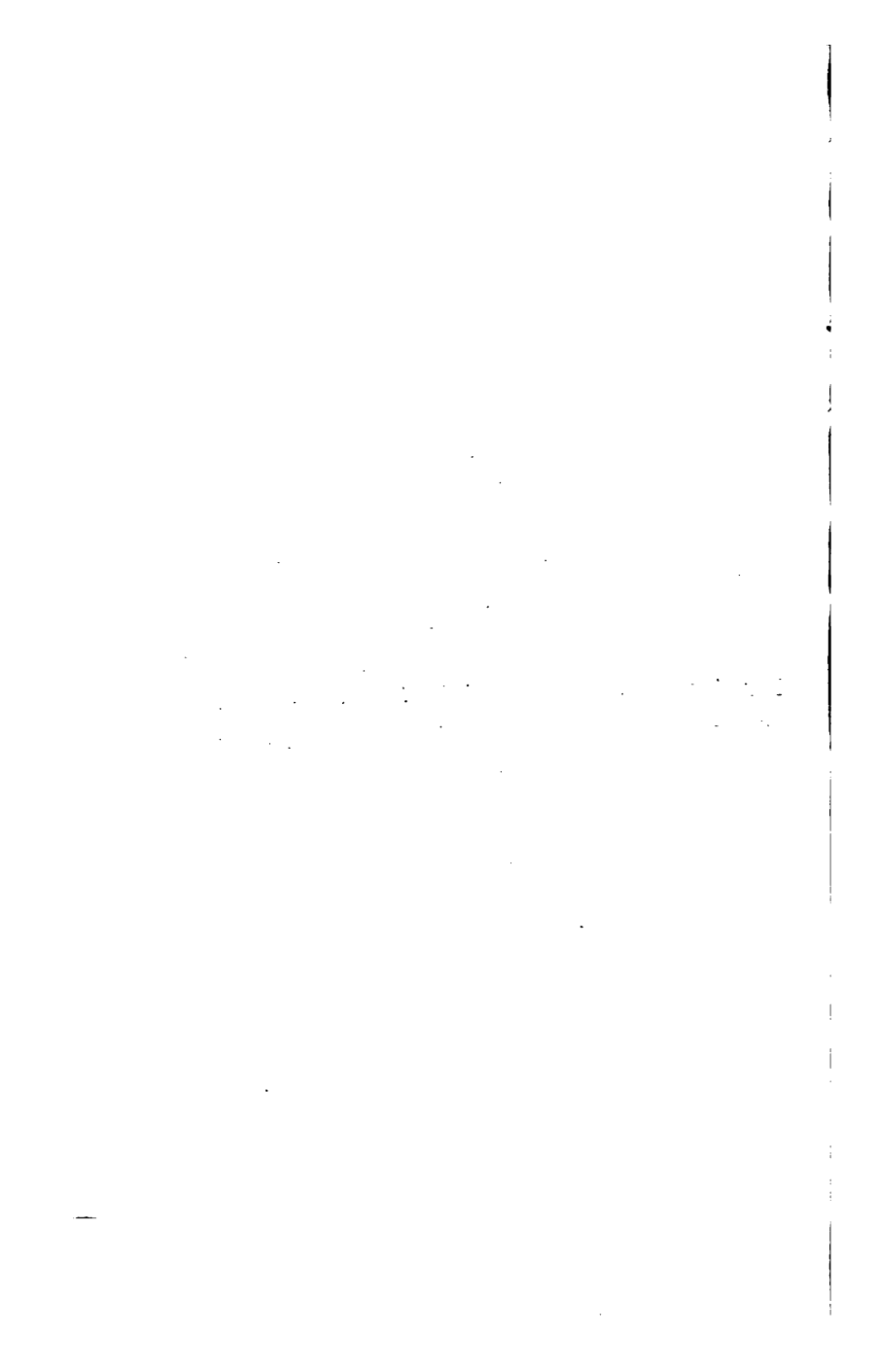
1. *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?*

grâce, et que l'Amérique soit, pour de longs siècles à venir, ce que nos cœurs souhaitent en liberté civile et en prospérité sociale, la plus chrétienne des nations de la terre !

III

LA SITUATION DU CATHOLICISME AUX ÉTATS-UNIS

**Conférence faite le 18 juin 1892, à Paris,
dans la salle de la Société de Géographie.**



III

LA SITUATION DU CATHOLICISME AUX ÉTATS-UNIS

NOTICE

Cette conférence et l'allocution qui la suit ont été prononcées durant le séjour que Mgr Ireland fit à Paris, en revenant de Rome, dans la dernière quinzaine du mois de juin 1892.

On appréciera mieux la libre allure de ces deux entretiens, si l'on considère qu'il les *improvisa* dans une langue qu'il avait apprise jeune, il est vrai, mais qui pourtant n'était pas la sienne.

Sur l'initiative de MM. E.-Melchior de Vogüé, Georges Picot, Anatole Leroy-Beaulieu, Albert de Mun, Henri Lorin et Max Leclerc, une nombreuse assemblée s'était réunie, le samedi 18 juin au soir, dans la grande salle de la Société de Géographie, pour entendre l'archevêque de Saint-Paul. Qui eût pris les noms de tous les auditeurs aurait fait, en partie, la liste des esprits les plus distingués de France et les plus loyalement ouverts aux idées d'avenir. Les journaux du lendemain relevèrent,

un peu au hasard, les quelques noms qui suivent ;

MM. Piou, Buffet, de Marcère, Boutmy, le prince d'Arenberg, Léon Lefébure, Bardoux, Mézières, A. Vandal, d'Ormesson, marquis de Vogüé, d'Eichtal, Merveilleux du Vignaux, l'abbé Duchesne, H. Chantavoine, l'abbé Joiniot, les RR. PP. Maumus et Feuillette, Paul Deschanel, Ganderax, l'abbé Lemire, Judet, l'abbé Kannengieser, le général Annenkoff, etc.

Les membres du Comité d'initiative avaient pris place sur l'estrade, Mgr Ireland ayant à sa droite M. E.-M. de Vogüé, de l'Académie Française, et à sa gauche le comte Albert de Mun.

M. de Vogüé ouvrit la séance par cette allocution, qui fut très applaudie :

« Mesdames,

« Messieurs,

« Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, dans le Minnesota, va prendre la parole. Il suffit de prononcer le nom de notre hôte pour vous le présenter.

« Vous savez quelle action prépondérante il exerce dans les affaires religieuses et sociales de la grande République américaine. Il y a six ans que toute l'Europe a appris et retenu son nom, quand l'archevêque de Saint-Paul vint à Rome avec le cardinal Gibbons pour défendre les droits des Chevaliers du travail. Compris aussitôt par la grande pensée de Léon XIII, il a gagné la cause de ses clients. Maintenant encore il vient de faire triompher à Rome les immunités américaines, menacées sur le terrain ecclésiastique par les prétentions d'un élément étranger.

« Ces faits vous sont connus. Ce que je serais embarrassé de dire devant lui, c'est comment nous l'aimons, nous ses amis qui l'avons amené ici.

« De passage à Paris pour quelques jours, Mgr Ireland, pour céder à nos instances, va nous exposer quels progrès ses confrères et lui réalisent dans le nouveau monde, dans leur liberté de prêtres et de citoyens. C'est une dette d'amitié qu'il veut bien payer à notre pays. Mgr Ireland a fait ses études chez nous, au séminaire de Belley (1). Ce détail, il est inutile de vous le rappeler, car vous allez reconnaître au ton du langage, et surtout à l'accent du cœur, quelque chose qui est bien de France, chez l'éminent prélat d'Amérique à qui je demande maintenant d'accomplir sa promesse. »

1. Mgr Ireland, né à Saint-Paul même, d'une famille irlandaise, fut envoyé, à l'âge de quatorze ans, au séminaire de Belley, dans l'Ain, pour y terminer ses études. Il y resta jusqu'à vingt ans.

LA SITUATION DU CATHOLICISME AUX ÉTATS-UNIS

Mesdames, messieurs,

Vous me faites un grand honneur en voulant bien m'entendre ce soir. Je rapporterai avec moi aux États-Unis un souvenir bien doux et bien durable de cette réunion. Vous me faites, dis-je, un grand honneur en m'invitant à parler dans la capitale de la belle et grande France. Les messieurs qui ont bien voulu se constituer les promoteurs de cette conférence sont des hommes dont les noms redisent la gloire de votre pays. J'ai devant moi, je le sais, un auditoire d'élite.

Mais je suis en même temps très confus, car je ne puis répondre dignement à vos désirs. Ce n'est pas au milieu des distractions d'un voyage rapide qu'on peut se préparer à adresser la

parole à un auditoire tel que celui en face duquel je me trouve en ce moment.

Ce que vous aurez la bonté d'entendre ce soir, ce sera simplement une petite causerie sur les États-Unis. Je vais vous parler simplement et franchement, vous redisant quelque chose de ce que je sais sur mon pays et vous communiquant quelques-unes des pensées de mon âme.

De l'Amérique et de l'Amérique seulement, je dois vous entretenir. (*Applaudissements.*) (1)

On a bien voulu dire que je suis par quelque côté Français. Je remercie M. de Vogüé de ce compliment. Oui, j'aime à le croire, je suis tant soit peu Français. J'ai passé de belles années de de ma jeunesse en France. La France a été en quelque sorte la mère de mes idées, et toutes les fois que, dans les années de l'âge mûr, je mets de nouveau le pied sur le sol français, je sens mon âme se rajeunir : je sens que je suis dans la patrie de ma jeunesse. (*Bravos et applaudissements.*)

Moi, j'aime la France, parce que je l'ai con-

1. *L'Univers* du 24 juin reproduisit, d'après une sténographie très exacte, toute la conférence de Mgr Ireland. C'est à ce journal que nous en empruntons le texte, ainsi que le détail des impressions de l'auditoire.

nue de près. Mais qui n'aimerait votre beau pays, le pays d'une histoire si grande, si belle, le pays des idées généreuses, le pays des dévouements ? Que d'autres pays travaillent et se battent pour des intérêts matériels ou pour une question de frontière ; la France sait travailler et se battre pour l'honneur, pour la religion et pour tout ce qui élève l'âme. Le monde moral, intellectuel et religieux ne peut se passer de la France. (*Applaudissements.*)

* * *

Comme citoyen des États-Unis, je ne me trouve pas, mesdames et messieurs, étranger parmi vous. Au nom de la République américaine, je rends témoignage, ce soir, à la France. Nous vous devons notre liberté. Il y a un peu plus d'un siècle, les colonies anglaises de l'Amérique luttaient pour leur autonomie et leur indépendance. Leurs soldats étaient braves et dévoués. La victoire, cependant, ne penchait pas sur leur bannière ; ils doutaient de l'avenir. Tout d'un coup les soldats français, commandés par Rochambeau et Lafayette parurent en Amérique ; et les Américains et les Français unis furent invincibles. (*Sensation.*)

D'ailleurs ce pays fut, dans les siècles passés, sol français. Ah ! vous avez perdu un grand empire.

Au dix-huitième siècle, les Français qui colonisaient les bords du Saint-Laurent avaient envoyé leurs voyageurs et leurs missionnaires découvrir l'Ohio et les eaux septentrionales du Mississipi. Les colonies françaises de la Louisiane occupaient toute la partie du Sud-Ouest des États-Unis. Les colonies anglaises ne possédaient qu'une petite portion du territoire qui forme aujourd'hui notre République. Tout le Far-West, tout le Midi étaient français.

L'État du Minnesota, dont la ville de Saint-Paul est la ville capitale, était sur la frontière des découvertes françaises. En 1680, la partie extérieure du Mississipi fut connue pour la première fois par Hennepin. C'était un Français. Le P. Hennepin et ses deux compagnons poussèrent leur nacelle sur les eaux de ce grand fleuve, jusqu'à la chute Saint-Antoine, qu'ils nommèrent ainsi, le nom demeurant toujours sur nos cartes.

En même temps, un autre voyageur français, Duluth, parvenait jusqu'aux eaux les plus lointaines du Lac Supérieur, et aujourd'hui, en son honneur, la grande ville de Duluth est bâtie.

Hennepin était un des missionnaires qui avaient accompagné La Salle dans ses grands voyages de l'Ouest. La Salle était parti du Canada, et il n'y a pas dans l'histoire de l'Amérique une page plus belle que celle qui nous raconte comment il traversait nos grands lacs, jusqu'à la chute de Niagara, et ayant passé cette chute, il construisait le premier vaisseau qui navigua sur les eaux des lacs Érié et Michigan.

Dans ce vaisseau, qui s'appelait le *Griffon*, il parvint jusqu'à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Chicago; c'est de là qu'Hennepin et deux de ses compagnons furent envoyés pour découvrir le grand fleuve du Mississipi. Quelques années plus tard, la partie méridionale du fleuve fut découverte. C'était encore par un Français, Marquette.

En 1727, un fort français fut construit sur le territoire formant aujourd'hui l'État du Minnesota, et, l'année dernière, j'eus le privilège de consacrer une église sous le vocable de saint Michel, à l'endroit même où, en 1727, la première église de notre pays fut construite par l'aumônier de ce fort français et dédiée par lui à l'archange saint Michel.

C'est ainsi que les enfants de la France furent

les premiers à connaître notre pays, furent les premiers à répandre sur nos prairies les semences de la civilisation et de la religion.

La ville de Saint-Paul fut nommée ainsi, en 1841, par un Français. C'était un missionnaire, M. Galtier, du diocèse du Puy, qui avait suivi un évêque français, Mgr Lauruze, de Lyon.

Ce missionnaire fut envoyé jusqu'à la chute Saint-Antoine, où il trouva des tribus sauvages et quelques voyageurs canadiens.

A cet endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Saint-Paul, avec 160.000 habitants, côte à côte avec la ville de Minneapolis, qui en compte 180.000, il y avait alors dix petites cabanes.

Le missionnaire voulut bâtir une église pour le service de ces quelques familles. L'église était en planches. Elle avait seize pieds de longueur et douze de largeur.

M. Galtier consacra l'église sous le vocable de saint Paul, l'apôtre des Gentils.

L'église est devenue la cathédrale de Saint-Paul, et la ville de Saint-Paul, qui donne aujourd'hui de si belles promesses, fut ainsi, dans sa naissance, une ville française. (*Applaudissements.*) Le premier évêque de Saint-Paul, sacré

en 1851, fut encore un Français, Mgr Cretin, un enfant du diocèse de Belley (1).

*
**

Vous avez donné naissance à la République des États-Unis. Eh bien, mesdames et messieurs, la France peut être contente aujourd'hui de cet enfant, petit alors, mais qui est depuis un géant. (*Applaudissements.*)

Le recensement de 1880 nous donnait 65 millions d'habitants, et, à la fin du siècle, Dieu nous bénissant, nous croyons que nous atteindrons 100 millions. Dans ces conditions, il est impossible aujourd'hui aux grandes et historiques nations de l'Europe d'ignorer les États-Unis. (*Rires et applaudissements.*)

Sa taille suffit pour attirer l'attention du monde.

Ces millions nous sont venus des pays de l'Europe. L'émigration, surtout depuis trente ou quarante ans, a été un torrent. Quand la République fut constituée, il y a un peu plus d'un siècle, nous comptions 3 millions d'habi-

1. Ce fut ce prélat qui envoya John Ireland au petit séminaire de Belley.

tants. Mais, il a fallu plusieurs causes pour attirer une telle population et lui assurer la prospérité dont elle jouit.

La première de ces causes, c'est la beauté, la fertilité, la richesse de notre pays. La Providence a été généreuse pour l'Amérique.

Depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique, depuis le golfe du Mexique jusqu'à la frontière du Canada anglais, vous avez les grands lacs qui sont de véritables mers, les grands fleuves, un sol des plus fertiles, tous les climats de l'Europe et les mines les plus riches. La population qui s'est jetée, dans ces dernières années, sur l'Amérique, se composait d'hommes énergiques, entreprenants, qui aimaient le travail et qui ont mis à profit tous les avantages naturels du continent.

Ils étaient aidés dans leurs projets par les grandes et belles inventions du dix-neuvième siècle. L'Amérique est l'enfant du siècle. Sans toutes ses découvertes, sans les bateaux à vapeur, sans les chemins de fer, sans les télégraphes, sans l'électricité, les États-Unis auraient été impossibles.

Ce n'est pas étonnant que l'Amérique aime tant ce progrès matériel, aime ces magnifiques inventions, le produit du génie humain, le don

de Dieu aux enfants de la terre. (*Vifs applaudissements.*)

Le développement de notre pays doit être, croyons-nous, attribué pour une grande part à nos libres institutions, qui permettent l'initiative au plus haut degré. (*Vifs applaudissements.*) La population ne serait pas encore arrivée jusqu'au Mississipi, nous n'aurions pas aujourd'hui cinq lignes de chemin de fer transcontinental, si l'Américain, individuellement, ne s'était dit : Il faut faire de grandes choses, et si l'esprit du pays ne l'encourageait dans ses vastes entreprises. (*Applaudissements.*)

* * *

Nous avons, comme vous le savez, reçu nos émigrés de tous les pays du monde, et nous en recevons encore chaque jour de tous les points du globe. Sous ce rapport, les États-Unis offrent à la science sociale un champ d'études très intéressant.

Nous avons des Anglais et des Irlandais, des Français et des Allemands, des Bohémiens, des Polonais, des Italiens, des Turcs, des Arabes, des Syriens, et même un certain nombre de Chinois. (*On rit.*) Nous devenons aujourd'hui

un peu plus difficiles à l'égard de l'immigration. (*Nouveaux rires.*) On nous venait un peu trop rapidement, et il était temps de mettre le serre-frein au grand mouvement dont nous avons profité jusqu'ici : *in medio stat virtus*. La seule nation que nous avons tâché d'exclure tout à fait, ce sont les Chinois.

On trouve quelquefois à redire à notre manière d'agir sous ce rapport, on y voit une contradiction avec notre amour de la liberté. Mais la question sociale, dont je dirai un mot tout à l'heure, a été une des causes déterminantes de la loi sur l'exclusion ~~des~~ Chinois : car ~~réellement les ouvriers~~ ne pouvaient pas, tout en restant des hommes civilisés, entrer en concurrence avec ces peuples-là, et, d'ailleurs, ceux qui nous venaient de ce pays n'étaient prêts d'aucune façon à s'assimiler à nos populations et ne voulaient pas le faire.

Pour les Européens, qu'ils viennent aujourd'hui comme par le passé : ils peuvent compter sur un bon accueil, à quelques petites exceptions près. Nous avons appris que, dans certains pays — je suis sûr que la France n'en est pas — quand on ne savait que faire d'un individu, dans quelque ville ou quelque village, on lui disait d'aller en Amérique. (*On rit.*) Le

Congrès est saisi d'un projet de loi aux termes duquel les individualités douteuses devront apporter des certificats de bonne conduite et de bonne santé, signés par nos consuls dans les différents pays. (*Rires et applaudissements.*)

Comment, direz-vous, se fait cette assimilation? C'est chose difficile à expliquer. Il semble qu'il y ait quelque chose dans l'air, dans le sol; et que, dès que les émigrés respirent l'air de l'Amérique, ils l'aiment et se sentent libres; dès que leurs pieds touchent le sol, ils changent pour ainsi dire de nature. On voit les enfants des émigrés former un type tout spécial, bien différent de celui des ancêtres. Les premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, les Anglais eux-mêmes, ont réellement donné au pays un pli profond, qu'il a toujours gardé, et qui communique un cachet tout spécial aux populations d'aujourd'hui malgré les grandes agrégations d'étrangers qui se sont produites.

Le peuple américain actuel offre un type spécial, et dans l'avenir ce type sera de plus en plus prononcé. Nous autres Américains, vous le savez, nous sommes bien modestes, mais il faut quelquefois dire la vérité, même aux dépens apparemment de notre modestie. (*Applaudissements.*)

Nous dirons volontiers que nous sommes de l'école éclectique. Nous prenons dans chaque pays ce qu'il y a de mieux, et de ces meilleurs éléments des autres pays, nous formons un nouveau peuple — le peuple américain. (*Rires et applaudissements.*) Nous aurons l'esprit d'entreprise individuelle des Saxons, nous aurons la persévérance obstinée de l'Allemand, nous aurons les beaux sentiments, la poésie, l'amour de l'idéal, l'amour du sublime qui appartient à la France. (*Applaudissements.*)

*
**

Le peuple américain n'est pas toujours compris. Il a sans doute ses défauts, mais, j'aime à le dire, et à le dire bien haut : il a ses belles qualités.

Quelquefois les journaux européens citent un petit fait, et on est tenté de croire que ce fait représente le type général. Je crois aussi que plus un pays est loin de l'Europe, plus quelquefois l'Europe aime à placer dans ce pays lointain tout ce qui est exagéré, tout ce qui effraie, tout ce qu'elle ne veut pas près d'elle-même.

Je ne crois pas qu'il y ait un peuple qui,

plus que le peuple américain, considère la loi comme chose sacrée. Cependant vous entendez dire quelquefois que toute forme de légalité a été mise de côté et qu'au lieu de juges et de jurés on a fait appel à la *lynch loi*. Ce sont des cas tout à fait rares et extraordinaires, qui n'ont lieu que sous une provocation très forte, ou dans des endroits encore à peine civilisés. Mais pour le citoyen américain la loi est chose sacrée. Il a conscience de la loi. Bien souvent il ne l'aime pas, mais alors il se dit : « C'est bien la loi. Nous obéissons : dans deux ans ou dans quatre ans, nous la changerons. » (*Rires et applaudissements.*)

Voilà un privilège du peuple américain ; il peut changer ses lois et changer ceux qui le gouvernent, sans toutefois vouloir le moins du monde changer la République. (*Nouveaux applaudissements.*)

On nous représente quelquefois comme une nation très intéressée, très matérialiste, adorant l'argent. C'est vrai que les Américains aiment faire l'argent : ils sont énergiques, entreprenants ; l'argent représente pour eux le résultat de leur travail ; ils aiment à le voir s'accumuler par milliers et par millions. En même temps, ils ont la main toujours ouverte pour donner.

Ils dépensent avec autant de bonne volonté qu'ils amassent. (*Applaudissements.*)

J'ai entendu des voyageurs dire : Mais vous vous occupez tout le temps à bâtir des villes, à construire des chemins de fer. C'est vrai. Mais c'est parce que nous avons besoin de villes et de chemins de fer.

Vous, vous avez cela tout fait. Et vous avez le temps de vous occuper d'art, de poésie, de musique, de peinture. Nous y venons; et il est à remarquer que, bien que l'Américain aime à bâtir de grandes villes et à ramasser de l'argent, il rend hommage au talent, à l'intelligence, à l'art. L'homme qui brille par son intelligence est en honneur parmi ce peuple plus que celui qui aura des millions de dollars sans intelligence. (*Applaudissements.*)

Petit poisson deviendra grand
Pourvu que Dieu lui prête vie.

Si vous nous donnez le temps, nous aurons aussi tout le décor et tout le brillant de la vie qui vous distinguent, et dont vous êtes si fiers. (*Rires.*) Les Américains ne désespèrent de rien avec le temps. (*Nouveaux rires.*)

On raconte qu'un Américain visitant Rome

s'était arrêté devant le Colisée. Un de ses amis de Rome lui dit : « Voilà ce que vous n'avez pas en Amérique. » Il regarda bien le monument et dit : « Le coût de construction serait bien grand ; le revenu, assez petit. (*Rires.*) Cela ne nous payerait pas ; autrement, nous l'aurions. » (*Nouveaux rires.*)

On dit que la femme américaine est audacieuse et frivole, tandis qu'elle a simplement l'esprit d'indépendance et de contrôle d'elle-même. Vous entendez parler souvent de réunions de femmes pour obtenir le droit de citoyennes, le droit de suffrage. Toutes n'ont pas ces idées radicales, mais toutes ont une énergie et une indépendance d'esprit qui leur fait réellement honneur.

Une Américaine reçoit d'abord une éducation forte et pratique ; et si, dans le cours de sa vie, par suite de revers, elle était privée de sa fortune, elle est toute prête à se mettre au travail : son éducation l'y a préparée.

Si jamais les femmes doivent avoir droit de suffrage, je crois que cela commencera en Amérique. Nous avons déjà un État, celui de Wyoming, où ce droit leur est accordé. J'ai appris l'autre jour que, dans cet État, une femme venait d'être choisie pour maire de la ville ; et le

lendemain, tous les cabarets étaient fermés. (*Bravos et applaudissements répétés.*) Ce qui montre qu'il ne faut pas tout à fait désespérer du monde si le suffrage des femmes vient à être décrété. (*Applaudissements.*)

*
* *

Les Américains aiment et estiment le travail. Ceux qui sont aujourd'hui des millionnaires n'ont pas honte de raconter comment, il y a vingt ans, ils travaillaient pour un dollar par jour. Au contraire, c'est un honneur qu'ils aient pu s'élever de la situation la plus humble à la situation la plus haute.

C'est un peuple essentiellement démocratique. Vous entendez dire quelquefois qu'ils aiment les titres : oui, les titres militaires. Ils sont presque tous capitaines ou colonels. (*On rit.*) D'où ils tirent ces titres, Dieu le sait ! (*Nouveaux rires.*) Mais leur amour des titres ne va pas au delà, et, si vous voyagez en Amérique, dans les chemins de fer, dans les hôtels, si vous vous mêlez avec le peuple, vous trouverez que réellement ils sont en pratique ce qu'ils professent en doctrine, une véritable démocratie. L'Amérique est la démocratie du

dix-neuvième siècle. Sous ce rapport, l'étude de ce pays est nécessairement intéressante.

Nous aimons à croire, que nous ayons tort ou raison, que nous sommes aujourd'hui dans le monde les apôtres de la démocratie, et nous ne nous refusons pas à l'honneur de croire que notre ardeur pour elle rayonne au delà de l'Atlantique, et passe quelquefois jusqu'à la vieille Europe. (*Applaudissements.*)

Regrettons-nous en Amérique cet état démocratique? Pour moi, je réponds : Certainement non.

Qu'est-ce que la démocratie?

Le président Lincoln l'a définie : « Le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple. » Si le peuple, c'est-à-dire la multitude des grandes masses, est parvenu à ce degré d'instruction et de *self-control* qui lui permet de se gouverner lui-même, tant mieux.

Qu'était, à ses débuts, le christianisme? Une véritable démocratie. (*Applaudissements.*)

Quand le Christ a passé sur la terre, le poète païen pouvait écrire : « Le genre humain vit pour le bien-être d'un petit nombre. » Jésus-Christ a enseigné que tous étaient frères, ayant au-dessus d'eux le Père commun de tous. C'est un apôtre de Jésus-Christ, saint Paul, qui ren-

voyant un esclave échappé à son maître, avertissait ce maître de le recevoir comme son frère. Dans les catacombes, parmi des centaines de milliers d'inscriptions, nous ne trouvons que trois ou quatre fois le mot *esclave* : *servus* ou *ancilla*. C'était toujours *frère* ou *sœur*, et l'esclave de la fière matrone romaine était enterrée tout près de sa maîtresse : tous étaient égaux. L'Église de Jésus-Christ brisa les fers des esclaves, et après un certain nombre de siècles, un pontife romain, Alexandre III, put dire : Il n'y a plus d'esclaves en Europe.

Puis les serfs obtinrent d'autres privilèges. Chaque siècle vit de nouveaux changements civils et politiques. Le peuple toujours grandissait, et enfin nous avons cru, aux États-Unis, que nous étions parvenus au point de pouvoir prendre dans nos propres mains le gouvernement de nos intérêts et de nos destinées.

La démocratie américaine comprend la valeur de la liberté individuelle. La décentralisation est aussi forte que possible. Chaque État de l'Union a son autonomie. Chaque comté de l'État a ses libertés, chaque municipalité, chaque village du comté a ses libertés fort étendues, et nous tâchons de laisser à chaque individu autant de liberté que possible, autant que

le permet la sauvegarde de la sécurité de l'État. (*Applaudissements.*)

Nous ne sommes pas tous d'accord, ni sur les idées religieuses, ni sur les idées sociales, ni sur beaucoup d'autres terrains. Mais à force de nous connaître et d'aimer la liberté, nous prenons pour règle de donner aux autres ce que nous voulons pour nous-mêmes. (*Applaudissements et bravos.*) Nous ne nous servons jamais de la loi pour faire la propagande de nos propres idées. (*Bravos.*) Nous respectons toujours les autres, parce que nous voulons être respectés nous-mêmes. (*Applaudissements.*)

* * *

Vous connaissez fort bien la forme politique du gouvernement des États-Unis, qui est l'expression organisée de la démocratie. Nous avons notre président, nos Chambres, comme vous, nos sénateurs qui représentent les États de l'Union sous leur forme coopérative. Chaque État, dans sa législature, choisit deux sénateurs, de telle sorte que, quelle que soit son étendue territoriale, il a une égale représentation.

Les membres des Chambres des représentants sont choisis par le vote populaire dans chaque État, et sont en proportion de la population.

Nous avons dans chaque État notre Sénat et nos représentants, choisis directement pour chaque État par le peuple; le gouverneur a à peu près les mêmes pouvoirs que ceux que le président des États-Unis a pour tout le pays.

Cette année nous devons choisir notre président. Vos journaux vous ont annoncé que le parti républicain, réuni à Minnéapolis la semaine dernière, avait choisi M. Harrison pour son représentant. La semaine prochaine, le parti démocratique aura sa convention à Chicago pour choisir le sien.

Quelques-uns me demanderont peut-être quelle différence il y a entre le parti républicain et le parti démocratique.

Il n'y a pas une différence bien considérable. Il y a surtout des tendances. Le parti républicain cherche tant soit peu à fortifier le pouvoir central à Washington, tandis que le parti démocratique tendrait plutôt à fortifier les privilèges particuliers des différents États et des communautés moindres.

Quand chaque parti aura choisi son candidat, le travail commencera, et, jusqu'au mois de novembre, nous aurons dans chaque village, presque chaque jour, des réunions politiques et des discours politiques, dans lesquels les ora-

teurs d'un parti nous diront que le pays est certainement perdu, et qu'avec le pays le monde entier descend dans les abîmes, si ce parti n'est pas victorieux. (*Rires, applaudissements.*)

Un étranger passant en Amérique pendant ces quelques mois dirait : Mais ils auront certainement la guerre civile. Eh bien ! dans les premiers jours de novembre, ce sera fini. Et les membres du parti vaincu se diront : Notre candidat n'a pas été élu, mais nous avons notre président.

On se demande quelquefois s'il n'y a pas en Amérique une vénalité honteuse. Je suis trop optimiste ; mais partout où il y a des hommes, il y a des défauts. On peut trouver des cas de vénalité ; mais l'idée qu'on a de la vénalité des votes américains est exagérée, et exagérée par notre propre faute. Le parti vaincu dira toujours le lendemain de la bataille : « Vaincus malgré nos vertus ! Vaincus malgré nos belles qualités ! Mais vaincus parce que nos adversaires ont acheté des votes. » Nous n'en croyons rien nous-mêmes, mais c'est une manière que nous avons de nous consoler. (*Rires.*)

Sans doute, on dépense dans les élections beaucoup d'argent, mais ce sont des frais néces-

saïres. Il faut envoyer des orateurs par milliers à travers le pays; on a besoin de sommes immenses, mais ce n'est pas pour acheter des votes. D'ailleurs, aujourd'hui, on introduit généralement aux États-Unis ce que nous appelons le système australien d'aller aux urnes.

Dans ce système, chaque électeur se trouve seul en présence des juges de l'élection. Ces juges de l'élection sont choisis parmi les citoyens des différents partis politiques. Ces juges lui présentent un bulletin, sur lequel sont inscrits les noms de tous les candidats. Il marque les noms des candidats qui sont de son choix; si quelqu'un avait acheté le vote d'un citoyen, on ne saurait jamais s'il a voté selon ou contre sa promesse. Il y a de cette manière bien moins de tentation d'essayer d'acheter des votes.

* *

Quelle est la situation de l'Église dans les États-Unis? (1) C'est l'Église libre dans un État

1. Parmi les nombreuses questions traitées dans cette conférence, la situation du catholicisme aux États-Unis fut celle qui frappa davantage le public, et presque la seule dont s'occupèrent les journaux dans leurs comptes rendus. Il paraissait donc assez naturel d'en tirer, comme nous l'avons fait, le titre de la conférence entière.

libre. Et elle se trouve très bien dans sa liberté. (*Applaudissements.*)

L'Américain, assez souvent, n'a pas une croyance positive bien marquée; mais il a un fond vraiment religieux. La religion, le respect, l'amour de la religion pénètre dans toutes les institutions. Nous avons, chez nous, des apôtres de l'athéisme et de l'incroyance; leurs idées ne se répandent pas dans le pays, c'est à l'éloge du peuple américain que je le dis. Il n'aime pas les matérialistes, qui lui disent qu'il n'y a aucun espoir au delà de la terre, qui se moquent ainsi de ses misères morales et physiques. Il sent le besoin d'élever son âme et de chercher plus haut le bonheur.

Nous avons en Amérique nos fêtes religieuses nationales. Chaque année le président des États-Unis fait la proclamation que tel jour sera consacré à rendre au Ciel des actions de grâces pour les bienfaits accordés par Dieu au pays pendant l'année précédente.

Nous avons nos aumôniers du Congrès et des différentes législatures; jamais les séances ne s'ouvrent sans qu'une prière soit prononcée. (*Applaudissements.*) Jamais un banquet public n'a lieu sans qu'un ministre de quelque Église soit prié d'invoquer la bénédiction du Ciel sur

l'assemblée. Tout cela est certainement beau. Le dimanche, chez nous, est observé de manière à étonner ceux qui nous voient pour la première fois. Il y a là un instinct religieux bien profond, qui nous donne de hautes espérances pour l'avenir.

Il n'y a pas, aux États-Unis, d'Église établie. Toutes les confessions, l'Église catholique, toutes les formes protestantes, l'Église israélite, sont devant la loi absolument égales, et toutes vivent sous le droit commun.

Chaque paroisse forme une société civile, qui a ses propriétés qu'elle peut vendre ou augmenter à volonté. Il est très facile, d'après nos lois, d'organiser les sociétés civiles religieuses. La loi protège tous nos droits, sans nous conférer de privilèges particuliers. Le gouvernement exempte d'impôts les églises, les écoles religieuses, les hôpitaux, les orphelinats (*Approbation*) ; car, disent les Américains, toutes ces institutions sont pour nous une grande force morale dont le pays a besoin ; ces charités diminuent les impôts, et c'est réellement une question morale pour nous de les encourager. (*Applaudissements.*)

Chaque Église se maintient par les contributions volontaires de ses adhérents. Quoique nous

ayons nos croyances très fermes, nous vivons en paix civilement avec tous ceux qui ont d'autres croyances, car sous le droit commun, pour avoir nos droits, il faut accorder ces droits aux autres. (*Applaudissements.*)

* * *

L'Église catholique compte aujourd'hui à peu près dix millions d'âmes. C'est un chiffre approximatif, car une statistique exacte est difficile à établir.

Au commencement du siècle, nous avions vingt-cinq mille catholiques, un évêque, une trentaine de prêtres. Aujourd'hui, avec dix millions de fidèles, nous avons 90 évêques, et 8 à 9.000 prêtres. (*Applaudissements.*)

L'Église catholique aux États-Unis est canoniquement établie, ce n'est plus une Église de missionnaires,

Pour choisir les évêques, les principaux prêtres de chaque diocèse se réunissent, désignent trois noms; puis les évêques de la province sont convoqués. Ils approuvent cette liste de prêtres ou forment une nouvelle liste, et toutes deux sont envoyées à Rome, où la décision finale est donnée. S'il s'agit d'un archevêque, on consulte

en outre les autres archevêques du pays (1).

En somme, si l'Église catholique, en Amérique ne fait pas son chemin, ce n'est pas la faute de la République qui lui donne toute liberté; et l'Église, se croyant la fille du Dieu incarné, sent en elle-même toutes les forces vitales nécessaires pour marcher et grandir sans demander l'appui de qui que ce soit. (*Applaudissements.*)

On a demandé si le catholicisme avait perdu beaucoup d'émigrés. Au récent Congrès de Liège, quelqu'un s'est avisé d'en porter le chiffre à dix millions. Je crois ou qu'il ne savait pas ce qu'il disait, ou qu'il savait qu'il ne disait pas la vérité. J'estime à un million, un million et demi au plus, le nombre de ceux qui, en y comprenant leurs descendants, ont perdu la foi

1. Les lecteurs qui s'intéressent aux divers points de la constitution de l'Église américaine, consulteront avec grand profit le livre déjà cité (p. 66) de M. le vicomte de Meaux, ou bien une série d'études publiées, de janvier à juillet 1891, dans les *Questions actuelles*. S'ils préfèrent aller aux sources, ils étudieront les Actes du troisième Concile plénier de Baltimore, tenu en 1884 sous la présidence de Mgr Gibbons, délégué à cet effet par le Saint-Siège (*Acta et Decreta Concilii plenarii Baltimorensis tertii*. — A Baltimore, chez John Murphy et Cie, 1886, 1 vol. in-8°.) Comme il n'est point de matière où les Américains ne sachent se montrer pratiques, ce sont les Actes de ce Concile qui servent de thème à l'enseignement du droit canonique dans les grands séminaires des États-Unis.

catholique, faute de prêtres, dans les pays où ils se dispersaient.

Doublons ce chiffre et mettons trois millions. Ce serait infiniment plus que la réalité. Depuis que l'Église est constituée, il n'y a pas eu de pertes; au contraire, une augmentation constante due à l'émigration, à l'accroissement naturel des familles catholiques, et un courant de conversions qui, sans être très accentué, existe cependant. L'avenir de l'Église catholique en Amérique est donc très beau et très encourageant.

Sous bien des rapports, elle se distingue assurément des Églises des autres pays. Cela tient à la constitution libre des États-Unis.

*
* *

L'Église en Amérique est certainement l'Église du peuple. Nos prêtres, nos évêques, sont tous dévoués au peuple; ils vivent parmi le peuple, qui les reconnaît comme ses protecteurs et ses amis. Nous donnons, sans doute, beaucoup de temps au sanctuaire et à la sacristie, mais nous en consacrons beaucoup à la vie publique. (*Applaudissements.*)

Vous serez peut-être étonnés de m'entendre

dire que je prononce, à Saint-Paul, presque autant de discours sur l'industrie, l'agriculture, les chemins de fer et les questions sociales, que j'en fais en chaire. (*Applaudissements.*) Je me rappelle avoir fait, l'année dernière, un grand discours aux ouvriers de chemins de fer, et le lendemain je parlais à une réunion de présidents des chemins de fer des États-Unis. (*Très bien! et applaudissements.*)

En parlant aux ouvriers, je me suis montré l'ami et le défenseur de tous leurs droits. Un journal disait le lendemain que j'avais une rude tâche à plaire ensuite aux présidents des chemins de fer, aux millionnaires du pays. Je me suis très bien tiré d'affaire. (*Rires.*) Je leur ai dit : « Messieurs, quand j'accordais hier au soir aux ouvriers leurs droits et quand je leur disais qu'ils devaient défendre ces droits, je défendais les vôtres, car vous aurez vos droits, quand vous accorderez leurs droits aux travailleurs. » (*Nouveaux applaudissements.*)

Je dois le dire à l'éloge du peuple américain, catholiques et protestants aiment à voir le clergé s'occuper de tous les intérêts du pays. (*Applaudissements.*) Ils veulent avoir pour ces intérêts toutes les forces intellectuelles et morales dont le pays peut disposer. Ils sentent

que le clergé est nécessairement une force sociale; et ceux qui, par leurs croyances religieuses, ne sont guère sympathiques aux idées catholiques, savent qu'aujourd'hui les États-Unis ne peuvent se passer des dix millions de catholiques et des quatre-vingt-dix évêques. C'est pour le pays une force morale et intellectuelle.

Et, d'ailleurs, ils ne nous craignent pas. Pourquoi nous craindraient-ils? Nous prouvons par nos paroles et par nos actions que nous sommes les patriotes parmi les patriotes. (*Applaudissements.*) Notre cœur bat toujours pour la République des États-Unis. Notre langue est toujours éloquente quand il s'agit de chanter ses louanges. Nos mains sont toujours levées pour la bénir et bénir ses soldats. (*Applaudissements.*)

Un ministre protestant disait que si, dans ces dernières années, le nombre des catholiques, n'avait pas augmenté d'une manière surprenante, leur influence sociale et politique se développait d'une façon remarquable.

Aujourd'hui les catholiques sont plus nombreux. Ils sont plus à leur aise; un grand nombre, il y a une cinquantaine d'années, étaient des émigrés. Ils étaient en dehors des charges

publiques. Aujourd'hui ils sont mieux connus, le clergé aussi est mieux connu, ses œuvres lui attirent l'estime du pays; les préjugés contre l'Église catholique sont presque complètement tombés.

Dans le passé, on disait que l'Église catholique ne pouvait pas se concilier avec la République, que l'air libre de l'Amérique lui serait fatal. On s'imaginait que les catholiques voulaient implanter aux États-Unis les idées monarchistes ou impérialistes des autres pays.

L'Église catholique a respiré l'air de la République, et elle s'en trouve très bien. (*Applaudissements.*) On ne doute plus aujourd'hui de notre patriotisme.

Je puis vous citer un fait à cet égard. Il y a quelques années, un ministre protestant était venu à Saint-Paul. Dans un de ses sermons, il déclara que l'Église était opposée à la République, et que la République ne devait pas endurer l'Église. Après le sermon, les principaux auditeurs allèrent trouver le ministre, et lui dirent : « Votre sermon ne va pas du tout ici, car le plus ardent républicain du pays, c'est l'archevêque. » (*Rires.*)

Vous avez pu lire dernièrement, dans les journaux, qu'on avait adressé un mémoire au Saint-

Siège, demandant que, dans la nomination des évêques, on nommât un certain nombre d'Allemands, d'Italiens, de Français, de Polonais, et ainsi de suite.

L'épiscopat américain n'a pas voulu laisser passer un tel attentat sans protester par une déclaration catégorique en sens contraire. Si ce mémoire avait réussi, le résultat eût été de rendre tout notre épiscopat suspect au gouvernement, qui l'eût regardé comme une légion d'étrangers campés sur le sol de la République.

En Amérique, nous choisissons et nous voulons choisir nos évêques parmi les prêtres qui méritent l'épiscopat (*Applaudissements*), n'importe la race; mais nous ne voulons pas que des étrangers nous les imposent. Nous avons, au point de vue civil, la doctrine *Monroë* que vous connaissez, par laquelle nous disons aux autres pays : Arrangez vos affaires chez vous comme il vous plaira, nous ne nous occupons que des nôtres. Pour l'Église, nous reconnaissons l'autorité supérieure du chef suprême, mais nous ne voulons pas que les étrangers s'imaginent que nous sommes encore un pays du Congo, qu'on peut se partager à volonté. Nous avons notre autonomie et, par respect

pour l'Église américaine et pour notre République, nous voulons la maintenir.

*
* *

Je ne dois pas achever cette partie de ma causerie sans vous dire que nous autres, catholiques américains, nous sommes aujourd'hui un peu fiers du fait que la République a eu l'approbation et la bénédiction spéciale du Saint-Siège (*Applaudissements prolongés.*)

Suivant notre doctrine Monroë, je ne veux pas me mêler des affaires des autres pays (*Rires*). Mais je dois dire que j'ai dans mon cœur un vif sentiment de reconnaissance pour le grand pays qui est cause que la République fut canonisée par Léon XIII. (*Rires et applaudissements répétés.*)

Jusqu'ici, quand je venais en Europe, je m'entendais qualifier d'évêque tant soit peu dangereux, parce que j'étais un évêque démocrate, un évêque républicain ; on me prenait presque pour un hérétique. (*On rit.*) On disait peut-être : Ces idées vont bien là-bas, mais c'est parce que les Américains ne sont pas encore bien civilisés. (*Nouvelle hilarité.*) Je n'osais presque rien dire, ou du moins je n'aurais pas

eu les fières paroles d'aujourd'hui pour faire épanouir les pensées de mon âme.

Cette fois-ci, en arrivant à Rome, j'entends dire, du sommet du Vatican : « De toutes les formes de gouvernement que l'Église a reconnues et dont elle a fait l'essai, elle ne saurait dire jusqu'ici celle dont elle a reçu le plus de mal ou le plus de bien. » Maintenant elle fera l'essai sérieux de la forme républicaine. Et moi, comme Américain, je lui dis : Vous réussirez dans l'essai. (*Applaudissements.*)

*
* * *

On veut que je vous dise un mot sur la question sociale aux États-Unis. Elle présente chez nous moins de difficultés qu'ailleurs. D'abord l'ouvrier se sait l'égal de son frère qui est plus riche. La République des États-Unis a pour fondement la dignité humaine. Tout individu, quel qu'il soit, est mon frère, enfant de Dieu, racheté par le sang de Jésus-Christ.

Une fois ce principe reconnu, si des inégalités sociales se produisent inévitablement, nul ne demeure privé du droit sublime que Dieu lui a donné en le créant, le droit de vivre, de vivre selon la dignité humaine et de faire vivre

sa femme et ses enfants. Il faut donc reconnaître comme principe social non seulement la charité, mais la justice : il faut reconnaître à chacun le droit de gagner comme fruit de son travail ce qui lui suffit pour vivre et pour faire vivre les siens. (*Vifs applaudissements.*)

Ce principe une fois reconnu, et il l'est facilement dans une société démocratique, la question sociale est presque résolue. Une autre cause, chez nous, en rend encore la solution plus facile. L'ouvrier d'hier peut toujours devenir le patron de demain. Les ouvriers sont tous assez bien instruits. Chaque métier a sa corporation ; et de grandes sociétés, comme les *Chevaliers du travail*, réunissent des ouvriers de métiers divers.

Dans ces réunions ils discutent leurs intérêts et s'instruisent des méthodes qu'il faut employer pour les avancer. Ceux qui n'ont pas fréquenté ces réunions n'ont pas l'idée du sens pratique et de l'intelligence de nos ouvriers. Ils savent quels sont leurs droits et comment ils doivent les revendiquer, si on ne les leur reconnaît pas de bonne grâce.

Nous parvenons maintenant le plus souvent à éviter les grèves, qui sont la dernière ressource des pauvres et des faibles. Les ouvriers

qui réclament un plus haut salaire ou une réduction d'heures de travail nomment leurs délégués; les patrons désignent aussi des représentants, et cet arbitrage volontaire réussit presque toujours.

Chez nous il n'y a pas, en politique, de partis politiques. La religion se trouve également bien des deux partis qui la protègent. De même nous n'avons pas pour les ouvriers d'associations exclusivement religieuses. Les catholiques sont en nombre dans toutes les corporations. Le président des *Chevaliers du travail* actuel est un catholique très fidèle. Les évêques ont toutes sortes d'occasions de paraître à leurs séances, de leur donner des avis.

Ces associations proposent même généralement les projets de lois qui semblent nécessaires pour protéger les droits des ouvriers.

Nous avons aux États-Unis quelques lois excellentes pour régler le travail des enfants et des femmes, pour empêcher les heures excessives de travail, pour faire examiner les machines dans les différentes usines afin qu'il n'y ait aucun danger pour la vie ou la santé des ouvriers.

Nous ne craignons pas l'intervention de l'État dans les questions ouvrières. Nous

sommes très satisfaits quand les patrons et les ouvriers s'arrangent librement ; mais il y a des cas où l'absence de lois serait réellement le droit pour le fort de négliger la santé du faible et du pauvre. La société civile, c'est la gardienne des pauvres et des faibles comme des droits du riche, et elle doit intervenir dans certains cas. Dans un pays libre, l'État est réellement l'expression de la volonté du peuple.

(Applaudissements.)

L'État, pour nous, n'est pas quelque spectre qui plane dans les airs au-dessus de nous, qui vient de je ne sais quel endroit ténébreux, et qui a uniquement des buts ténébreux devant lui. L'État, c'est nous-mêmes. *(Applaudissements.)* L'État à Washington, c'est l'expression de la volonté générale du peuple américain. C'est pour cela que nous aimons l'État et que nous aimons la loi. L'un et l'autre sont les enfants du peuple.

Nous sommes entrés hardiment sur le terrain social, et nous espérons que la solution des questions sociales rencontrera moins de difficultés chez nous que dans d'autres pays.

* * *

Je vous remercie, mesdames et messieurs,

de la patience avec laquelle vous avez prêté l'oreille à mes accents étrangers. Je garderai toute ma vie le souvenir de cette soirée. C'est un honneur pour moi, d'avoir pris la parole devant vous; c'est un honneur pour les États-Unis, que l'élite de la société parisienne ait voulu entendre parler de la République occidentale.

Comme citoyen américain, je ne dois pas m'asseoir sans avoir dit d'une manière bien franche et loyale mon amour pour le drapeau étoilé. Je suis, mesdames et messieurs, très fier de paraître parmi vous comme un citoyen de cette grande République, que j'aime pour ce qu'elle a fait et encore mieux pour ce qu'elle fera, que j'aime pour la liberté dont mon âme jouit chez elle. Comme son citoyen et comme son évêque catholique, je la remercie de toute sa liberté, et je prie ce soir le Dieu des nations de la bénir.

Et tout en aimant sincèrement et loyalement mon pays, permettez-moi d'ajouter que les fibres de mon cœur vibreront toujours quand le nom de France sera prononcé devant moi.
(Triple salve d'applaudissements.)

IV

L'ACTION SOCIALE DE LA JEUNESSE FRANÇAISE

Allocution prononcée au Cercle du Luxembourg, à Paris à l'issue du Banquet de la Saint-Pierre, le Samedi 25 juin 1892.



IV

L'ACTION SOCIALE DE LA JEUNESSE FRANÇAISE

NOTICE

Chaque année, vers la fin de juin, les étudiants catholiques de Paris se réunissent en un grand banquet au Cercle catholique du Luxembourg, pour fêter ensemble la Saint-Pierre et clôturer joyeusement leur année d'études.

En 1892, pour avoir au milieu d'eux Mgr Ireland, qui était sur le point de quitter l'Europe, ils avancèrent de plusieurs jours la solennité habituelle, et ce fut le 23 juin qu'eut lieu la réunion. L'archevêque de Saint-Paul présida le banquet, ayant à sa droite le président et l'aumônier du cercle, en face de lui Mgr d'Hulst, recteur de l'Institut catholique de Paris, et Mgr O'Connell, recteur du collège américain de Rome.

A la suite de divers toasts, Mgr Ireland se leva pour prendre la parole. Il était à peine debout, que tout l'auditoire éclatait en applaudissements enthousiastes.

« Malheureusement, dit le journal le *Monde*, auquel nous empruntons le texte de ce discours (1), en lisant cette page d'une éloquence si originale, si hardie, nos lecteurs n'auront qu'une imparfaite idée du génie oratoire de Mgr Ireland et de la profonde impression produite par cet apôtre à la parole ardente, au regard vif et entraînant; ils n'entendront pas non plus les applaudissements prolongés qui ont accueilli ses généreuses déclarations ou souligné ses transparentes allusions. »

1. Il a été recueilli grâce au zèle intelligent de notre ami Max Turmann.

**L'ACTION SOCIALE
DE LA JEUNESSE FRANÇAISE**

Messieurs,

Comment pourrais-je vous remercier du grand honneur que vous m'avez fait en m'invitant à présider ce soir ce banquet des étudiants catholiques de Paris?

Je suis fier, je suis heureux de vous voir, de vous entendre et de pouvoir ainsi renouveler mon âme en la mettant en contact avec les vôtres. Ah! quand je vois la jeunesse de France, le souvenir me vient de ma belle jeunesse, des années que j'ai passées aussi en France. (1). (*Applaudissements.*) Quand je vous vois ce soir, il me semble que, malgré quarante années écoulées, je suis de nouveau le jeune

1. Voy. la note de la p. 117.

homme que j'étais, plein d'impressions, plein de force, quand je faisais mes études dans le département de l'Ain, dont je vois ici un représentant, le R. P. Ollivier.

Messieurs, comment pourrai-je vous répondre ? car je sais que les jeunes gens de France ont toujours de belles pensées et de belles paroles. Et je sens en ce moment l'impuissance de répondre à vos désirs ; tout ce que je peux faire cependant, je le fais avec tout mon cœur. Si je pouvais être éloquent, je serais éloquent ce soir. (*Applaudissements et rires.*)

Devant moi est la jeunesse française, derrière moi les drapeaux des républiques sœurs (*triple salve d'applaudissements*), de la France et des États-Unis. Oui, ces deux républiques s'aiment, et je prie ce soir pour qu'elles s'aiment toujours. Si le démon de la discorde doit susciter des querelles entre les nations de la terre, que jamais il n'y ait aucune querelle entre la France et les États-Unis ! (*Applaudissements.*) Ces deux pays s'aiment et reçoivent des inspirations l'un de l'autre. Que ce soit mon privilège, quand je viens en France, de savoir qu'en France on aime l'Amérique, comme je vous l'assure, messieurs, en Amérique on aime la France. (*Applaudissements.*)

M. l'aumônier m'a dit tout à l'heure que, l'autre soir, (1) j'ai fait une bonne œuvre en vous convertissant à la République américaine. (*Applaudissements.*) Nous autres, citoyens américains, nous savons fort bien que, si nous la négligeons, elle perd un peu de sa beauté, de sa force; aussi nous veillons sur elle (*Applaudissements.*) Et si ceux qui se tiennent près d'elle ne sont pas dignes de son inspiration, nous mettons près d'elle d'autres sentinelles. De cette manière-là, elle est toujours belle, toujours jeune, toujours puissante. Je ne suis pas ici pour donner des leçons. Mais, si l'on veut que les Républiques soient partout comme celle de l'Amérique, ayez pour elles les soins que les citoyens de l'Amérique ont pour leur République. (*Applaudissements prolongés.*)

*
* *

En vous voyant, messieurs, je me rappelle la jeunesse catholique de Paris au temps d'Ozanam. Avec quelles délices je lis et relis la vie de ce Français, de ce catholique! Quel

1. Allusion à la conférence sur la situation du catholicisme aux États-Unis, prononcée la semaine précédente, et reproduite ci-dessus.

bien il a fait ! Ses œuvres vivent encore et se sont répandues sur toutes les nations de la terre. En voyant ces magnifiques manifestations de la foi et de la charité, je me demande pourquoi nous n'aurions pas des milliers d'Ozanam... Pourquoi tous ces jeunes gens présents ne seraient-ils pas chacun un Ozanam ? Et alors la France catholique serait immortelle. (*Applaudissements.*)

Un savant, Archimède, je crois, disait qu'il soulèverait le monde physique, s'il trouvait pour son levier un point d'appui. Or, je voudrais soulever le monde moral, et je vois mon point d'appui dans la jeunesse catholique de France. (*Applaudissements.*)

Jeunes gens de Paris, vous possédez tous les éléments qui assurent la victoire : l'intelligence, la religion, la jeunesse. L'intelligence, pour connaître les vérités éternelles, pour voir et apprécier le bon, le beau, le vrai ; la religion, qui donne à l'âme la force déterminant la volonté ; enfin la jeunesse, nécessaire pour donner l'enthousiasme, l'enthousiasme indispensable pour l'action.

Or, avec mon expérience de la vie, je me dis souvent : si vieillesse pouvait, si jeunesse savait. Eh bien ! ici autour de moi, assise à

cette table, vous voyez la sagesse; mais il nous manque ce que vous avez, l'enthousiasme, ou du moins il nous faut un effort pour créer en nous cette condition d'âme qui chez vous est toute naturelle. (*Applaudissements.*)

Eh bien, messieurs, vous qui possédez l'intelligence, la vérité, la jeunesse, je vous fais un appel au nom de la France, au nom de l'Église, au nom du monde moral et intellectuel. Mettez-vous à l'œuvre, et dites-vous à chacun que vous allez consacrer votre vie au service de la vérité et de la vertu! Vivez d'une telle manière qu'à la fin de votre vie, vous puissiez-dire : « Dieu en était le témoin; notre vie a été bien remplie. » La vie, c'est l'action! (*Applaudissements.*) L'inertie, c'est la honte! Vivez donc, agissez donc!

L'homme parfait est celui qui ne laisse aucune force cachée et silencieuse.

On agit aujourd'hui, messieurs; le siècle est le siècle de l'action. Hélas! on agit pour le mal, et s'il est permis de recevoir une leçon de l'ennemi, voyez avec quelle énergie, quelle activité, les soldats du mal marchent: jamais ils ne sont tranquilles! S'ils ne sont pas en route, ils pensent et calculent pour savoir quelle marche il faut faire le lendemain. Ah! quel reproche

pour nous, prêtres et catholiques, soldats de la vérité et de la vertu !

Nous, nous avons la lumière dans nos mains pour dissiper les ténèbres, la force pour élever et sanctifier l'âme, la grâce pour lui donner le bonheur dans cette vie et dans la vie à venir. Ce qui manque, c'est cette ambition sans limite d'agir, de mettre en œuvre toutes nos forces. Ah ! quelle belle mission, de dissiper les ténèbres qui obscurcissent les esprits des hommes, de chasser loin de nous le péché et la misère ? Ah ! messieurs, si jamais jeunesse a eu devant elle une belle mission, n'est-ce pas la jeunesse française ? (*Applaudissements.*)

*
**

Ne croyez pas que je parle ainsi pour vous flatter. Non, je parle parce que je suis convaincu que je dis la vérité.

L'avenir catholique de la France est du plus vif intérêt pour l'Église catholique entière. Sachez-le bien, au fond de l'Amérique, nous vous regardons, nous catholiques, pour tirer de vous des leçons, des inspirations, et les non-catholiques, pour voir ce qui vous manque et pour blâmer l'Église catholique des fautes

qui se commettent en France... Car la France se dit la fille aînée de l'Église ; elle a donc le devoir avec d'honneur. (*Applaudissements.*) Et si la France faiblit dans sa mission, l'Église catholique souffre, et on nous dit à nous, catholiques d'Amérique : « Eh ! quoi, vous voulez que l'Amérique soit catholique ! Et qu'est-ce qu'on fait dans ce pays de la France, cette Fille aînée de l'Église ? » Donc vous avez une mission sublime. Je voudrais, si mes paroles avaient des grâces efficaces, je voudrais faire de chacun de vous le Bayard catholique, l'Ozanam, le soldat catholique invincible. (*Applaudissements.*)

Avec quelques centaines, quelques milliers, de soldats de ce genre, vous vaincriez !

La France, jeunes gens, est votre champ de bataille. Permettez-moi de vous le dire, je n'aime pas qu'on me parle en paroles pessimistes de la France. Je sais fort bien qu'il y a des luttes, que les luttes s'accroissent chaque jour ; mais, pour moi, il me semble que le cœur français, partout et toujours, ne peut pas être longtemps rebelle à la voix de l'Église catholique. Il ne se peut pas qu'avec des traditions aussi catholiques, sur ce sol où, à chaque pas, on retrouve quelque monument religieux,

quelque souvenir de l'Église catholique, que ce pays ne soit pas toujours prêt à répondre à l'appel de Dieu. La France, c'est le pays de l'âme, du sentiment, de l'idée ! Les autres pays qui cherchent toujours les intérêts terrestres, ne peuvent s'élever que plus difficilement aux régions du surnaturel.

*
* *

Ce qu'il faut pour la France, ce sont des soldats. Ah ! messieurs, vous êtes ces soldats ; vous devez ramener le peuple français dans le giron de l'Église.

Mais, pour le ramener, il faut que vos cœurs battent en unisson avec les cœurs de ce peuple. Pour l'instruire dans la vérité, il faut que vous vous serviez des armes et des pensées qui sont les armes et les pensées des temps modernes. (*Applaudissements.*)

Messieurs, les vérités sont éternelles ; l'Église est immortelle. Mais le Maître de l'Église nous a dit que le Père de famille tire des trésors de l'Église tantôt des choses neuves et tantôt des choses vieilles. (*Applaudissements.*) Aujourd'hui tirons les choses nouvelles ! (*Applaudissements.*)

Allez aux cœurs, allez aux âmes du peuple, messieurs. Il faut sauver le peuple parce que ce sont des âmes immortelles. Mais il y a aussi une raison spéciale pour sauver le peuple aujourd'hui. Et quand je parle du peuple, je parle des ouvriers, des paysans, des grandes masses. Aujourd'hui, le peuple est une force; si l'Église doit triompher, il faut qu'elle triomphe avec le peuple et par le peuple. (*Applaudissements.*) Il a été des temps historiques dans lesquels l'Église pouvait, et je ne veux pas apprécier les faits, je constate simplement, il y a eu des temps dans lesquels l'Église pouvait s'assurer le peuple en s'assurant ceux qui gouvernaient le peuple. Ces temps sont changés. (*Applaudissements.*)

Le peuple a maintenant le suffrage universel. L'ouvrier le plus pauvre est juge dans son pays. Ceux donc qui veulent aujourd'hui le triomphe de l'Église doivent aller former le peuple et gagner le peuple à l'Église. Pour cela, il faut être du peuple. Le peuple ne veut pas aujourd'hui que nous lui montrions de la condescendance. Il se révolte contre cette prétention. Il se croit aussi grand et aussi puissant que vous, qui que vous soyez. Il faut qu'il sache que nous sommes ses frères, que nous nous conduisons

comme des frères, et que nous lui parlons le langage de frères.

Par conséquent, agissez avec le peuple et pour le peuple, car c'est aujourd'hui le temps de la démocratie. Des siècles et des siècles se sont écoulés les uns après les autres; que nous pensions une chose ou une autre des résultats, voici devant nous l'océan, et cet océan se nomme la démocratie, et si vous voulez voguer sur cet océan, il faut apprendre à naviguer sur les vagues de la démocratie. (*Applaudissements.*)

On me dit qu'aujourd'hui on ne veut pas entendre parler de l'Église, des vérités qu'elle enseigne, des sacrements qu'elle administre. Peut-être est-ce le cas, je le crois.

Eh bien! messieurs, sans parler de suite de l'Église, montrez, par les paroles et par les actions, que vous seuls catholiques, vous pouvez donner au peuple le bonheur, la justice qu'il réclame. Alors, au nom de ce bonheur, de cette justice, le peuple aimera le Dieu inconnu, et il saura plus tard que ce Dieu, cette source de bonheur, se trouve dans l'Église catholique! (*Applaudissements.*)

De nos jours, la mission de l'Église est de montrer à la multitude que l'Église catholique seule peut lui assurer sur la terre cette paix et

ce bonheur qu'elle désire. L'ennemi est toujours rusé, et aujourd'hui l'ennemi de l'Église parle ce langage : il veut persuader au peuple, aux souffrants, aux petits, que c'est seulement loin de l'Église qu'ils peuvent trouver le bonheur. Et souvent le peuple, les souffrants, les petits, s'éloignent de l'Église parce qu'ils s'imaginent que l'Église n'est pas la gardienne de ce bonheur et de cette justice. C'est notre faute si nous ne montrons pas au peuple la vérité. Il est clair que l'Église seule peut donner le bonheur dans la vie à venir et dans la vie qui est. Saint Paul n'a-t-il pas dit : « La religion a les promesses de la vie future et de la vie présente (1)? »

A vous, jeunes gens, d'étudier, à la lumière de l'Église catholique, cette thèse de la question sociale. A vous de pouvoir l'expliquer et de parler avec la pleine connaissance qui donne à vos auditeurs la conviction ; à vous de mettre en pratique les leçons que vous aurez reçues.

* * *

Nous vivons dans un temps où le peuple est mécontent. Il ne s'agit pas de savoir si le peuple

1. *Pietas autem ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.* I TIM. IV, 8.

est plus heureux ou plus malheureux qu'autrefois. La comparaison est de nulle valeur; je prends les faits tels qu'ils sont. Le peuple est mécontent, le peuple se croit privé de la pleine justice qui lui est due. Le peuple est irrité, et dans son irritation se jette dans de grandes erreurs.

Nous ne devons pas renouveler la faute de ceux qui, voyant se préparer un volcan au milieu d'eux, attendent, pour prendre des précautions, que l'explosion se soit produite. (*Applaudissements.*) Dites donc au peuple qu'il a des devoirs, mais aussi des droits. On ne lui parle que de ses devoirs, de la patience, de la résignation, et on lui promet uniquement une récompense dans l'éternité. C'est beaucoup pour ceux qui ont la vraie foi, mais pour ceux dans les âmes desquels la foi est presque morte, ce sont des paroles qui ne signifient presque rien. (*Applaudissements.*)

D'ailleurs, ce n'est pas le langage de la foi chrétienne. Le langage de la foi chrétienne est celui-ci : « Chaque enfant de Dieu, quel qu'il soit, est placé par Dieu sur la terre pour vivre de son travail; par conséquent celui pour qui il travaille doit lui donner les moyens de vivre. Chaque enfant de Dieu a donc des

droits. » Or la société est ainsi constituée qu'un grand nombre ne trouvent pas à vivre, selon les expressions du Saint-Père, d'une manière digne de leur position. Il y a donc des défauts quelque part. (*Applaudissements.*) Mais il y a des remèdes à ces défauts. (*Vifs applaudissements.*)

Sans doute, il ne faut jamais que le remède soit une menace pour la société, ni pour le pays. Mais, au moins, que le peuple sache que nous reconnaissons ses droits et que nous cherchons le remède. Quand il verra que nous sommes à l'œuvre pour son bonheur, il nous écoutera, si nous lui disons : « Ayez patience un peu de temps. » De grâce, ne lui disons pas : « Ayez patience toujours. » (*Applaudissements et rires.*)

Que de bien nous pouvons faire envers la société, si nous nous souvenons que le mal moral dépend, en grande partie, du milieu et des circonstances dans lesquels le pauvre vit, au jour le jour. Un écrivain anglais a très bien dit : « Ne prêchez pas l'Évangile à un estomac vide, il n'écouterà pas. » (*Rires.*) Et c'est vrai comme règle générale. Il faut donc dire : « Ne prêchez pas trop souvent la vertu, à moins que le milieu dans lequel ces pauvres hommes vivent soit tel

que la vertu soit facile. » (*Applaudissements.*)

Ayons donc la volonté de faire tout ce que nous pouvons ; appliquons-nous aux œuvres sociales, et faisons tous nos efforts pour rendre plus doux le joug du travail, pour protéger les intérêts de l'ouvrier, pour veiller sur tous les petits et les faibles.

Quand on adresse un appel au nom des droits du peuple et de la souffrance, que les premières voix qui se fassent entendre soient celles des soldats catholiques. (*Applaudissements.*)

Notre malheur, et je le dis librement, c'est que les catholiques de tous les pays se laissent devancer. Pourquoi ? Je n'en sais rien ; ce n'est pas manque de foi, mais c'est la prudence qui les tient toujours en arrière. Eh bien ! marchons en avant ! mieux vaut marcher en avant et quelquefois faire une chute que ne jamais marcher ! (*Applaudissements prolongés.*)

Nous nous laissons devancer, et alors quand la citadelle est prise, quand le peuple se trouve des défenseurs — au moins en paroles —, nous, nous arrivons et nous disons : « Nous sommes les vrais sauveurs. » C'est vrai en ce sens que les autres ne peuvent pas les sauver ; mais, croyez-moi, le peuple dira simplement : « Vous êtes arrivés trop tard. » (*Rires*)

Voilà ce qui nous manque : l'action constante, courageuse, qui nous mette toujours dans les premiers rangs pour sauver le peuple. Soyons donc avec les hommes du peuple, dans leurs réunions; parlons-leur en véritables frères; et, quand il s'agit d'un effort pour protéger les droits imprescriptibles du faible, ah! oui, disons : « C'est à nous, catholiques, à parler les premiers et à parler le plus haut. » Car vous seuls pouvez sauver le peuple; les autres apportent simplement des paroles. Mais vous, vous apporterez ces principes éternels de justice, vous pourrez parler de droit et de justice, vous pourrez dire au peuple, au nom de l'Église : « Arrête-toi là, car il y a des limites! » Si le peuple franchit les limites, c'est qu'on n'avait pas marqué ces limites avec cette douceur et ce zèle qui se font écouter. (*Applaudissements.*)

Vous, catholiques, vous tenez en mains le salut du peuple. Malheur à vous si vous n'accomplissez ce salut! Vous avez une responsabilité énorme devant le tribunal du peuple. Malheur aux catholiques de France, si la France ne se relève pas! Qu'est-ce qui vous manque en effet pour la victoire? Ce n'est pas la grâce de Dieu. La grâce de Dieu est toujours là. Ce qui manque, ce sont les soldats.

*
* *

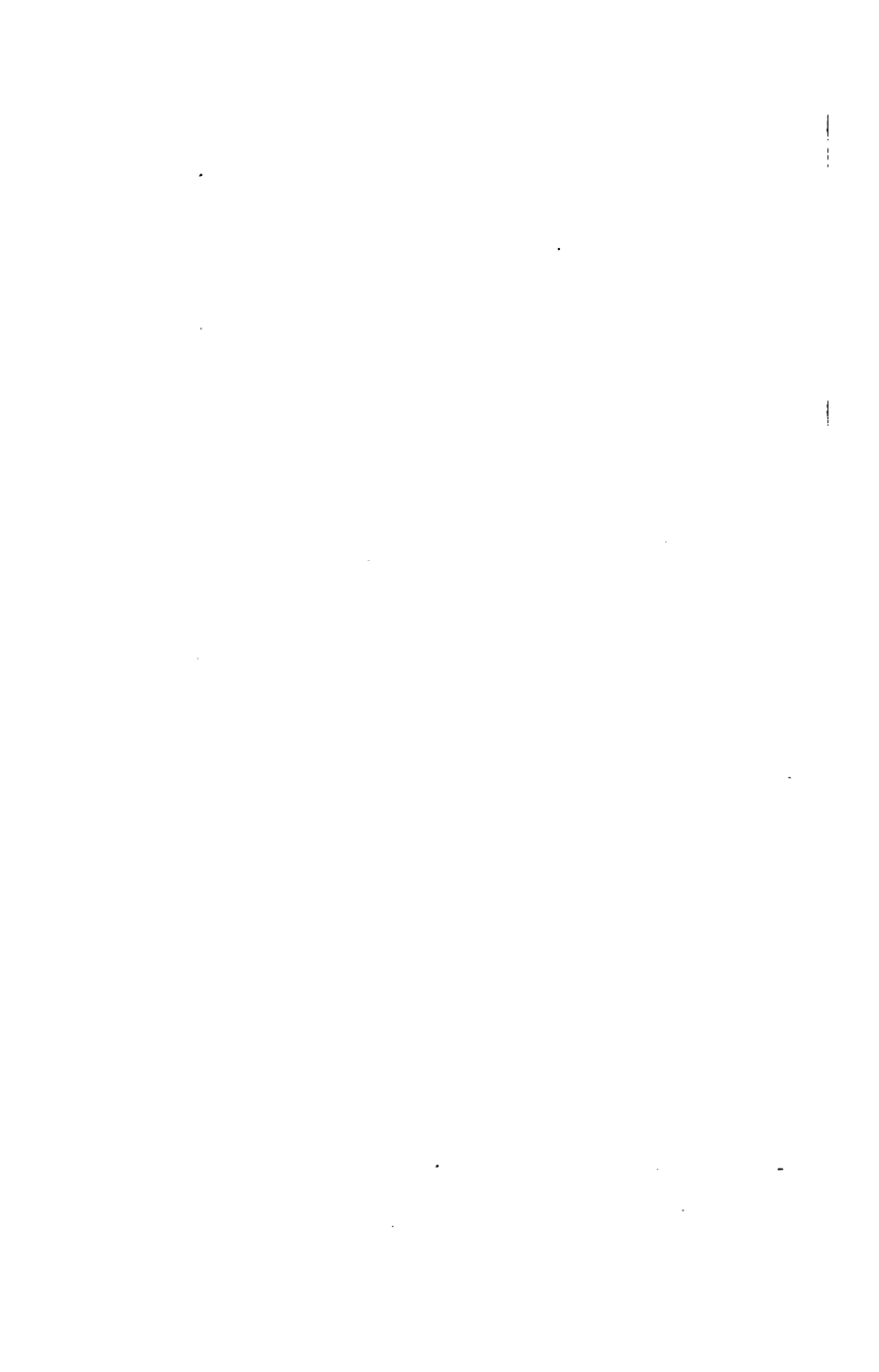
Messieurs, quelle gloire sera celle des combattants ! Et je vous dirai avec toute la vérité de mon âme : « S'il n'y avait pas l'Amérique, oh ! comme j'aimerais être votre compagnon d'armes ! »

Je vous invite donc à marcher tous vers la victoire. Pendant que je serai là-bas, je prêterai l'oreille aux bruits de l'autre côté de l'Atlantique ; quand des passagers débarqueront, je leur demanderai : « Quelles nouvelles avez-vous de la France ? » Et quand ils me diront : « La France marche bien, » ah ! je remercierai Dieu, je rendrai dans mon âme gloire au zèle des Français, et mes yeux regarderont avec ravissement vers les côtes de France. Je travaillerai alors avec plus d'ardeur pour la gloire de Dieu sur les plaines de l'Amérique. (*Applaudissements.*)

Merci, messieurs, de m'avoir donné l'occasion de vous parler. Pour me permettre de jouir de votre présence, on a dû avancer la date de ce banquet ; comme c'est gracieux et digne de jeunes gens français toujours généreux ! Encore une fois, je vous en remercie.

Il va falloir bientôt que je m'arrache à la France, il est temps, car les bontés françaises

ont été telles, que je suis sur le point de succomber sous le poids. Pour mon bonheur, ou mon malheur, je m'en vais, je n'oserais pas dire aimant la France plus que je ne l'aimais jadis, mais aimant la France bien profondément. Et l'un des souvenirs les plus charmants de cette année de grâce sera pour moi d'avoir vu cette jeunesse catholique de France et d'avoir pu lui adresser quelques paroles d'attachement. (*Triple salve d'applaudissements. — Ban universitaire.*)



V

LE PROGRÈS HUMAIN

Discours prononcé à l'inauguration des travaux du Congrès Auxiliaire de l'Exposition universelle de Chicago, le vendredi soir 21 octobre 1892.

V

LE PROGRÈS HUMAIN

NOTICE

On a lu plus haut les déclarations de Mgr Ireland sur le sentiment religieux aux États-Unis :

« La religion, a-t-il dit, le respect, l'amour de la religion pénètre dans toutes les institutions. Nous avons, chez nous, des apôtres de l'athéisme et de l'incroyance ; leurs idées ne se répandent pas dans le pays, c'est à l'éloge du peuple américain que je le dis. Il n'aime pas les matérialistes qui lui disent qu'il n'y a aucun espoir au delà de la terre, qui se moquent ainsi de ses misères morales et physiques. Il sent le besoin d'élever son âme et de chercher plus haut son bonheur. Nous avons en Amérique nos fêtes religieuses nationales... Nous avons nos aumôniers du Congrès et des différentes législatures ; jamais les séances ne s'ouvrent sans qu'une prière soit prononcée (1). »

L'Exposition Universelle de Chicago a vu se manifester avec un éclat extraordinaire ces sentiments religieux de la grande République.

Aucune cérémonie importante ne s'y est célébrée

1. V. plus haut, p. 140.

sans que la prière y ait eu sa part. Pasteurs protestants et prêtres catholiques étaient tour à tour chargés d'invoquer au nom de la nation les bénédictions divines.

Mais, là non plus qu'ailleurs, aucun membre du clergé n'exerça son ministère avec autant d'autorité que ne le firent les deux grands archevêques des États-Unis, le cardinal Gibbons et Mgr Ireland.

Au jour de l'ouverture définitive, le vendredi 21 octobre 1892, on inaugura, le matin, l'Exposition proprement dite, et, le soir, les travaux du Congrès Auxiliaire chargé de la préparation et de la direction générales de toutes les assemblées qui devaient se tenir à Chicago pendant la durée de l'Exposition.

Mgr Ireland fut chargé de prononcer le discours principal à la cérémonie du soir. A la cérémonie du matin, le soin d'attirer les grâces de Dieu sur la grande œuvre de l'Exposition fut officiellement confié au cardinal Gibbons. On nous saura gré de reproduire ici le texte de sa belle prière. Elle n'a été traduite nulle part, à notre connaissance. On la trouve, ainsi que le discours de Mgr Ireland, dans le magnifique volume publié à Chicago en 1893, sous ce titre : *Memorial volume, dedicatory and opening ceremonies of the world's Columbian Exposition* (1).

1. Pp. 186 et 187. — Il est peut-être bon de s'expliquer ici sur la provenance des traductions qui se rencontrent dans ce volume. Le texte du discours sur « l'Avenir du Catholicisme aux États-Unis » est emprunté presque tout entier au recueil de documents qui a pour titre : *les Questions actuelles* (n° du 20 mai 1891). Le sermon prononcé au jubilé du cardinal Gibbons sur « l'Église et le Siècle », ainsi que la prière et le discours reproduits ci-après, ont été traduits par l'auteur même de la Préface et des Notices avec le concours de ses deux amis, A. et L. Ch.

PRIÈRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL GIBBONS
ARCHEVÊQUE DE BALTIMORE

Nous sommes assemblés, ô Seigneur, en votre nom, pour célébrer par un hommage reconnaissant le quatre-centième anniversaire de la découverte de ce continent. Nous adorons votre sagesse, qui a choisi pour cette mission providentielle votre serviteur Colomb, lequel unissait à l'habileté et à l'audace d'un navigateur le zèle d'un apôtre, et, loin d'être uniquement poussé par le désir de donner à son souverain les richesses de nouveaux royaumes, ne cédait au contraire qu'à l'ambition sublime de porter la lumière de l'Évangile aux peuples ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Tandis que retentissent vos louanges, ô mon Dieu, dans le pays natal de Colomb et dans celui d'où il est parti pour explorer des mers jusqu'alors inconnues, il est convenable et il est juste que nous vous exprimions des actions de grâces particulières, puisque nous possédons une part de cet héritage terrestre que sa vaillance a conquis pour nous et pour tant de milliers de membres de la famille humaine. Là, en effet, où les bénédictions abondent, la reconnaissance doit surabonder ; et, si Colomb vous adressa des hymnes d'actions de grâces lorsqu'un nouveau monde s'offrit à ses regards, bien que, semblable au guide d'Israël, il ne fût pas destiné à habiter la terre promise, combien plus vifs doivent éclater nos sentiments de pieuse re-

connaissance, à nous qui, comme les enfants d'Israël, jouissons du fruit de sa victoire.

Mais ce n'est pas seulement pour cet héritage terrestre que nous voulons vous remercier; c'est bien plus encore pour ce précieux bienfait de la liberté constitutionnelle que nous possédons; car cette terre si fertile ne serait pour nous qu'un désert aride et desséché, si elle n'était imprégnée de la rosée de la liberté. Nous vous supplions humblement de continuer à bénir notre pays et ses institutions aimées, et nous vous promettons solennellement aujourd'hui dans cette vaste assemblée et au nom de nos concitoyens, de mettre toute notre énergie à préserver ce legs de toute altération et à le transmettre comme un précieux héritage aux générations futures.

Nous vous prions, ô Dieu de toute sagesse, de toute justice et de toute puissance, de qui vient la perfection dans l'exercice de l'autorité, dans l'exécution des lois et les sentences des tribunaux, d'assister de votre Saint Esprit de conseil et de force le Président de ces États-Unis, afin que son administration se dirige selon le droit et soit la plus utile à votre peuple, afin qu'il encourage le respect dû à la vertu et à la religion, et qu'il fasse observer fidèlement les lois en toute justice et charité.

Daignez, ô Seigneur, bénir les travaux du Président et des directeurs de l'Exposition universelle colombienne, afin qu'elle contribue à la prospérité et au développement de cette jeune et florissante métropole. Puissent la vie et l'impulsion nouvelles que l'Exposition va communiquer à ce centre actif de commerce, se faire sentir jusqu'aux extrémités les plus éloignées du pays, et puissent les nombreux courants d'industrie, convergeant ici de tous les

points du globe, couler avec plus d'abondance dans toutes les artères du monde commercial. Puisse cette exposition internationale contribuer à l'avancement des arts libéraux, de la science, de l'instruction pratique et des recherches industrielles.

De même que, il y a dix-neuf cents ans, les hommes s'assemblaient dans Jérusalem de tous les points de l'ancien monde pour apprendre des lèvres des apôtres « les œuvres merveilleuses de Dieu », de même verrons-nous bientôt les hommes s'assembler ici, de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Australie, des îles de l'Atlantique et du Pacifique, aussi bien que de toutes les parties du continent américain, pour contempler les œuvres merveilleuses de l'homme, de l'homme créé à votre image et à votre ressemblance, de l'homme qui a reçu une part de l'intelligence divine, de l'homme dont les productions géniales manifestent votre sagesse et votre puissance créatrice non moins clairement que « les Cieux qui proclament votre gloire, et le firmament qui annonce les œuvres de vos mains ». Et de même que tout être qui contemple et étudie la nature trouve un langage aux arbres, des paroles aux ruisseaux rapides, et des enseignements aux pierres mêmes, pour s'élever de la nature au Dieu qui en est l'auteur, ainsi nous élèverons-nous pieusement de la contemplation de ces ouvrages de l'art humain à l'admiration de votre Être, ô vous, l'Architecte incréé. Car tout artiste et tout homme de génie qui exposera ses œuvres dans cette enceinte devra s'écrier avec le Prophète Royal : « Vos mains, ô Seigneur, m'ont fait et m'ont façonné ; » il devra confesser avec Bézélél, le constructeur de l'Ancien Tabernacle, que c'est votre esprit qui a éclairé son intelligence et guidé sa main.

Faites, ô Seigneur, que cette réunion pacifique des représentants du monde, soit un instrument d'union plus étroite et d'amour fraternel entre tous les Empires et États de l'univers. Qu'elle contribue à jeter bas les murs de dissension et de rivalité qui séparent les races, les nations et les peuples, en proclamant l'enseignement sublime de la Paternité de Dieu et de la Fraternité du Christ. Que la bonne volonté et la cordialité qui régneront dans cette cité hospitalière entre les délégués des Puissances s'étendent aux gouvernements qu'ils représenteront. Que la famille des nations unisse tellement ses intérêts, grâce aux relations sociales et commerciales, que lorsque l'une d'entre elles sera atteinte par une calamité publique, toutes les autres sympathisent avec elle et soient prêtes, s'il est nécessaire, à tendre une main secourable à ce membre souffrant.

Levez-vous, ô Dieu, dans votre puissance, et hâtez le jour où le règne du Prince de la Paix sera fermement établi sur la terre, où l'esprit de l'Évangile dirigera si absolument les esprits et les cœurs des gouvernants, que l'on verra le tumulte de la guerre se taire pour jamais devant le bourdonnement joyeux de l'industrie, les armées établies se soumettre à des cours permanentes d'arbitrage, les différends internationaux discutés dans les cabinets, non plus sur les champs de bataille, et réglés par la plume au lieu de l'être par l'épée.

Enfin nous demandons que sous la conduite de votre Providence, « qui arrive à ses fins avec force et qui gouverne toutes choses avec suavité », cette Exposition colombienne, comme le voyage même de Colomb, obtienne un plein succès dans sa mission à la fois divine et humaine. Puisse-t-elle exercer

une influence bienfaisante sur le monde moral et religieux, aussi bien que sur le monde social et matériel. Puisse-t-elle promouvoir la gloire de Dieu, non moins que la paix et la prospérité temporelles de l'homme. Puisse-t-elle aider au développement de la foi chrétienne et des principes chrétiens, et puisse le commerce, dans son progrès royal et triomphant à travers le monde, être en même temps la serviteur de la religion et de la civilisation chrétienne parmi toutes les nations de la terre (1).

Ce fut, avons-nous dit, à la séance du soir, que Mgr Ireland prononça le grand discours dont nous donnons pour la première fois une traduction complète.

Quelle était l'importance du « Congrès auxiliaire » et comment il se proposait, en quelque sorte, d'organiser une exposition des idées à côté de l'exposition matérielle, c'est ce qu'expliquera assez clairement l'archevêque de Saint-Paul. Disons seulement ici que cette cérémonie d'inauguration, célébrée devant plus de cinq mille personnes, s'ouvrit par une prière du Révérend Dr John Henry Barrows, et qu'après une sorte d'hommage par ac-

1. Après cette prière du Cardinal Gibbons, la « Bénédiction » suivante fut prononcée par le Révérend Dr Henry Christopher Mac Cook, évêque presbytérien de Philadelphie :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, j'invoque et prononce la bénédiction divine sur cette exposition universelle colombienne, sur ceux qui la dirigent ou qui l'ont organisée, sur les nations et les particuliers qui y prennent part. Et puisse la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ainsi que l'amour de Dieu et la communion du Saint-Esprit résider avec vous et demeurer sur vous tous maintenant et à jamais. Amen. »

clamation à la mémoire d'Isabelle la Catholique, le président général du Congrès, l'honorable C. C. Bonney, qui remplaçait le Président de la République, donna en ces termes la parole à Mgr Ireland :

« Le gouvernement des États-Unis a confié au Congrès auxiliaire universel le soin d'organiser et de diriger une série de Congrès internationaux qui doivent se tenir en même temps que l'Exposition universelle colombienne de 1893, et il a invité les gouvernements des autres pays à envoyer des délégués spéciaux à ces Congrès, indépendamment de ceux qui représenteront les institutions et les sociétés des nations exposantes. Aussi a-t-on pensé que les cérémonies dédicatoires de l'Exposition universelle colombienne resteraient incomplètes, si l'on n'y présentait à part les plans et les résolutions du Congrès auxiliaire universel, le progrès qu'il a déjà accompli et les raisons de croire à son succès. Le Congrès a donc cherché pour cet exposé un orateur qui fût à la hauteur des circonstances, et dont le nom pût commander l'attention publique dans l'Ancien Monde aussi bien que dans le Nouveau. Cet orateur, il l'a trouvé dans la personne du Très Révérend John Ireland, archevêque de Saint-Paul, qui va maintenant vous parler des Congrès universels de 1893 » (1).

1 Après le discours qu'on va lire, on chanta l'hymne « America » ; une courte prière fut récitée par le Dr Harper, et l'orgue exécuta une marche triomphale pour terminer cette imposante cérémonie.

Dans le *Memorial Volume*, le discours de Mgr Ireland est suivi de la reproduction en phototypie de la lettre latine écrite par S. S. Léon XIII au Président des États-Unis au sujet de l'Exposition colombienne, et de la traduction anglaise qui en fut donnée par l'archevêque de Saint-Paul.

LE PROGRÈS HUMAIN

Il n'est rien de si grand que l'esprit. Conscient, intelligent, capable de mettre en action la pensée et le désir, l'esprit se différencie absolument de la matière, s'élève à des hauteurs incommensurables au-dessus d'elle, domine et met en mouvement tout ce qui ne pense pas. L'esprit est la force génératrice de tout ordre existant. Sans lui rien ne peut être, que l'agitation stérile et le chaos. L'univers est l'œuvre de l'Esprit suprême, l'œuvre du Dieu incréé. Dans l'univers, il y a un esprit créé, l'homme; et, sauf ce qui procède directement de la cause première, c'est par l'homme que pénètre dans l'univers tout ce qu'il renferme de beauté, de bonté et de progrès. Il est, dans les limites de la création divine, un second créateur. L'esprit se manifestant à des degrés divers chez les différents hommes, voilà ce qui établit entre

eux les véritables différences : plus on a l'esprit élevé, plus on est grand et noble.

Parmi les évocations du passé qui charment davantage l'imagination dans ces solennités colombiennes (1), telles que la cour de Cordoue, la colline de La Rabida, le port de Palos, ou le sauvage Guanahani, ce qui attire plus que tout le reste notre attention, ce que nous cherchons le plus avidement, ce que nous aimons à fixer de l'œil ardent de notre âme, c'est la figure de Christophe Colomb. Si nous ne pouvons la contempler, le tableau reste incomplet; les formes qui y demeurent, quel qu'en soit le coloris, sont dépourvues de signification; l'esprit en est absent, et il y manque l'inspiration. Colomb est l'esprit, qui crée, qui dirige les scènes, qui y met le dessein et l'intention, qui en produit et en ordonne les résultats. Tout le reste de la scène n'a de valeur qu'en tant qu'il répond aux pensées de Colomb et l'aide à exécuter ses plans. La royale et généreuse Isabelle, le patient et clairvoyant Juan Perez, ont droit à nos hommages; mais c'est pour avoir compris et suivi l'esprit supérieur qui résidait en Colomb.

1. L'Exposition de Chicago est appelée Colombienne, parce qu'on l'a organisée en mémoire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

En tous lieux, en toute occurrence, le pouvoir sublime et vénérable, c'est l'esprit. L'homme, esprit incarné, est l'être le plus grand de l'univers. Ceux qui sont hommes entre les hommes, ceux dont l'esprit s'élève au-dessus de l'esprit commun, sont les plus dignes objets de notre étude et de notre contemplation.

* * *

Il y a aujourd'hui quatre cents ans que l'Amérique déploya, pour la première fois, aux yeux des races civilisées, l'éclat de sa beauté et de ses richesses; et ce fut pour l'humanité entière un événement d'une portée solennelle. Peu de mots historiques ont exprimé l'avènement de plus grandes choses que cette acclamation, s'élevant, après les fatigues d'un long et périlleux voyage, au-dessus des caravelles du grand navigateur : — Terre, terre!

La nouvelle terre était en vue, si féconde en ressources et si riche d'avenir. Un nouveau monde était donné aux aspirations et à l'activité de l'homme; une ère nouvelle s'ouvrait pour l'humanité, une époque merveilleuse de progrès. Depuis la prédication du christianisme, aucun événement n'a eu une aussi grande por-

tée pour la race humaine, que la découverte de l'Amérique. Ce qui s'est passé pendant les quatre derniers siècles en est une preuve assez manifeste; et ce qui arrivera dans l'avenir le démontrera plus clairement encore. C'est avec raison que l'Amérique et nos frères des autres continents regardent comme sacré le jubilé quatre fois séculaire de ce grand événement.

La commémoration solennelle de la découverte de l'Amérique a été dévolue aux États-Unis. La première nation du continent avait le droit et le devoir de prendre pour elle une si belle tâche. Elle est, plus que toute autre, la fille géante des progrès de notre époque; elle peut, mieux qu'aucune autre, organiser les splendeurs de cette fête. Voilà pourquoi elle a inauguré l'Exposition de Chicago. Il convenait aussi qu'entre les villes des États-Unis Chicago fût choisie pour être le siège de cette Exposition. Chicago, village encore il n'y a qu'un demi-siècle, aujourd'hui la cité que tous admirent, Chicago est pour le monde l'exemple et le modèle éclatant du progrès. Reine de nos mers intérieures, cité centrale de la nation, elle montre au visiteur la puissance d'expansion sans limites que le ciel accorde aux États-

Unis. Assise presque à égale distance des deux Océans, elle commande le carrefour des voies internationales, elle est le marché sur lequel se rencontrent pour l'échange les produits de l'Europe et de l'Asie; et sa fortune présage l'incomparable destinée des États-Unis, qui est de siéger au milieu des nations de la terre, comme la reine admirée, l'arbitre des arts, de la paix et de la civilisation vers laquelle ils marchent, comme l'aimant qui unira d'une attraction irrésistible tous les peuples de la terre dans une harmonieuse et indestructible fraternité.

*
* *

L'Exposition fera ressortir les résultats de la découverte de Colomb, et c'est ainsi qu'il convenait d'honorer ce grand homme. Ce que Colomb a donné au monde, ce n'est pas seulement l'Amérique de 1492, une Amérique riche en trésors cachés, tranquillement assoupie dans le sommeil de la nature; — il lui a donné l'Amérique de 1892, l'Amérique qui, grâce à sa découverte, est devenue ce qu'elle est aujourd'hui; — il lui a donné, dans une large mesure, le progrès moderne de toutes les nations. O Améri-

que, montre-toi magnanime dans les justes hommages que tu rends à Colomb ! Que tout ce que tu es et tout ce que tu possèdes soit exposé à l'admiration du monde ! Demande à toutes les nations de l'univers qu'elles s'unissent à toi pour louer celui qui fut un bienfaiteur universel, pour étaler à profusion sur les tables de ton banquet ce qu'il y a de meilleur dans leurs richesses et dans les tiennes, je veux dire tous les fruits les plus mûrs du progrès humain ; et ce sera, pour l'esprit attentif, un festin si splendide, que jamais il n'en aura été servi de semblable devant l'humanité.

L'Exposition apportera à la mémoire de Colomb un honneur plus grand encore. L'aurore qui, au jour de cette mémorable découverte, rougit les voiles de la « Santa-Maria », de la « Nina », et de la « Pinta », l'aurore qui répandit tant d'ineffable joie dans l'âme de Colomb et de ses marins, fut, certes, pour le monde, l'avant-courrière d'une ère magnifique de progrès. Mais quel ne sera point, dans les fastes de l'histoire future, le souvenir de notre cérémonie commémorative ?

Elle dira, l'histoire, elle dira principalement que cette fête a inauguré pour le monde une ère nouvelle de progrès, supérieure encore à

l'ère précédente, et d'autant plus remarquable par le nombre et l'étendue de ses succès, qu'elle aura pris pour point de départ les hauteurs mêmes où avaient conduit l'humanité quatre siècles de pensée et de travail. C'est à quoi nous réussirons, si, par la grandeur et la sagesse de nos efforts, nous répondons tant à l'attente des nations qu'aux plans de cette Providence qui gouverne tout, et qui (c'est vrai de nous-mêmes comme ce le fut de Colomb) ne place jamais devant les hommes de grandes et favorables occasions sans exiger qu'ils en tirent le meilleur parti. Il faut que l'Exposition de Chicago surpasse tout en grandeur, que rien n'y manque, de ce que peuvent lui apporter la pensée ou le savoir, la richesse ou le courage. Elle célèbre un grand événement. Elle représente une grande époque dans la vie de l'humanité; elle présage une époque plus grande encore, et déjà prête à se lever. A sa grandeur est attaché l'honneur d'une grande nation, de sa grandeur une grande cité a répondu.


Jackson Park, aujourd'hui l'orgueil de Chicago, et qui sur ses vastes et solides édifices a vu descendre ce matin, pendant les cérémonies de la dédicace, la majesté de la nation elle-même, Jackson Park entend bien tenir

toutes les promesses et réaliser toutes les espérances. C'est là que seront apportés les produits du travail et des arts, les trésors de la terre et de la mer, les inventions d'un siècle qui a inventé tant de merveilles, les fruits de la science et du génie. Le globe entier se lève, tout prêt à remplir jusqu'à les faire déborder les palais que nous avons construits. A l'invitation adressée au monde par notre République, dans toute l'ardeur de son âme, les nations ont répondu comme jamais encore elles n'avaient répondu à pareille convocation. Tout ce que l'Amérique peut fournir de meilleur, tout ce que le monde entier possède de plus excellent sera bientôt réuni dans Jackson Park.

Que pourrait-on ajouter à tant de splendeurs? Je vais le dire. — Quelle est la chose plus importante, plus précieuse que la matière et toutes les formes dont la matière peut se revêtir? N'est-ce pas l'esprit? Qu'y a-t-il de plus grand que les fruits de la pensée, et que le travail de l'homme? N'est-ce pas l'homme lui-même, auteur et créateur de ses propres œuvres? Apportez-nous donc l'esprit; amenez-nous donc des hommes : non pas simplement des foules anxieuses de voir et d'apprendre (il nous les faut, sans doute, mais leur présence ne

nous suffit pas); amenez-nous les hommes que les foules désirent contempler, et dont elles peuvent recevoir des leçons utiles. Amenez-nous les penseurs, les travailleurs, les savants, les apôtres de l'action, ceux qui ont rendu possibles ou qui ont produit les merveilles qu'attend Jackson Park, ceux dont les rêves tendent à élever l'humanité, ceux dont les bras favorisent notre avancement dans toutes les directions du progrès humain. Ayons ici les Christophe Colomb de notre temps. De toutes les nations que le soleil éclaire faisons venir et assemblons les conducteurs d'hommes.

C'est ainsi que votre Exposition sera complète dans toutes ses parties, vraiment représentative de notre époque, et par là vraiment grande. Vous aurez, dès lors, la matière et les hommes; vous aurez les œuvres et les ouvriers. Dans les hommes encore plus que dans la matière vous posséderez les manifestations supérieures du progrès. Il n'y a de progrès que si les hommes grandissent. C'est dans les hommes que vous trouverez les plus puissants moyens de déterminer les progrès de l'avenir. Dieu a fait des hommes les agents du progrès.



*
* *

Je voudrais établir ce que s'est proposé le « Congrès auxiliaire universel de l'Exposition universelle Colombienne ». L'organisation connue sous le nom de Congrès auxiliaire universel fait partie intégrante de l'Exposition Colombienne, dont les directeurs l'ont autorisée et la soutiennent. Elle a été reconnue et approuvée par le gouvernement des États-Unis. Sa mission spéciale est d'organiser et de faire tenir, pendant la durée de l'Exposition, des réunions internationales de tous les savants et travailleurs du monde, de tous les serviteurs du progrès humain dans les diverses branches de la civilisation; et ainsi de faire présenter, par les voix les plus autorisées, un résumé des principales questions qui, sur les divers champs de l'activité, préoccupent aujourd'hui l'âme des hommes. L'idée est vraiment grande, et le succès en sera des plus féconds. Tous les pays sont priés d'envoyer à Chicago leurs esprits les meilleurs et les plus actifs. Ces assemblées ou ces congrès mettront en contact immédiat ceux qui viennent en tête de l'humanité dans tous les départements de la pensée.

Nous aurons sous les yeux le monde pensant,

nous aurons sous la main tout le mouvement de l'activité moderne. Quelles écoles pour qui veut s'instruire! quels ateliers d'idées nouvelles! L'esprit au contact de l'esprit se sentira attiré vers de plus grandes hauteurs et verra s'élargir devant lui les horizons de la vérité.

Le président du Congrès auxiliaire est l'Hon. Charles C. Bonney. Ce nom est garant que rien ne sera négligé de ce qui dépend d'une haute intelligence, d'une droiture absolue d'intention, et d'un complet dévouement au devoir pour assurer le succès. Il est secondé dans son œuvre par un corps de directeurs compétents. Chacun des grands départements de la pensée est confié, sous cette surveillance, à une commission d'hommes choisis, dont le devoir est de préparer le plan du travail, d'éveiller l'intérêt public, de solliciter partout les conseils des hommes les plus distingués. Dans chaque section il sera tenu autant de congrès qu'on pourra faire de subdivisions principales, et à chaque congrès sera attachée une commission spéciale. Je prends pour exemple la section d'éducation : elle renfermera, avec la commission générale de l'éducation, les commissions spéciales sur l'éducation supérieure, l'instruction publique, l'instruction musicale, l'ins-

truction des aveugles, des sourds-muets, etc. De plus, et j'appelle votre attention particulière sur ce point, on a recherché l'aide de la femme, on a reconnu l'importance de son action. Il y a dans le Congrès auxiliaire universel une grande section pour ce qui concerne la femme, avec une commission générale, et des commissions particulières qui correspondent à tous les projets de congrès où il pourra être question du travail de la femme.

Les congrès universels seront tenus dans le palais commémoratif des arts érigé dans Lake Front Park. On compte que des rapports complets de toutes les délibérations seront publiés en volumes commémoratifs, aux frais et sous la direction du gouvernement des États-Unis. On prend déjà, dans les sections où le travail est organisé, des dispositions pour la tenue de plus de cent congrès. Pour certains de ces congrès, étant donnée la nature des sujets qui y seront discutés, l'assistance ne se chiffrera que par centaines de membres. Dans le plus grand nombre elle atteindra plusieurs milliers, et dans les congrès des sections d'éducation, de tempérance, de religion, etc., nous pouvons être assurés que l'assistance arrivera à trente ou quarante mille personnes. Le travail accom-

pli, les promesses données, les préparations faites, les adhésions qui nous sont venues des peuples d'Amérique et des pays transatlantiques, ne laissent plus le moindre doute sur l'éclatant succès du congrès auxiliaire universel.

* * *

Le congrès auxiliaire, dont l'idée maîtresse est de mettre en rapports les hommes qui travaillent pour le bien général, fait bien comprendre le motif élevé de toute l'Exposition ; il en manifeste clairement la signification et la dignité. Les Expositions ont pour but de marquer les phases du progrès et d'en stimuler l'accroissement ininterrompu. Qu'est-ce que le progrès ? Son siège principal n'est pas dans la matière ; il n'est pas dans les changements de forme auxquels la matière peut être soumise. La matière n'est pas sa fin à elle-même. Elle n'a pas conscience de ses conditions. Elle n'a ni avantage ni jouissance, quels que soient les usages auxquels on l'applique, quelles que soient les formes ou les couleurs dont on la revête. Le progrès est dans l'homme. Il se manifeste lorsque l'homme grandit dans les facultés et les puissances de son être, dans son empire sur la création inanimée

et dénuée de raison. L'homme seul progresse ; car, seul, il est conscient et intelligent.

Le but des œuvres de Dieu dans la nature a été l'homme. La terre fut créée pour lui préparer un lieu d'habitation. Elle fut douée de la fécondité printanière pour lui fournir sa nourriture et pour charmer ses sens. L'atmosphère fut proportionnée à la vie physique de l'homme. Le firmament fut déployé pour éclairer ses pas et attirer son âme vers la contemplation d'en haut. Toutes ces merveilles ont été faites pour l'homme et données à l'homme. « Remplis la terre et soumets-la, dit le Seigneur ; règne sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux de l'air, et sur toutes les créatures vivantes qui se meuvent sur la terre. »

« Le sens de la création, a-t-on dit et bien dit, demeure inintelligible jusqu'à ce que la poussière ait pris la forme d'un homme vivant. » C'est une loi naturelle qui subsiste toujours. L'homme doit rester roi de la nature. Le but de la nature et de toutes ses forces doit être le service de l'homme, son perfectionnement et son élévation ; et c'est par là seulement que les choses matérielles ont de la valeur. Estimer l'homme inférieur à la matière, c'est renverser l'ordre divin de l'univers.

Qu'on développe autant que possible les forces de la nature, et qu'on les attelle aux chars de la science et de l'industrie. Que des recherches soient faites dans les secrets abîmes de la terre, de la mer et des cieux. Place au trafic et au commerce ! Oui ! mais que, dans tout cela, le but soit d'élever l'homme à une plus haute humanité, à une existence plus intelligente, meilleure et plus heureuse. Que ce soit toujours l'homme qui progresse. Si l'homme ne grandit pas, aucun bien n'est accompli ; et, si l'homme dégénère, il n'y a que du mal de fait.

Périssent le trafic et le commerce, si l'homme en doit être amoindri dans son sens du droit, et si les fibres de son cœur en doivent être endurcies. Périsse la mécanique la plus ingénieuse, si ses roues inconscientes suppriment, dans leur mouvement sans pitié, la pureté et le bonheur des âmes humaines. Le travail est une malédiction, si par lui l'homme devient l'esclave de la matière et lui est assimilé. La richesse des nations est un blasphème jeté à la face du Créateur, si les richesses mènent leurs possesseurs à l'égoïsme et à l'étroitesse d'esprit, et si leur accumulation condamne la multitude à la misère et au péché. C'est l'homme qui est l'être précieux, c'est lui qu'il faut sauver et qu'il faut

élever : le progrès de l'homme est le seul vrai progrès.

Et par l'homme nous ne devons pas entendre quelques hommes épars çà et là dans la masse de leurs semblables. Le petit nombre peut être arrivé au comble de l'élévation : si la masse demeure dans les sombres vallées de la souffrance et de la mort spirituelle, l'homme n'a pas progressé. Dieu ne borne pas sa sollicitude au petit nombre : il a souci de tous. C'est pour le profit de tous qu'il a suspendu la terre dans l'espace et qu'il a, au-dessus d'elle, allumé la sphère des étoiles. C'est le progrès de toute la famille humaine qui est voulu de Dieu, et qui mérite le nom de progrès.

* * *

Le danger des dernières expositions, où tout est bois et marbre, or et argent, machines et céréales, où la matière seule rassasie l'œil et parle à l'âme, c'est précisément d'enseigner par leur silence de fausses leçons de progrès. Tout va bien dans le monde, à ce qu'il semblerait, lorsque la matière est perfectionnée. Les hommes recherchent la matière et l'admirent ; la matière est donc ce qui importe le plus. Les

lendances du temps sont déjà plus matérialistes que ne le désirent ceux qui lui veulent du bien. On ne devrait rien faire pour les accélérer. Il est besoin de répéter l'avertissement du poète :

C'est un pays près de sa perte, et que menacent les pires malheurs,
Celui où la richesse monte et où les hommes baissent.

Voici quelle sera la mission du Congrès auxiliaire universel : il placera l'homme au premier plan, comme facteur principal et produit supérieur de la civilisation et du progrès. Ses programmes d'étude mettront en pleine lumière notre grandeur et notre destinée finale.

Rien de plus large que les plans du Congrès auxiliaire ; ils s'étendent à tous les aspects du perfectionnement humain. Il y a les sections des agriculteurs et des ingénieurs, du commerce et de la finance, etc., etc., dans lesquelles les relations de l'homme avec la matière sont traitées suivant leur importance. L'homme vit sur la terre, et il en tire sa subsistance ; mais tout en l'assujettissant à ses besoins, il élargit par l'exercice les puissances de son âme. Loin de nous, donc, la pensée de méconnaître comme élément vital et comme signe évident de progrès les triomphes de l'esprit sur la matière.

Les merveilles des sciences physiques et mé-

caniques dont notre époque se glorifie ; ces inventions surprenantes qui nous mettent à même de dominer plus complètement la nature et d'en soumettre les forces les plus subtiles au joug de notre industrie ; ces vastes découvertes qui ouvrent à nos regards la surface entière du globe, nous révélant les entrailles de la terre et les lointaines régions de l'espace éthéré, nous ne leur refusons ni notre admiration, ni nos louanges. Dieu nous a donné l'univers matériel afin que nous puissions l'étudier et l'asservir à notre usage ; le progrès matériel n'est pas moins conforme aux besoins de la loi suprême que le progrès moral et spirituel. C'est l'homme entier qui doit croître, et croître dans toutes les directions. Rien d'irritant comme ces vues étroites qui limitent l'homme dans un sens ou dans l'autre. La seule leçon que je veuille inculquer, c'est que la terre est le marche-pied de l'homme, et que le progrès matériel, dans ses plus grandes envolées, est un progrès manqué si l'homme y perd l'élévation de sa nature au lieu d'en devenir à la fois plus grand et meilleur.

* * *

Il sera pris soin des intérêts de l'esprit hu-

main dans les sections d'éducation, de science, de philosophie, de littérature, de presse, etc. L'homme est en premier lieu une intelligence. Les autres opérations dépendent de son savoir et en découlent. Sans la science, les nuages sombres de la barbarie ne se déchirent jamais au-dessus d'un peuple. Il n'y a de progrès, sans elle, ni dans les choses matérielles, ni dans les autres domaines de nos aspirations. Et de même que le progrès doit atteindre la famille humaine tout entière, la science aussi, quoique en des degrés divers, doit être universelle dans sa diffusion.

La vie morale de l'homme jaillit dans son cœur sous la rosée vivifiante de la grâce divine. Les congrès ont difficilement accès dans ce sanctuaire intime. Cependant il est bon de fortifier l'importance de la vie morale de l'individu et de la société; car la droiture et la bonne conduite sont des conditions vitales pour la santé du corps et de l'âme. Les congrès y contribuent en dirigeant dans leurs manifestations, extérieurement du moins, les courants sociaux, dont l'influence est si grande pour le bien comme pour le mal. A cet effet, nous avons la section de réforme morale et sociale, comprenant des congrès de charité, de philanthropie, de réforme,

de mesures préventives, etc.; et la section de tempérance, où viendront échanger d'utiles conseils les légions de femmes et d'hommes dévoués qui livrent bataille au grand mal de notre temps.

La section de gouvernement traitera de tous les problèmes complexes que soulève le règlement convenable des intérêts sociaux de l'homme. Nous aurons des congrès sur les administrations municipales et nationales; sur la législation internationale, sur l'arbitrage, sur les diverses divisions de la jurisprudence et du gouvernement pratique, etc., etc. Un gouvernement est nécessaire pour que les hommes habitent ensemble en paix, et pour que leurs mutuelles relations favorisent en chacun d'eux le travail du développement personnel. Le gouvernement est un moyen, non pas une fin; il est le moyen de l'élévation du plus grand nombre, et non pas de la minorité. Les congrès de cette section rendront les plus grands services à la marche progressive de l'humanité.

Dans les luttes des hommes pour atteindre leur subsistance et pour s'élever, le succès se produit en mesures inégales. C'est là une nécessité naturelle. Nul d'entre eux cependant ne vit pour lui seul, tous sont membres de la famille

humaine, et le Divin Maître a préparé pour tous une quantité suffisante de bien terrestres et de moyens moraux et physiques qui permettent d'atteindre un certain état de développement physique et moral. La section du travail discutera les questions pressantes et compliquées que soulèvent les relations du travail et du capital, de l'employé et du patron; elle maintiendra les droits de tous, elle prescrira les devoirs de tous, et conservera au-dessus de tous, pour les protéger, le règne de l'ordre social. L'étude rationnelle et impartiale de la condition du travail est aujourd'hui un devoir sacré. Pape et Empereur l'ont également conseillée; la Religion et l'État y sont également intéressés.

La santé du corps humain est confiée à la section de médecine. L'homme, dans l'accomplissement de sa destinée, ne peut négliger ni le corps ni l'âme. Il faut un corps sain pour loger une âme saine.

Nous aurons les sections d'art, de musique, d'architecture, etc. L'instinct du beau est profondément enraciné dans l'homme, il doit être satisfait. Le beau est un reflet qui nous vient des hautes régions où les sens n'atteignent pas et du pays natal de l'âme. L'homme s'épanouit sous ce rayonnement; il est par lui préservé de

l'endurcissement que lui imprime la lutte servile avec la matière.

Il y aura une section du progrès de la femme, pour organiser un congrès général de déléguées de tous les pays. En même temps, ainsi que je l'ai dit, dans chaque congrès des autres sections où il sera utile de faire appel à l'esprit, au cœur et aux doigts de la femme, on s'adjoindra un comité de femmes qui aura pour but d'organiser la coopération de la femme à l'œuvre du progrès humain. Aucun Congrès universel jusqu'à ce jour n'a encore accordé à la femme la place que celui-ci lui donne. Nous nous réjouissons qu'il le fasse. C'est un gage et une promesse de progrès pour la femme elle-même et pour le monde en général. La femme a été jusqu'ici, pour elle-même, trop étroitement maintenue dans la dépendance du sexe fort; et quant à nous, dans le combat pour le mieux que livre l'humanité, nous ne pouvons plus permettre qu'on éloigne du champ de bataille la charité profonde et l'inépuisable énergie de l'âme féminine. Colomb n'eût pu réussir sans la protection active d'Isabelle. Que l'Amérique honore Isabelle dans l'Exposition colombienne, en reconnaissant hautement le rôle qui revient à l'activité féminine.

*
* *

Enfin, la section de religion couronnera l'œuvre des autres sections et répandra sur elles la suave odeur des parfums célestes. — Sublime pensée, que celle de faire sortir de la grande Exposition la déclaration que Dieu règne et que l'homme est son serviteur; que tout progrès a son commencement et sa fin en lui, l'alpha et l'oméga de toute chose. La religion est à sa place dans des réunions d'hommes qui travaillent pour le progrès des hommes. Il n'y a pas de progrès digne de ce nom, là où il n'existe pas de dispositions pour le perfectionnement spirituel de l'homme. Ceux qui labourent dans le champ du progrès ne peuvent pas se passer de l'aide puissante que la religion apporte au progrès dans les sphères morales et sociales. Si l'amour de Dieu ne les inspire, si la justice de Dieu ne les récompense, les cœurs des hommes se trouvent faussés, leurs âmes deviennent de glace, et l'enthousiasme n'est plus chez eux qu'un sentiment sans consistance. L'ennemi fatal de l'esprit de sacrifice et de l'empire sur soi, ces vertus qui sont la source de tout progrès moral et social, c'est ce froid positivisme, que l'incrédulité cherche à substituer à la religion

du Dieu vivant. Le positivisme, c'est le désespoir et le pessimisme pratique. Le lauréat regretté de l'Angleterre a écrit ces lignes dont tous sentent la vérité :

« Pourquoi supporterions-nous une heure de torture, un mo-
[ment de douleur,
Si chaque homme doit mourir pour toujours, si tous ses cha-
[grins sont vains,
Et si la planète inhabitée doit à la fin tourner dans le silence
[de l'espace,
En deuil pour toujours d'une race à jamais évanouie (1). »

La religion est la source éternelle de l'espérance, et c'est l'espérance qui soutient l'homme au milieu de ses luttes, qui l'excite aux actes de vertu et de courage. Le positivisme ne peut être la croyance d'un peuple en progrès; il n'est pas la croyance du Congrès auxiliaire de l'Exposition Colombienne.

On a tiré des objections contre les congrès religieux de ce que l'accord ne saurait y exister sur beaucoup de points, et de ce que la vérité est exposée à y souffrir de la juxtaposition de l'erreur. Ce point de vue ne peut prévaloir. Les vérités vitales et primordiales qui concernent

1. Why should we bear with an hour of torture, a moment
[of pain,
If every man die forever, if all his griefs are in vain,
And the homeless planet at length will be wheeled through
[the silence of space,
Motherless evermore of an ever-vanishing race?

LORD TENNYSON.

le Dieu suprême seront confessées par tous, et la proclamation de ces vérités aura un immense avantage. Du reste, ceux qui croient posséder la vérité n'ont rien à craindre. La vérité n'est pas timide. Elle rechercherait plutôt la publicité en cette occasion comme dans toutes les autres, afin de se faire connaître et de se faire aimer. Il n'y aura pas de discussions, pas de controverses. Le but sera de démontrer, par des procédés pacifiques, quelles sont les professions de foi et les œuvres religieuses du monde dans le temps présent. Les plans de la section de religion du Congrès auxiliaire ne peuvent donc amener que des résultats excellents.

* *

A travers ses diverses sections, le Congrès auxiliaire déroule sa charte de progrès pour l'élévation de l'homme tout entier. Ses assemblées seront comme des ateliers où les hommes dignes de ce nom s'appliqueront à purifier l'humanité et à la modeler d'après un plus haut idéal. Ceux qu'il convoque à ses réunions sont par là même invités à la plus noble des tâches : celle de travailler pour leurs frères. Dieu travaille pour l'homme ; l'homme

est le terme divin de la création et de la conservation de l'univers. Nous agissons à l'exemple de Dieu, quand nous travaillons pour l'homme. Dieu doit toujours être la fin suprême de notre vouloir et de nos actes. Mais, en dehors de l'adoration, qui est directement due à sa majesté souveraine, il a déterminé que nous irions à lui à travers nos frères. Le Christianisme, cette parfaite expression des desseins éternels de Dieu, fait du travail accompli en faveur de l'humanité un principe fondamental de religion. « En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous aurez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait. »

Les règles du travail, prescrites par le Christ en faveur de l'homme, ne se rapportent pas exclusivement aux choses spirituelles; il en est aussi de relatives à la vie du corps: comme rassasier ceux qui ont faim, vêtir ceux qui sont nus, consoler les captifs, guérir les cœurs souffrants et brisés. La douce religion de Dieu est partout où l'on travaille au bien-être de l'homme, partout où l'humanité reçoit des bienfaits et se trouve soulevée, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un cheveu, vers des régions plus hautes. La religion réside dans les murs des cathédrales,

où Dieu est invoqué et aimé; la religion réside dans le champ de blé, où l'argile s'unit à l'air pour produire la nourriture de l'homme; elle réside dans l'usine, où la matière prend de nouvelles formes pour le bien-être de l'homme; elle réside dans le sanctuaire du philosophe et de l'écrivain qui rêvent une élévation nouvelle de la race; mais par-dessus tout, oh! oui, la religion est là où l'on soulage les défaillants, où l'on accueille les bannis, où l'on remplit de pain la main des affamés. La religion est partout où il se fait du travail pour l'homme; et c'est pour cela qu'elle déploie ses célestes ailes au-dessus de tous les palais de votre grande Exposition.

* * *

Et le travail en faveur des hommes n'est en aucune façon la tâche sans espoir dont parlent si haut les pessimistes. Le progrès est la loi de la nature et la loi du Dieu de la nature. Puisque le Créateur nous a doués de facultés capables d'expansion, ce doit être sa volonté, que nous mettions en acte leurs énergies latentes. Puisqu'il nous a soumis la terre, ce doit être sa volonté, que nous en prenions possession et que nous affirmions notre empire sur toutes ses parties.

Les puissances qui gisent endormies et oisives ne trouvent pas grâce aux yeux de Dieu. Le progrès, c'est la création continuée; arrêter le progrès par malveillance ou par paresse, c'est un crime contre le créateur et la créature. Tout l'Évangile du Christ est un Évangile de progrès. Il déclare que toutes choses doivent être utilisées et augmentées. Le talent enfoui qui ne fructifie pas attire sur son possesseur la colère du Maître. Or, c'est plus directement au progrès matériel que s'applique la parabole des talents. L'histoire atteste que la main du Christ, en touchant l'humanité, lui a donné un si fort élan vers le progrès moral et spirituel, qu'une suite de siècles n'a pas pu enrayer cette impulsion sublime. Le pessimiste qui s'arrête à prononcer des paroles décourageantes ne sait pas lire les leçons que donne la nature dans l'éclat de son soleil matinal et dans la richesse de ses fruits d'automne; il ne sait pas lire dans sa Bible les leçons divines de grâce et de pitié. Sans doute il y aura toujours dans notre humanité bornée le péché et la misère, la souffrance et la mort; mais le mal peut être diminué, et le bien, augmenté; et c'est en cela que réside le progrès. Je ne croirai jamais que le bien doive nécessairement céder au mal, que le démon soit plus

fort que Dieu ; et, par conséquent, je ne cesserai jamais d'espérer dans le progrès de l'humanité.

L'histoire de l'humanité est une histoire de progrès. Une vue étroite de la scène ne fera pas toujours ressortir cette importante vérité ; car il y a dans le courant du progrès des directions contraires et des détours sinueux. Mais c'est le mouvement d'ensemble qu'il nous faut considérer, et nous verrons qu'il ne cesse point d'aller vers les hauteurs.

« En avant, donc ; mais rappelez-vous que le temps, dans les
[orbes de sa course,
Déviara plus d'une fois, reviendra sur lui-même et décrira
[bien des circuits. »

Déguisé par un va-et-vient d'ascension et de déclin, de flux et de reflux, de grandeur et de décadence, le progrès continue cependant, et les espérances de ceux qui travaillent pour la cause de l'humanité obtiennent leur récompense.

« Le même but grandissant se poursuit à travers les âges,
Et les pensées des hommes s'élargissent avec la marche des
[soleils. »

L'effet du travail de nos congrès sera de donner une impulsion marquée au courant de progrès qui s'avance. Leurs délibérations serviront de charte à la marche des générations futures.

Les congrès organisés par le Congrès auxi-

liaire ne seront pas des réunions de plaisir et d'amitié, mais de solennelles assemblées d'hommes et de femmes d'élite, travaillant d'esprit et de cœur en faveur du progrès, comparant leurs observations et leurs conclusions, retirant lumière et chaleur de leur contact les uns avec les autres, et plus fermement résolus que jamais, lorsqu'ils se sépareront, à se dévouer activement pour le bien de leurs frères.

* * *

Le moment est des plus propices. Nous vivons manifestement dans un de ces cycles importants de l'histoire, où l'humanité cherche des chemins non battus et se ceint les reins pour des manifestations nouvelles de ses énergies. Que de choses ont été faites depuis les jours de Colomb ! Il en sera accompli bien davantage dans la nouvelle période dont l'approche éclaire déjà l'horizon. Notre siècle est une époque de *mouvement*, de *recherches* et de *rêves*. Les succès obtenus n'ont fait qu'activer nos désirs. Nous sommes moins satisfaits aujourd'hui de nos inventions et de nos découvertes qu'au temps où les bateaux à vapeur et les chemins de fer n'étaient qu'à l'état d'essai. La science est plus impatiente dans sa recherche des causes et des effets que

lorsqu'elle faisait son premier pas hors des limites de la conjecture. Des victoires signalées tendant à l'extension des droits populaires et de la liberté individuelle, à l'élévation des masses, à l'élargissement de l'action des femmes, ont fait voir qu'on peut obtenir bien davantage, et, ainsi, réveiller des ambitions nouvelles et inconnues.

Un autre trait de l'époque est son infatigable curiosité. Son esprit interrogateur met tout à l'épreuve ; il mesure du regard les hauteurs et les profondeurs pour arriver aux faits réels, aux derniers fondements, et il ne se repose satisfait que lorsqu'il y est parvenu. Aucune possibilité n'échappe à la vue de l'homme, aucune difficulté n'épouvante son cœur. Il s'enhardit, à voir tout ce que le passé a accumulé pour lui de riches trésors en savoir et en expérience. Jamais l'humanité n'a été aussi audacieuse qu'aujourd'hui, si décidée à laisser loin derrière elle les colonnes d'Hercule et à voguer sur des mers inconnues.

Je voudrais faire remarquer aussi le caractère universel de ses énergies et de ses travaux. Les manifestations de notre époque ne pourraient être réduites à une seule force ou à un simple fait : toutes les énergies diverses des âges pré-

cédents se sont combinées en elle, et elle-même en produit une foule d'autres. Toutes les forces, physiques, scientifiques, sociales, morales, sont évoquées de nos jours, et invitées à étaler leurs résultats les plus magnifiques.

Le siècle est prêt pour de grands actes. Si nous sommes de loyaux ouvriers du progrès, nos voies sont, en vérité, toutes bordées d'espérance.

* * *

L'avenir! Que sera-t-il? Le progrès matériel y continuera sans doute sa marche en avant avec une vitesse toujours croissante. Les rêves les plus vastes ne me paraissent qu'une ombre affaiblie des réalités futures; il n'est rien que l'on n'ait le droit d'attendre. Peut-être les voyageurs de l'Exposition Colombienne dans cent ans vogueront-ils dans les airs aussi librement que les oiseaux, et franchiront-ils en six heures la distance de la côte de l'Atlantique à la ville du Nord-Ouest sur les rives du Mississipi. La prophétie du voyage par les rails, la vapeur ou l'électricité eût semblé plus irréalisable à nos aïeux d'il y a cent ans.

Je me fie en la Providence et en l'humanité; j'ai confiance que les forces morales et sociales

qui agitent aujourd'hui si profondément le monde, se transformeront en un accroissement de bonté et de bonheur parmi les hommes. Cela dépend en grande partie de l'intelligence et du zèle de ceux que leur position et leur talent ont mis à la tête de la pensée et de l'action. Rarement, dans toute l'histoire, d'aussi lourdes responsabilités pesèrent sur les conducteurs d'hommes. Presque jamais le sein de l'humanité n'a porté de telles espérances, presque jamais ne se sont entr'ouvertes de si grandes perspectives.

L'avenir ne réalisera point le songe des millénaires. On n'y verra pas de roses sans épines, pas de jour qui ne soit suivi du soir, pas de vie que la mort ne menace. Il restera des inégalités parmi les hommes, et les passions troubleront encore la paix des âmes. Mais je crois qu'il y aura plus de pitié dans le monde, plus de justice, plus de droiture. Il y aura plus de respect pour l'humanité, plus de liberté pour l'individu. La fraternité des hommes sera plus généralement reconnue, et ses leçons, plus fidèlement mises en pratique. La servitude et l'oppression seront bannies même des sombres fourrés des forêts africaines. Le bienfait de la civilisation atteindra toutes les

racas de la famille humaine; la liberté civile et politique traversera les mers et les océans. Les nations se considéreront les unes les autres comme des assemblées de frères, et un paisible arbitrage terminera les désaccords, à la place de l'épée meurtrière. La force brutale cédera de plus en plus à la raison; de plus en plus l'esprit affirmera son pouvoir sur la matière et sur la passion. Tout cela ne se produira point sans retards, ni sans mouvements de recul, sans réactions ni répressions; mais la victoire restera à la vérité et à la justice.

L'atmosphère d'aujourd'hui est glacée par l'esprit d'incrédulité. Faut-il craindre pour la religion? C'est comme si nous demandions : « Faut-il craindre pour la vérité éternelle, pour le règne du Tout-Puissant? » L'incroyance n'est qu'une vague qui passe. Le progrès matériel et scientifique du siècle a fait naître une estime exagérée de la nature, et placé comme un voile sur les yeux qui cherchaient le surnaturel. Mais les réalités du surnaturel, et le profond besoin qu'en a l'homme ne laissent pas de subsister; sa raison ne les perdra pas de vue. La protestation contre l'incrédulité donnera plus de relief à l'idée religieuse; et plus la pensée humaine

se fortifiera dans l'intelligence, des autres moyens de progrès, plus clairement elle comprendra que la religion est nécessaire à tout progrès, comme Dieu est nécessaire à tout être.

C'est vers un avenir tel que je viens de l'esquisser, que se dirigeront les travaux du congrès auxiliaire.

*
* *

Dans le cours de l'histoire, la Providence a choisi tantôt une nation, tantôt une autre, pour servir de guide et de modèle au progrès de l'humanité. Quand s'ouvrit l'ère chrétienne, c'était Rome toute-puissante qui menait l'avant-garde. L'Espagne prenait la direction du monde à l'heure où l'Amérique s'appêtait à entrer dans la famille des peuples civilisés. Maintenant que commence à poindre sur l'horizon l'ère la plus grande qu'on ait encore vue, de quelle nation la Providence va-t-elle faire choix pour guider les destinées de l'humanité?

CETTE NOBLE NATION, JE LA VOIS QUI M'APPARAÎT : Géante de stature, gracieuse dans tous ses traits, pleine de vie dans la fraîcheur et le matin de sa jeunesse, digne comme une matrone dans la prudence de sa démarche, les cheveux ondulant au souffle chéri de la liberté, c'est elle, on n'en

saurait douter en la voyant, c'est elle, la reine, la conquérante, la maîtresse, l'institutrice des siècles à venir. Le Créateur a confié à sa garde un immense continent, dont deux océans baignent les rivages, un continent riche de tous les dons de la nature et qui possède à la fois des minéraux utiles et précieux, un sol fertile, un air salubre et la parure de splendides paysages. Pendant de longs siècles il a tenu en réserve ce pays de prédilection, attendant le moment propice, dans les évolutions de l'humanité, pour le donner aux hommes quand ils seraient dignes de le recevoir. Ses enfants lui sont venus de tous les pays, apportant avec eux leurs fruits les plus mûrs de réflexion, de travail et d'expérience. Ils y ont ajouté de hautes inspirations et des impulsions généreuses, et ils ont de la sorte construit un monde nouveau, un monde qui incarne en lui les espérances, les ambitions, les rêves des prêtres et des voyants de l'humanité. A son audace dans la poursuite du progrès, aux offrandes qu'il apporte sur l'autel de la liberté il semble qu'il n'y ait aucune limite; et pourtant sur sa vaste étendue la prospérité, l'ordre, la paix déploient leurs ailes protectrices.

La nation de l'avenir! Ai-je besoin de la

nommer? Vos cœurs frémissent d'amour pour elle.

« O mon pays, c'est toi,
« Douce terre de liberté
« C'est toi-même que je chante. »

Oui, c'est la terre privilégiée dont nous célébrons aujourd'hui la découverte quatre fois séculaire ; c'est le don incomparable fait à l'humanité et par Colomb dont les caravelles sillonnèrent l'incertain océan à la recherche d'un grand pays, et par la Providence, qui gouverne toutes choses et dont la sagesse pleine de bonté guida de ses inspirations l'immortel marin de Gênes : ce sont les États-Unis d'Amérique.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

Pages.

<p>Une lettre de M. Paul Bourget. — Raisons de cette publication. — « Bon pour l'Amérique ! » diront les attardés de gauche et de droite. Bon aussi pour la France. — Le Christianisme de Mgr Ireland est le Christianisme vrai, celui qui favorise la science, l'esprit d'initiative, la liberté, le progrès, la justice sociale, la démocratie. — Entre l'Église et le siècle il n'est pas besoin de concessions réciproques mais, seulement d'une explication loyale. — Nécessité de l'accord et pour le siècle et pour l'Église. — Le devoir de la génération nouvelle. — La protestation des vieux préjugés est un signe d'espérance. — Retour des incroyants sincères au respect du Christianisme. Premières avances de l'Église au siècle. — Il ne faut point se retourner vers les âges disparus, mais s'efforcer de rendre le présent meilleur que le passé, et l'avenir meilleur que le présent. — Ainsi, comme celle du Christ, son Maître, la parole de Mgr Ireland est esprit et vie.</p>	1-18
--	------

I

L'Église et le Siècle.

<p>NOTICE. — Pourquoi ce discours est placé le premier. — Le Jubilé du cardinal Gibbons. — Portrait du cardinal d'après M. Max Leclerc.</p>	21
---	----

L'ÉGLISE ET LE SIÈCLE. — Un évêque américain au dix-neuvième siècle. — L'ordinaire ! nous en sommes rassasiés. — Une ère nouvelle s'est levée : l'Église a besoin de s'y adapter. — Le désaccord entre l'Église et le siècle. A qui la faute ? Un peu à tous les deux. — L'erreur des hommes d'Église qui, au lieu de chercher à se concilier le siècle, ont pris leurs quartiers d'hiver dans les sacristies. — L'heure est aux prêtres de talent et de caractère. — Le mauvais et le bon dans notre siècle ; le permanent et le transitoire dans l'Église.

La nouvelle croisade : rapprocher l'Église et le siècle. — Les principales aspirations du siècle : science, liberté, démocratie, justice sociale, progrès matériel. Combien tout cela est conforme aux principes de l'Église. — Quelles doivent être, pratiquement, les relations du clergé avec le siècle. — Abandonné nécessaire des méthodes surannées. — On ne doit point se préoccuper de l'opposition des réactionnaires. — Les hommes qui mènent à la victoire : les grandes figures de l'Église à la fin du dix-neuvième siècle : Ketteler, Lavigerie, Manning, Gibbons, Léon XIII. — Léon XIII, Pape providentiel. — Le cardinal de Baltimore : son rôle en Amérique et dans toute l'Église. — Motifs d'espoir et de reconnaissance.

23

II

L'Avenir du Catholicisme aux États-Unis.

NOTICE. — Le centenaire de l'établissement de la hiérarchie catholique aux États-Unis. — Les solennités de Baltimore.

65

L'AVENIR DU CATHOLICISME AUX ÉTATS-UNIS. — Un siècle s'achève, un siècle commence. Le passé, nos pères l'ont fait ; l'avenir sera ce que nous le ferons. Nécessité de considérer aujourd'hui dans l'action reli-

	Pages.
gieuse le côté naturel. Nos responsabilités. — Notre devoir est de gagner l'Amérique au catholicisme, et d'augmenter ainsi le riche héritage de vertus humaines que possèdent nos compatriotes. Éloge des Américains : leur esprit de liberté et d'initiative ; leur influence croissante sur tout le monde moderne. — L'Église est-elle un obstacle au progrès ? Origine du malentendu. C'est aux États-Unis qu'il se dissipera. — Objection des découragés. — Les Américains sont dignes de recevoir la vérité complète du catholicisme, et ils en ont besoin. — Accord du catholicisme avec les tendances essentielles du monde moderne vers la science, la liberté et le bien-être progressif des masses.	
Pourquoi donc maudire le siècle ? — Le Dieu qu'il cherche est celui que nous adorons. — C'est ce qu'il faut prêcher au siècle et de parole et d'exemple, sans timidité d'aucune sorte. — Il faut aussi aimer la patrie. — Développons chez les catholiques la culture de l'intelligence. — Montrons-nous les amis du peuple, et ne nous contentons pas de chanter de belles antennes dans le chœur des cathédrales. — C'est assez parler de résignation. — Appliquons-nous à réparer les injustices sociales, ainsi que l'a toujours fait l'Église. — Devoirs envers nos frères égarés. Appel aux fidèles laïques. — Conclusion : Soyons de vrais apôtres, et, avec l'aide de Dieu, faisons de l'Amérique la plus chrétienne des nations de la terre	67

III

La Situation du Catholicisme aux États-Unis.

NOTICE. La conférence organisée à l'Hôtel de la Société de Géographie par MM. de Vogüé, Picot, A. Leroy-Beaulieu, Albert de Mun, Henri Lorin, Max Leclerc. — Allocution de M. de Vogüé	115
LA SITUATION DU CATHOLICISME AUX ÉTATS-UNIS. — L'orateur ne se propose qu'une causerie familière sur les	

États-Unis. Son amour pour la France, qui a été le pays de sa jeunesse. — C'est aux Français que l'Amérique doit sa liberté. Origines toutes françaises de la ville de Saint-Paul.

Rapide accroissement de la population aux États-Unis. — L'immigration européenne et chinoise. — Les Américains empruntent au caractère de chaque peuple ce qu'il a de meilleur. — Les prétendus défauts et les qualités réelles des Américains; s'il est vrai qu'ils méprisent les lois, qu'ils adorent l'argent, qu'ils s'attachent seulement au progrès matériel. Un Américain devant le Colisée. La femme américaine.

Démocratie et liberté individuelle aux États-Unis. — Constitution politique des États-Unis: démocratie organisée. — Les deux grands partis: le parti républicain, qui tend plutôt à fortifier le pouvoir central, et le parti démocratique ou particulariste. — Ce qu'on appelle la corruption électorale.

Quelle est la situation de l'Église aux États-Unis. — La liberté religieuse et ses avantages. Caractère religieux de la nation et du gouvernement. — Le catholicisme: statistique; nomination des évêques par le clergé; progrès constants. — Le clergé américain sait se mêler au peuple et prendre sa part de la vie publique; son dévouement à la patrie et à la République. — Joie causée aux Américains par les recommandations du Pape en faveur de la République française.

La question sociale aux États-Unis. Le droit pour tous de vivre d'une manière conforme à la dignité humaine. Associations ouvrières. Les catholiques y ont leur place. — Quand la liberté ne suffit pas au maintien de la justice, l'État peut intervenir.

Amour de l'orateur pour les États-Unis, patrie de la liberté Son amour pour la France. 118

IV

L'Action Sociale de la Jeunesse Française.

	Pages.
NOTICE. — Le Banquet de la Saint-Pierre au Cercle catho- lique du Luxembourg	157

L'ACTION SOCIALE DE LA JEUNESSE FRANÇAISE. — Souvenirs de jeunesse. — Les deux Républiques sœurs. — Belle mission des jeunes catholiques de France. — Ce qu'ils peuvent faire pour leur pays et pour l'Église universelle. — Nécessité d'être modernes et popu- laires. L'Église et la démocratie. — Au peuple mécon- tent il ne suffit pas de prôner la résignation ; il veut qu'on s'intéresse à ses besoins matériels. — Mieux vaut s'exposer à faire quelquefois des chutes en mar- chant, que de rester toujours stationnaire et de dépé- rir surplace. — Les catholiques doivent se montrer les plus ardents défenseurs du peuple. — Vœux et remer- ciements.	159
---	-----

V

Le Progrès Humain.

NOTICE. — La religion à l'Exposition de Chicago. — Prière officielle du cardinal Gibbons. — Le Congrès auxi- liaire universel.	179
--	-----

LE PROGRÈS HUMAIN. — C'est l'esprit qui est le roi du monde. — Influence de la découverte de l'Amérique sur les destinées de l'humanité. C'est aux États-Unis et à Chicago qu'il appartient de célébrer ce grand fait de l'histoire. — L'Exposition marquera les progrès acquis et en suscitera de nouveaux.

Il ne faut pas seulement entasser à Chicago les merveilles de la matière ; il faut encore y réunir, en toutes sortes de Congrès, les plus grands esprits de l'humanité. C'est le but que poursuit le Congrès Auxiliaire Universel. — Son organisation. — Il met

	Pages.
en évidence le but élevé de l'Exposition, qui est de promouvoir le progrès. — Le progrès véritable ne réside pas tant dans les transformations de la matière que dans le perfectionnement des hommes et l'amélioration de leur sort. — Le progrès matériel et le progrès moral. Tous deux sont nécessaires.	
Les différentes sections du Congrès Auxiliaire : Éducation, gouvernement, questions sociales, progrès de la femme, etc. — La section religieuse et le Congrès des religions. — Le travail de toutes ces sections servira au bien de l'humanité. — Efficacité de ce travail. Fausseté du pessimisme. Raisons de croire au progrès dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral.	
Les promesses et les aspirations de l'heure présente. Le siècle est prêt pour de grands actes. — Quel sera l'avenir? Les futures inventions. — Si nous savons répondre aux desseins de Dieu, on verra progresser dans le monde la justice, le respect de la dignité humaine et de la liberté, la fraternité internationale. — Rien à craindre pour l'avenir de la religion.	
Conclusion : La Providence confie toujours à quelque nation privilégiée le soin de guider l'humanité dans les voies du progrès. — A qui appartiendra désormais cet honneur? Au plus puissant pays du Nouveau-Monde, aux États-Unis d'Amérique	187